

BULLETIN DE LA
SOCIÉTÉ
HISTORIQUE ET
ARCHÉOLOGIQUE DU
PÉRIGORD



TOME CXXXII — ANNÉE 2005
3^{ème} LIVRAISON

Les textes publiés dans ce Bulletin expriment des points de vue personnels des auteurs qui les ont rédigés. Ils ne peuvent engager, de quelque façon que ce soit, ni la direction du Bulletin, ni la Société. Le conseil d'administration de la Société Historique et Archéologique du Périgord fait appel à chaque membre de notre compagnie afin de collaborer au Bulletin.

Les auteurs sont priés d'adresser les textes sur deux supports : un tirage papier et une disquette au format word. Les illustrations doivent être impérativement libres de droits. Le tout est à envoyer à : Marie-Pierre Mazeau-Janot, directrice des publications, Bulletin de la S.H.A.P. - 18, rue du Plantier - 24000 Périgueux. Les tapuscrits seront soumis à l'avis de la commission de lecture et éventuellement insérés dans une prochaine livraison. Il n'est pas fait retour aux auteurs des documents non publiés. Ils sont archivés à la bibliothèque de la S.H.A.P. où on pourra les consulter. Les articles insérés dans le Bulletin sont remis gracieusement à leurs auteurs, sous la forme de cinquante exemplaires tirés à la suite. Les bibliothécaires de la S.H.A.P. les tiennent à la disposition des bénéficiaires.

Directrice des publications :
Marie-Pierre MAZEAU-JANOT

Assistants :

Pierre ORTEGA et la commission de lecture

Ont collaboré à cette publication :

Francis BERNIER, Anne-Marie CESTAC, Jean-Marie DEGLANE, Brigitte DELLUC, Gilles DELLUC, Annie HERGUIDO, Hervé LAPOUGE, John LASCAUD, Sophie MIQUEL, Marc PARROTIN, Pierre POMMARÈDE, Alain VAUGRENARD.

Secrétariat :

Sophie BRIDOUX-PRADEAU
et Sébastien POMMIER

Communication, relations extérieures : Guy PENAUD

Gestion des abonnements :
Michel BERNARD

Le présent bulletin a été tiré à 1 450 exemplaires

Dans le souci de préserver les droits de ses auteurs, la Société historique et archéologique du Périgord, déclarée d'utilité publique, se doit de rappeler à tous ce qui suit :

Les dispositions mentionnées dans le Code civil, article 534, s'appliquent dans leur intégralité à la présente publication (qui fait l'objet d'un dépôt légal). Toute reproduction publique, même partielle, par quelque procédé que ce soit, est soumise à l'autorisation de la directrice des publications.

© S.H.A.P. Tous droits réservés. Reproduction, adaptation, traduction sont interdites, sans accord écrit de la directrice des publications.

La directrice des publications :
Marie-Pierre Mazeau-Janot
S.H.A.P. – 18, rue du Plantier – F 24000 Périgueux

BULLETIN DE LA
SOCIÉTÉ
HISTORIQUE ET
ARCHÉOLOGIQUE DU
PÉRIGORD



TOME CXXXII — ANNÉE 2005

3^{ème} LIVRAISON

SOMMAIRE DE LA 3^{ème} LIVRAISON 2005

- Compte rendu de la séance
du 4 mai 2005 307
du 1^{er} juin 2005 312
du 6 juillet 2005 316

- Editorial : Merci aux « Périgourdins de Paris » 323

- Deux blocs à décors d'architecture de la cité antique de Vésone
(John Lascaud) 325
- Les Pontbriant en Périgord 1507-1639 (Francis Bernier) 333
- Découverte et authentification du seul vestige connu du cloître des
bénédictines de Périgueux, dit « Petit Ligueux » (Alain Vaugrenard) 345
- L'ascendance périgordine de M^{me} Jules Verne (Pierre Pommarède) 349
- Joseph Massé et le jardin de botanique de l'école centrale
de Périgueux (1795-1826) (Sophie Miquel) 363
- Le commerce à Nontron au temps du Front populaire (Hervé Lapouge).. 373
- Victimes du tortionnaire et assassin Filliol en Limousin (mai-juin 1944)
(Marc Parrotin, avec la collaboration de Brigitte et Gilles Delluc) 381

- Dans notre iconothèque et les archives : la peinture de l'abside de
Cadouin (Brigitte et Gilles Delluc) 387

- Notre sortie d'été en Sarladais samedi 2 juillet 2005
(Anne-Marie Cestac) 413

- Vient de paraître : Photographes en Dordogne (1^{re} partie : 1850-1930),
de Th. Boisvert (Marie-Pierre Mazeau-Janot) ; La cuisine rustique au
temps de Jacquou le Croquant, de G. Penaud et J. Correa (P. Ortega) .. 419

- Election du conseil d'administration. Appel à candidatures 422

- Notes de lecture : Mussidan au fil des rues... Le temps retrouvé
(M.-T. et J. Escarment) ; Brantôme et ses contemporains face aux
bouleversements des arts de la guerre, Rencontres de Brantôme en
Périgord (octobre 2003) ; Les Dames de Tarnhac (G. de La Borie) ;
Découvrir le Périgord, 30 balades (J.-L. Ménager) 423

- Les petites nouvelles (Brigitte Delluc) 425

Le présent bulletin a été tiré à 1 450 exemplaires.

Photo de couverture : Honorine de Viane, d'origine périgordine, épouse de Jules Verne (avec l'autorisation de la Bibliothèque municipale de Nantes).

Comptes rendus des réunions mensuelles

SÉANCE DU MERCREDI 4 MAI 2005

Président : le chanoine Pierre Pommarède, président.

Présents : 92. Excusés : 10.

Le compte rendu de la précédente réunion est adopté.

FÉLICITATIONS

- M. Jean-Pierre Boissavit, élu président de l'association des Périgourdins de Paris.

NÉCROLOGIE

- Le contre-amiral de Presle

ENTRÉES DANS LA BIBLIOTHÈQUE

Entrées d'ouvrages

- Collectif, 2005 : *Tombes et cimetières privés du Pays de La Force*, éditions de l'A.R.A.H. (don de l'éditeur)

- Delluc (Brigitte et Gilles), 2005 : *Jean Filliol, du Périgord à la Cagoule, de la Milice à Oradour*, Périgueux, Pilote 24 édition (don de l'éditeur)

- Vergnaud-Roubinet (Jacqueline), 2003 : *Il s'appelait Philippe. Un entrepreneur au pays de la noix*, Brive, éd. Écritures (don de l'auteur)

- Denoël (Charlotte), 2004 : *Saint André. Culte et iconographie en France (Ve - XV^e siècles)*, Mémoires et documents de l'École des Chartes (Paris), n° 77.

Entrées de brochures, tirés-à-part et documents

- Clercq (Marie), 2004 : *Les figurations masculines pariétales du Périgord-Quercy*, mémoire de maîtrise, Paris I (don de l'auteur)
- Dauchez (Chantal), 2005 : *Château de Saint-Maurice en Périgord (XIII^e siècle ... XIX^e siècle)*, brochure multigraphiée (don des Drs Lucien et Geneviève Imbert)
- Ligondès (Léonor de), 2004 : *Étude architecturale d'une église du Périgord entre le X^e et le XV^e siècle : Saint-Pierre-ès-Liens de Siorac-de-Ribérac*, 2 volumes, mémoire de maîtrise, Paris IV (don de l'auteur)
- Caricature de « M. Magne, ministre des finances », *Journal satirique Comic-Finance*, sixième année, 13 novembre 1873 (don de la comtesse de Roffignac)
- Caricature de « M. Alfred Magne », *Journal satirique Comic-Finance*, septième année, 21 mars 1874 (don de la comtesse de Roffignac)
- Maes (Bruno), 2000 : « Regard historiographique sur l'œuvre de Jehan de Hennezel (1876-1956) », *Fédération des Sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne*, tome XLV, p. 79-92, photocopie (don de M. d'Hennezel)
- Faure (Arlette, Jean-Michel et Pierre), 2005 : *Le chemin de fer du Montignacois*, brochure sans éditeur (don des auteurs)
- Saint-Exupéry (Henri de), 2005 : Décryptage d'un linteau sculpté d'une maison de Monmadalès, mission réalisée à la demande de « La Pierre angulaire » de Beaumont, tapuscrit (don de l'auteur)
- Dessins et caricatures du comte Pierre de Lestrade (don de Madeleine Marty, en remerciement de la participation de notre compagnie à une exposition consacrée au peintre et illustrateur Pierre de Lestrade) : maître Amédée de la Crousille ; silhouettes périgourdines (« Antiquités ») ; discours du général de Gaulle (Alger) ; « Charles le Grand, roi de la République française » ; le général de Gaulle (« la Piste aux étoiles »)
- Mazeau (Alain), s.d. : *La métamorphose des meuniers : l'avènement de la minoterie*, 1 page multigraphiée.

REVUE DE PRESSE

- Sesmat (Pierre), 2005 : « Les « églises-halles » histoire d'un espace sacré (XII^e - XVIII^e siècles) », *Bulletin monumental*, tome 163-1 : Périgueux
- *Le Festin*, 2005, n° 53 : l'Aquitaine des animaux, le vert paradis Périgord-Limousin

- *Mémoire de la Dordogne*, 2005, n° 17 : Saint-Pardoux-la-Rivière, Rachilde et Georges de Peyrebrune
- *Cahiers Brantôme*, 2005, volume 2 : Brantôme et ses contemporains face aux bouleversements des arts de la guerre. À la mémoire de Paul Dubuisson (don de Anne-Marie Cocula)
- *Dossiers d'archéologie*, 2005, n° 301 : Souterrains. Vie et organisation, avec un article sur les cluzeaux du Périgord (don de Serge Avrilleau)
- *Taillefer*, 2005, n° 17 : Campagnac-de-Montclar, le moulin de Campsegret
- *Aquitaine historique*, 2005, n° 73 : le mai révolutionnaire en Périgord
- *L'Ascalaphe*, 2005, n° 13 : Savignac-les-Églises, faune et flore du Périgord
- *Bull. des hôtels des ventes du Périgord*, 24 avril 2005 : Bergerac, peintres bordelais et du Sud-Ouest
- Presse locale, avril 2005 : vente de l'abri de Reignac ; hommage de la commune de Domme à Pierre-Paul Grasset à l'occasion du 20^e anniversaire de sa mort et du 110^e anniversaire de sa naissance.

COMMUNICATIONS

Le président ouvre la séance en donnant des nouvelles de notre compagnie.

Thierry Boisvert animera notre prochaine soirée bimestrielle, le 11 mai, en présentant une conférence sur les photographes et réalisateurs de cartes postales périgordines du XIX^e et du XX^e siècles.

Alain Ribadeau Dumas donne des précisions sur l'excursion du 2 juillet. Le rendez-vous est à 7 h 45 sur le parking Jay-de-Beaufort. La matinée sera consacrée à la visite du musée national de préhistoire des Eyzies et à celle de l'église de Tayac. Le déjeuner est prévu à l'hôtel du Château à Campagne. L'après-midi permettra de visiter le château du Roch et un bel hôtel dans la ville de Saint-Cyprien. Le prix est de 30 euros par personne.

Une longue causerie de Gilles Delluc, sur *Jean Filliol, du Périgord à la Cagoule, de la Milice à Oradour*, a été diffusée à plusieurs reprises sur la radio Périgueux 103, une autre sur le même sujet a été diffusée sur Bergerac 95 le 25 avril.

Francis Gires donne des précisions sur le programme de la journée du 12 mai, au cours de laquelle le Périgordin Jean Brossel sera honoré. Elle commencera par des conférences de MM. Yves

Quéré et Bernard Cagnac. M. Claude Cohen-Tannoudji, prix Nobel de Physique, parlera de « Jean Brossel, un maître perspicace et attentif aux jeunes ». Après deux inaugurations de plaques, la journée s'achèvera par l'inauguration de l'exposition « Physique impériale. Cabinet de physique du lycée Bertran-de-Born », conçue par F. Gires, aux Archives départementales de la Dordogne.

Le congrès de la Fédération historique du Sud-Ouest, initialement prévu les 21 et 22 mai à Blaye, aura lieu les 11 et 12 juin. Le samedi 14 mai, le musée d'art et d'archéologie de Périgueux (ex Musée du Périgord) s'illuminera pour une soirée gratuite.

Le nouveau concours de l'association *Clocher d'or* est désormais ouvert aux travaux d'histoire locale portant sur un thème précis comme l'histoire d'un château, d'une communauté religieuse, d'un établissement d'enseignement. Les manuscrits doivent être déposés avant le 1^{er} octobre 2006.

Le président a été vivement intéressé par un ensemble de photocopies de documents offert à notre bibliothèque par J.-P. Boissavit. Ces documents proviennent d'une vente aux enchères des archives de la Compagnie des Chargeurs réunis. Il s'agit de la liste de tous les passagers embarqués sur le *Massilia* le 25 juin 1940. Il y est annexé un article du commandant Ferrière, publié en 1960, lequel avait recueilli les souvenirs du capitaine de corvette Ferbos (mort en 1959 à Bordeaux). P. Pommarède rappelle que « le gouvernement avait mis un navire à la disposition des députés et sénateurs désireux de quitter la France. Le *Massilia*, venant de Mers el-Kébir, arriva en rade du Verdon le 18 juin 1940. C'était un beau paquebot de la Sud-Atlantique, lancé en 1921 pour assurer la ligne de l'Amérique du Sud. Le 20 juin 1940, M. Campinchi, avocat bordelais à la Cour, vint avertir le commandant Ferbos qu'un certain nombre de parlementaires embarquerait le soir... Sur 130 passagers, la liste établie par le commandant de bord ne comprend que 27 parlementaires parmi lesquels Georges Mandel, Edouard Daladier, Pierre Mendès France, Jean Zay et André Le Troquer. Un seul Périgordin, Yvon Delbos (sans sa compagne Germaine Rouer). Mais la liste révèle aussi d'autres personnages : des familles, des amis et de bonnes amies, des officiers avec leurs ordonnances, des étalagistes et un artiste peintre, un sculpteur, une aviatrice, des secrétaires, des huissiers de la chambre des députés, des couturières, des femmes de chambre, un homme de nationalité indéterminé et un étudiant (Edgar Pisani)... Pour partir vers une destination tenue secrète, il y eut une farouche opposition de l'équipage... Le paquebot arriva à Casablanca le 24 juin. Les passagers ne purent débarquer que le 27 juin. Deux

personnes seulement se présentèrent au commandant Ferbos pour le remercier : Daladier et Delbos, le taureau du Vaucluse et le fils des instituteurs de Thonac ».

Emmanuel du Chazaud, propriétaire de la maison des Dames de la Foi, empêché de se joindre à nous, a envoyé des photographies pour présenter les nouvelles peintures murales découvertes dans sa maison. Il s'agit de motifs très petits disposés sur une corniche au-dessus d'écussons. On distingue une table avec divers objets et des personnages, peut-être un repas de Jésus chez Simon. Ailleurs, trois personnages avec des auréoles. Plus loin, un groupe de quatre personnages debout. Mais l'interprétation précise n'est pas évidente.

M. Alain Mazeau nous présente ensuite « trois siècles de meunerie et de minoterie en val de Dronne » et illustre son propos avec de nombreuses explications concernant l'évolution du métier et des techniques, l'influence du moulin et de ses barrages sur le paysage. Avec de belles photographies, il montre quelques-uns des nombreux moulins qui ont été petit à petit achetés par la famille Mazeau, en particulier Rochereil, l'existence de chaussée-barrage, permettant de franchir la rivière, de moulin-pont, ouvert à la circulation publique (de là l'expression : entrer comme dans un moulin). Il montre comment fonctionnaient les meules primitives, composées d'une meule « courante » et d'une meule « gisante ». La famille Mazeau, depuis 1710, a fourni au Ribéracois onze générations de meuniers au moulin de la Pauze. D'abord fermiers, métayers, puis propriétaires depuis 1878. Les meuniers deviendront minotiers. Le moulin de la Pauze (Saint-Méard-de-Drôme) est désormais un écomusée.

Vu, le président
Pierre Pommarède

Brigitte Delluc
secrétaire générale

ADMISSIONS de mai 2005

- M^{lle} Roquecave Marie-Hélène, 6, rue de la Brèche, 24100 Bergerac, présentée par M^{me} S. Bridoux-Pradeau et M. S. Pommier ;
- M. et M^{me} Combe Patrice et Zénilde, Escorneboeuf, 24660 Coulounieix-Chamiers, présentés par M. G. Bojanic et le P. P. Pommarède ;
- M. et M^{me} Blois Jacques, Antoniac, 24430 Razac-sur-l'Isle, présentés par le marquis A. de Fayolle et le P. P. Pommarède.

SÉANCE DU MERCREDI 1^{er} JUIN 2005

Président : le chanoine Pierre Pommarède, président.

Présents : 90. Excusés : 10.

Le compte rendu de la précédente réunion est adopté.

FÉLICITATIONS

- Dr Pierre Marty, nommé chevalier dans l'Ordre national du Mérite
- L'abbé Jean-Claude Célérier, nommé vicaire général
- L'abbé Philippe Doumenge nommé vicaire épiscopal.

ENTRÉES DANS LA BIBLIOTHÈQUE

Entrées d'ouvrages

- Penaud (Guy), 2005 : *La « Das Reich » : 2^e SS Panzer division*, Périgueux, éd. La Lauze (don de l'auteur)
- Pound (Ezra), 2005 : *Sur les pas des troubadours en pays d'oc*, Anatolia, éd. du Rocher
- Gueslin (André), 1998 : *Gens pauvres : Pauvres gens*, Paris, éd. Aubier (collection historique)
- C.A.U.E. Dordogne, 1997 : *Architectures de mairies en Dordogne*, Périgueux, éd. C.A.U.E.
- C.A.U.E. Dordogne, 2004 : *L'architecture rurale en projets*, Périgueux, éd. C.A.U.E.
- Collectif, 2005 : *La France romane au temps des premiers Capétiens (987-1152)*, Paris, Musée du Louvre éditions
- Agraifeil (Jean-Pierre), 2005 : *U.A.V., Vergt en Périgord. Une terre de rugby 1910-2005*, Vergt, éd. Envie de savoir
- Durrens (Janine), 2005 : *Claude Durrens ou l'art de la gravure, de l'estampe au timbre-poste*, Périgueux, éd. La Lauze
- Boussuges (Jean), 2005 : *Lafon*, Périgueux, éd. S.P.H./ Jean Boussuges (don de Jacques Lagrange).

Entrées de brochures, tirés-à-part et documents

- Izarié (Audrey), 2004 : *Les chapelles castrales entre Dordogne et Vézère au Moyen Âge*, mémoire de maîtrise d'archéologie, Bordeaux III, 2 volumes (don de l'auteur)
- Meurice (Cédric) et Tristant (Yann), 2004 : « Jean Clédat et le site de Béda : données nouvelles sur une découverte protodynastique

dans le Sinaï septentrional », *Bull. de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire*, p. 457-476 (don de Cédric Meurice)

- Meurice (Cédric), 2004 : « Les joies d'el-Guisr : la Société artistique de l'isthme de Suez (avec une note sur Jean Clédat) », *Annales islamologiques*, 38, p. 437-452 (don de Cédric Meurice)

- Meurice (Cédric), s.d. : « Quelques impressions de voyageurs de Vansleb à Clédat : l'exemple du Vieux-Caire », *Etudes coptes VIII, Cahiers de la Bibliothèque copte* 13, p. 237-250 (don de Cédric Meurice)

- Association Recherche sur Fénelon, s.d. : *A propos de François de Salignac de la Mothe-Fénelon*, notice multigraphiée.

REVUE DE PRESSE

- *Bulletins de la Société des Antiquaires de Picardie*, 2001-2002-2003, t. LXVI : tables des matières, tables analytiques

- *Sites et Monuments*, 2005, n° 189 : église de Castels et château de Fages à Saint-Cyprien

- Presse locale : hommage à Jean Brossel, plaque au lycée Bertran-de-Born et conférences organisées par Francis Gires

- *Sud Ouest*, mai 2005 : parution d'une biographie monumentale du tragédien Mounet-Sully (1841-1916) par Anne Penesco ; centenaire de la naissance de Jean-Paul Sartre

- *Courrier français*, mai 2005 : parution d'un ouvrage de Jacques Reix sur Sainte-Foy, Port-Sainte-Foy et le pays foyen.

COMMUNICATIONS

A la suite de la lecture du compte rendu de la réunion de mai, s'engage une discussion au sujet de l'orthographe du mot « Dronne », « Drone » ou « Drône ». Le président confirme que ces orthographes sont acceptées. Mais la première est la plus généralement admise (avec la terminaison « onne » en liaison avec l'eau).

Le président donne des nouvelles de la Société.

La soirée bimestrielle de juillet est supprimée. Quelques autres dates à noter. Les programmes détaillés sont disponibles au secrétariat. Notre compagnie sera représentée au forum des associations, au théâtre de Périgueux les 4 et 5 juin prochains. Le 12 juin à Uzeste (Gironde) aura lieu la commémoration du 700^e anniversaire de l'élection à la papauté de Bertrand de Goth, archevêque de Bordeaux, plus connu sous le nom de Clément V ou du *pape maudit*. Le président rappelle que notre *Bulletin* a publié son journal de visite en Périgord et que c'est une mine d'informations. Le conseil d'administration se

réunira le 13 juin et, en guise d'apéritif, les administrateurs sont invités par Thierry Baritaud à emprunter l'ascenseur des travaux de Saint-Front pour admirer de près le clocher de la cathédrale. Brigitte et Gilles Delluc participeront les 16 et 17 juin aux premières rencontres sur les archives personnelles des préhistoriens, à Toulouse, et parleront d'André Glory. Le 18 juin à la bibliothèque municipale de Bergerac, ils feront une conférence sur « Jean Filliol, de Bergerac à la Cagoule, de la Milice à Oradour ». La Fédération française d'archéologie (dont font partie tous les archéologues de notre compagnie) réunit son assemblée générale à Lyon-Bron, les 25 et 26 juin prochains et se plaint de la faible participation des intéressés (rapport moral et convocation disponibles au secrétariat). L'ARAH organise les « Premiers carrefours historiques du Pays de La Force » le 25 juin. Alain Ribadeau Dumas fait le point sur notre excursion d'été le 2 juillet : musée national de préhistoire des Eyzies, avec des visites conférences, le matin, en alternance avec l'église de Tayac ; l'après-midi, visites de l'hôtel Aymard de Beaumont à Saint-Cyprien et du château du Roch, appartenant à M. et M^{me} de Saint-Exupéry.

Le président évoque « le marquis du Lau d'Allemans, qui vient d'être nommé chevalier de Saint-Grégoire-le-Grand par le pape Benoît XVI. C'est le petit-neveu du philosophe Armand du Lau et de l'archevêque d'Aix, né à Biras et massacré aux Carmes ».

Il a été intéressé par une exposition organisée par les Amis de Coutras pour fêter leur 1 000^e journée : des vestiges de maîtres-verriers remontés par les taupes.

Jean-Paul Sartre est né le 21 juin 1905 à Paris (et non à Thiviers, comme on le dit parfois), dans une famille originaire de la région de Thiviers. Alain Bernard, dans le journal *Sud Ouest*, à l'occasion du centenaire de sa naissance, rappelle que le philosophe n'aimait pas cette ville, où il passa une partie de sa jeunesse (Penaud (Guy), *Dictionnaire biographique du Périgord*, Périgueux, éd. Fanlac, 1999). P. Pommarède ajoute quelques souvenirs personnels : « Préparant une licence de philosophie, j'avais demandé à M^{gr} Louis l'autorisation de lire *L'existentialisme est-il un humanisme ?* L'évêque m'avait dit « oui, mais faites attention ». C'est à cette époque que, séminariste, je voyais une vieille dame, fort coquette (elle disait : « J'ai 80 ans, mais, vue de dos, on m'en donne 18 »), qui descendait la rue Saint-Front pour assister aux vêpres dominicales dans une cathédrale déserte. On m'affirma que c'était la tante d'un auteur qui ne fut jamais mon favori. Avec l'impertinence de la jeunesse, je m'adressai à elle et elle tira de son sac, avec son chapelet, une photographie de Jean-Paul Sartre en premier communiant. Pour l'anecdote, M^{me} Lannes,

que tout Périgueux appelait *La belle Hélène*, fréquentait la société périgourdine. A l'heure du thé, elle disait parfois : « Mon mari, le colonel ». « Le colonel, chère amie ? » « Oui, s'il n'était pas mort si jeune comme lieutenant, il serait aujourd'hui colonel ». Cette promotion *post-mortem* eut ravi Offenbach ».

M. Brenac (dont la femme est née Mavaleix) offre à notre bibliothèque un registre d'inventaire de la forge de Mavaleix, commune de Chaleix, très utile pour qui s'intéresse aux maîtres de forges et à la nomenclature des objets et des travaux de la forge.

La presse annonce l'aménagement, en vue de leur visite, des appartements privés de la baronne de Bastard à Hautefort. Le président « espère que, parmi les nouveaux tableaux de la famille David-Weill (Louis-Charles d'Hautefort), atelier de Le Nain ou de Fragonard, il y aura Savalette de Lange ». Il rappelle que ce personnage, habillé en femme, avait séduit un colonel de l'armée d'Afrique : pendant vingt-cinq ans, le colonel eut juste le droit de lui baiser les mains une fois par jour, et le front une fois par semaine. Sa véritable identité ne fut révélée qu'à sa mort.

France-Culture, le 31 mai, nous invitait à écouter une émission sur le crime d'Hautefaye. Le titre « Voulez-vous en manger ? » a provoqué une vive protestation de la part de la famille du marquis de Moneys, à laquelle P. Pommarède s'est associé. Alain Ribadeau Dumas, qui participait à cette émission, souligne combien ce crime reste difficile à comprendre : la famille de Moneys était bien considérée ; Alain de Moneys venait de s'engager, alors même qu'il était de faible constitution.

Le Dr Jean-Noël Biraben nous parle ensuite de son oncle, Gérard Biraben, capitaine au long cours, né à Siorac en 1893, mort en 1995, après une vie toute consacrée à la mer. Après des études à Siorac, Sarlat et Périgueux, il s'engage comme mousse, avant d'être reçu au concours de la marine du commerce. Sa carrière de commandant de la marine marchande est interrompue par les deux guerres, au cours desquelles il vit des épisodes parfois dramatiques : ses mains sont brûlées en sauvant le chiffre, en 1915, au large de la Turquie ; ses doigts sont arrachés en 1939, au cours d'une évacuation sur des chaloupes alors que le *Vermont* qu'il commandait avait été arraisonné par un sous-marin allemand ; le 20 mai 1940, il est le dernier évacué de Dunkerque. Cela ne l'empêche pas en 1948, quand il prend sa retraite, de s'installer sur le bassin d'Arcachon et de continuer à naviguer pratiquement jusqu'à sa mort, à l'âge de 102 ans. Le Dr Biraben illustre son propos par la projection de photographies à différents moments de la vie de son oncle et sur différents bateaux.

P. Pommarède nous présente ensuite 22 vues aériennes de Périgueux. Ces vues sont dues aux éditions *L'Europe vue du ciel* de Ludres (Meurthe-et-Moselle) pour les journaux *La Dordogne Libre* et *Sud Ouest*, qui ont accordé l'autorisation de cette projection et nous les remercions. Il sera possible à chacun de commander certaines vues grâce aux formulaires fournis par la DL (n° 037T030 509 à n° 037T030 530). Les vues projetées concernent globalement le sud de la ville, depuis le pont des Barris, le canal, la gare, le quartier de Vésone, les stades, les jardins ouvriers, le rond-point des poissons, les arènes, la Cité, Sainte-Marthe, la place Francheville, avec les travaux d'aménagement actuels, le théâtre entre les immeubles de Sainte-Ursule. D'autres séries de documents nous seront proposées ultérieurement.

Vu, le président
Pierre Pommarède

Brigitte Delluc
secrétaire générale

ADMISSIONS de juin 2005

- M^{me} Auvray Anne-Marie, 5, rue Lamartine, 24000 Périgueux, présentée par M^{me} C. Chaissac et le P. P. Pommarède ;
- M. et M^{me} Schunck François et Catherine, Le Clos de l'Alouette, 24000 Périgueux, présentés par le Dr J.-N. Biraben et le P. P. Pommarède.

SÉANCE DU MERCREDI 6 JUILLET 2005

Président : le chanoine Pierre Pommarède, président.

Présents : 75. Excusés : 12.

Le compte rendu de la précédente réunion est adopté.

FÉLICITATIONS

- Claude Labalue, titulaire d'une maîtrise de philosophie (Poitiers)
- La comtesse de Saint-Priest d'Urgel et le contre-amiral Bonne, récemment adoubés dame et chevalier du Saint-Sépulcre.

NÉCROLOGIE

- La générale Gisèle Distinguin
- Pierre Breau

ENTRÉES DANS LA BIBLIOTHÈQUE

Entrées d'ouvrages

- Guillaume (Sylvie) et Lachaise (Bernard) (textes recueillis par), 1998 : *Dictionnaires des parlementaires d'Aquitaine sous la Troisième République*, Presses universitaires de Bordeaux
- Collectif, 1982 : *Liturgie et musique (IX^e - XIV^e s.)*, Privat éditeur (Cahiers de Fanjeaux 17)
- Collectif, 1972 : *Les évêques, les clercs et le roi (1250 - 1300)*, Privat éditeur (Cahiers de Fanjeaux 7)
- Rebière (Jean), 1981 : *La truffe du Périgord*, Périgueux, éd. Pierre Fanlac
- Mandon (Guy) (sous la dir. de), 2005 : *Périgord, Occitan et langues de France : actes du colloque de Périgueux (29 et 30 juin 2001)*, Périgueux, éd. Copédit
- Dupuy (Michel), 2005 : *Sur les traces de Jean Galmot*, Périgueux, éd. La Lauze
- Maureau (Michel), 2005 : *Pont Lasveyras, nouveaux témoignages*, suivi de *Sœur Philomène, histoire, vraie*, Périgueux, éd. Fanlac (don de l'éditeur)
- Eloi (Jean-Serge), 2005 : *Le monde cheminot à Périgueux : une communauté perdue*, Périgueux, éd. Fanlac (don de l'éditeur)
- Marty (Pierre), 2005 : *Django ressuscité*, Périgueux, éd. Copédit (don de l'auteur)
- Podevin (Bernard), 2005 : *Les orgues de la cathédrale de Sarlat : 1752 Jean-François Lépine / 2005 restauration par Bertrand Cattiaux*, Sarlat, M.G.D. imprimeurs (don de l'auteur).

Entrées de documents, tirés-à-part et brochures

- Comte rendu de la commission extra-municipale de l'urbanisme et de l'aménagement urbain, réunion du 26 mai 2005, Périgueux (ancienne gendarmerie et lycée Saint-Joseph)
- Pommarède (Pierre), 2005 : « L'établissement du culte de saint Front dans la cathédrale de Sarlat au XVII^e siècle », extrait de *Art et Histoire en Périgord Noir*, n° 101, tiré à part (don de l'auteur)
- *Le 5-9, Bulletin de liaison de l'Amicale des anciens et amis des 5^e et 9^e chasseurs et A.B.C. Périgord*, n° 35, 2005 (don P. Pommarède)
- Groupe de recherches sur Périgueux antique, 2004 : « La tour de Vésone à Périgueux (Dordogne) : nouvelle lecture », extrait de *Aquitania*, 2004, t. XX, tiré à part

- Reproduction d'une photographie d'un groupe de dix étudiants du Périgord, certains portant la faluche (don de M^{me} Blanche Darnet). P. Pommarède a déchiffré « les signatures apposées au dos, qui permettent d'identifier des noms connus. Six étudiants en droit : Morand, Eyguière, Marsalès, Bussière, Rey, Faye-Vabit. Quatre étudiants en médecine : Chaume, Cros-Desperrières, qui fut maire de Thiviers, Gueuslan (?), Beau-Verdeney. Deux d'entre eux étaient nés en 1844 et un autre en 1845. Il est permis de dater cette photographie aux environs de 1864-1865. On retiendra les portraits du Dr Chaume, organisateur des ambulances en 1870, médecin de l'hôpital en 1878, décédé en 1924, de Georges Bussière, né en 1847 à Brantôme, auteur d'études historiques sur la Révolution en Périgord, mort à Brantôme en 1912, du sous-préfet de Nontron, J.-F. Eyguière, devenu en 1902 secrétaire général de la préfecture de la Dordogne »

- Reix (Jacques), 2003 : *Journal des années de guerre, Port-Sainte-Foy-Ponchapt, 1939-1945*, tapuscrit (don de l'auteur)

- Reix (Jacques), 2000 : *Aux portes de Sainte-Foy, monographie de Port-Sainte-Foy-et-Ponchapt*, tapuscrit (don de l'auteur)

- Reix (Jacques), 2005 : *Histoire du pont de Sainte-Foy-la-Grande*, tapuscrit (don de l'auteur)

- *Annales des XIII^e rencontres archéologiques de Saint-Céré (Lot)*, n° 12, 2005

- Etchechoury (Maïté), 2005 : « Une page d'histoire à Saint-Pardoux-la-Rivière pendant les guerres de Religion », extrait de *Mémoire de la Dordogne*, n° 17, tiré à part (don de l'auteur)

- Cercle d'histoire et de généalogie, 2002-2005 : Recueils des actes d'état civil des communes de Saint-Georges-de-Montclar, Saint-Léon-sur-Vézère, Nadaillac, Saint-Amand-de-Vergt, Saint-Jean-de-Côle, Saint-Laurent-la-Vallée, Mussidan, Mauzens-Miremont, Mouzens, Grignols, Grun, Ladouze, Marsac-sur-l'Isle, XVII^e-XIX^e siècles

- *Etablissement de Mavaleix, journal pour la réception des journées, castine, mine, charbon, bois de chauffage, etc., etc., pendant le mois*, cahier grand format vierge, XIX^e siècle, 46 pages (don de M. Brenac).

REVUE DE PRESSE

- *Chroniques nontronnaises*, n° 21, 2005 : ateliers de salpêtre pendant la Révolution ; souvenir d'un médecin de campagne de Thiviers ; Saint-Angel et la Pouyade ; Grandmont et Badeix

- *Bulletin du G.R.Hi.N.*, n° 344, 2005 : l'ordre de Grandmont
- *Bulletin du cercle d'histoire et de généalogie du Périgord*, n° 76, 2005 : initiative pédagogique à l'école de garçons de Neuvic en 1888 ; conflit avec le curé en 1725 à Saint-Germain-du-Salembre ; généalogie Beupoil de Saint-Aulaire de la Rigaudie ; armoiries de Villefranche-du-Périgord ; contrat de mariage à Brantôme en 1633
- *Archéologie médiévale*, n° 34, 2004 : fouilles au château de L'Herm
- *Le Festin*, n° 54, 2005 : le château de Commarque ; la photographie en Dordogne
- *L'Archéologue, Archéologie nouvelle*, n° 78, 2005 : dossier sur l'Aquitaine archéologique et notamment Montcaret, Périgueux
- *Aquitaine historique*, n° 74, 2005 : peintures murales du château de Bannes
- *Le Journal du Périgord*, n° 125, 2005 : un Bergeracois à la prise de Berchtesgaden ; Saint-Cyprien ; les premiers habitants du Périgord ; l'école de Saint-Médard-d'Excideuil ; Lawrence d'Arabie en Périgord
- *Lo Bornat*, 2005, 2^e trimestre : toponymie des communes du Mussidanais ; louve enragée à Beauronne en 1883.

COMMUNICATIONS

Le président évoque notre sortie du 2 juillet qui a rassemblé 120 collègues pour visiter le musée de la préhistoire aux Eyzies, l'église de Tayac, la belle demeure des Beaumont du Repaire à Saint-Cyprien et le château du Roch, propriété de la marquise de Saint-Exupéry à Saint-André-d'Allas. M^{me} Cestac, chargée du compte rendu, nous donnera plus de détails sur cette excursion.

Un jeu de Monopoly périgordin vient de voir le jour.

Une délégation de notre société s'est rendue au congrès organisé le 25 juin par l'ARAH, notre société sœur de La Force : au programme, la vie de la famille des Caumont-La Force et de l'évêque de Marseille, M^{gr} de Belzunce (1671-1755), qui s'est distingué lors de la peste de cette ville. P. Pommarède est intervenu pour s'interroger sur « le poignard de Ravailac » que détient la famille de l'actuel duc de La Force.

La S.H.A.P. était également présente, avec son président, dans la collégiale d'Uzeste (Gironde) pour y célébrer le 700^e anniversaire de l'élection à la papauté de l'archevêque de Bordeaux, Clément V : son parcours en Périgord en 1304 a été reproduit sur l'un des bulletins de la S.H.A.P., ce qui présente un grand intérêt pour l'histoire du Périgord au XIV^e siècle.

Notre société participera aux journées du Patrimoine les 17 et 18 septembre prochains et proposera la visite de l'enclos Sainte-Marthe le samedi après-midi ; le dimanche on pourra visiter une inédite exposition sur les dessins de Léo Drouyn en Dordogne et des aquarelles représentant les plus beaux pigeonniers du Périgord seront présentées. Des auteurs périgordins dédicaceront leurs ouvrages, ce même jour dans la cour de notre hôtel.

Une séquence du nouveau film sur Jacquou le Croquant devait être tournée dans la cathédrale Saint-Front, transformée en salle de tribunal, mais une commission à laquelle participait notre président « a entendu les réserves émises par l'administration diocésaine et l'architecte des bâtiments de France ».

Nous avons reçu une lettre de M. de La Clergerie qui aurait découvert, par la radiesthésie, sous la salle de l'Art Notre, rue de la Sagesse, un ossuaire de femmes qui seraient, selon lui, les restes des religieuses dames de la Sagesse. En fait, le nom de cette rue fut donné en 1815 pour remplacer celui plus ancien de Montozon et, par la suite, de la Révolution (Penaud (Guy), *Le grand livre de Périgueux*, Périgueux, éd. La Lauze, 2003).

Sur notre calendrier : 8 juillet : conférence du Dr Delluc sur la sexualité préhistorique au Musée des Eyzies ; 13 juillet : colloque à Temniac (Sarlat) pour la célébration du 700^e anniversaire de la naissance de Pierre Thomas, carme, conseiller des papes en Avignon et patriarche latin de Constantinople, béatifié et canonisé dans des circonstances particulières. Le président rappelle que la soirée bimensuelle prévue pour le 20 juillet n'aura pas lieu. 20 août : colloque des Amis de Cadouin où l'on dévoilera une exceptionnelle peinture du XIII^e siècle (crucifixion), découverte à Noël 1981 par B. et G. Delluc. La sortie d'automne se déroulera le samedi après-midi 1^{er} octobre, avec, au programme, l'église de Faye, la chartreuse des Gérauds (Guy de la Rigaudie), le manoir de Chazerat à Bourg-des-Maisons, le château de Bellet à Saint-Aquilin.

Guy Penaud évoque ensuite « l'étonnant voyage effectué dans notre pays, au cours de l'été 1908, par un jeune étudiant d'Oxford, le futur *Lawrence d'Arabie*. Au cours de son tour de France, se déplaçant seul à bicyclette, Thomas Edward Lawrence parcourut plus de 4 000 kilomètres, à la découverte des châteaux et monuments religieux des XII^e au XIV^e siècles. En Dordogne, il visita tout d'abord la bastide de Monpazier. Dans une lettre à son ami C.F.C. Beeson en date du 16 août 1908, il en dit : « Monpazier, la plus parfaite des villes-bastides (des villes des XIII^e et XIV^e siècles, en Aquitaine, conçues comme des échiquiers). La place du marché est belle, avec

des arcades tout autour. Il y avait plus de cigales dans les arbres que je n'en ai trouvé nulle part ailleurs ; c'était vraiment charmant, le soir, dehors, vu que le meilleur moment de la journée est après dix heures du soir (mon père est irlandais, vois-tu ; je puis donc me permettre ces petites choses) ». Le chant des cigales lui fut si agréable, qu'il écrivit à sa mère le même jour : « ... Elles émettent un son qui ressemble assez à celui de la sauterelle, mais doux. Sur la terrasse qui entoure Monpazier, c'était fantastique, alors que des centaines d'entre elles chantaient en accord parfait avec un chœur de grenouilles dans la prairie... » Il signale en outre avoir passé la soirée avec l'officier d'état civil qui l'accompagna à bicyclette le lendemain. À Saint-Michel-de-Montaigne, il visita le « domaine et château du plus grand homme de tous : il va sans dire que c'était un grand privilège pour moi de voir ça. La tour où était sa *librairie* est restée telle quelle, bien que le château ait été reconstruit » (lettre à C.F.C. Beeson déjà citée). À sa mère, il précisa : « Le château lui-même a été reconstruit (on les appelle *chastels* en langue d'or [*sic*] prononcé exactement comme nous le ferions en anglais). J'ai trouvé extrêmement intéressant de visiter les lieux qu'il décrit ». La cathédrale Saint-Front de Périgueux ne l'inspira guère : « Saint-Front, plus curieux que beau, et tout à fait abîmé par la restauration ». Enfin, il passa également par Hautefort : « ... le château de Bertrand de Born, brûlé par les Anglais, m'a affirmé le maître d'hôtel, sous Charles 1^{er}, et reconstruit seulement au XVII^e siècle : tout à fait ça ; l'entrée est supposée dater de Bertrand de Born, mais c'est tout pourriture ; en tout cas, si c'est cela, il était un anachronisme surprenant. Cela doit être du XIV^e siècle » (lettre à C.F.C. Beeson déjà citée). Parti du Havre le 18 juillet 1908, Lawrence rembarqua à Saint-Malo le 9 septembre suivant, « brun comme un Japonais et mince comme feuille de papier ». Deux ans plus tard, il soutint à Oxford sa thèse *Crusader Castels* (les châteaux des croisés), avant de connaître la gloire et la notoriété que l'on sait au Moyen Orient » (résumé de l'intervenant).

Jacques Reix, secrétaire général de la mairie de Port-Sainte-Foy, fondateur et conservateur du musée de la batellerie de la ville, nous présente son dernier ouvrage, *Sainte-Foy-la-Grande et le pays Foyen*, paru aux éditions Alan Sutton (collection « Mémoire en images »), en l'illustrant par un film vidéo où sont insérées plus de 240 vues. Après quelques propos d'histoire générale sur la bastide de Sainte-Foy-la-Grande, qui va célébrer, le 14 juillet 2005, le 750^e anniversaire de sa fondation, il commente les photos classées selon différents thèmes : la situation géographique « aux confins du bordelais et du Périgord », l'évolution des transports « de la voie

d'eau au chemin de fer », le profil particulier de la ville « enseignante et hospitalière », son ancrage dans le monde rural, ses fêtes et manifestations sportives et, enfin, les faits divers et images de guerre avec, en particulier, la fête de la Libération célébrée le 8 mai 1946, en présence de Jacques Chaban-Delmas, alors maire de Bordeaux. Parmi les grands noms de Sainte-Foy-la-Grande cités par Jacques Reix, il faut retenir Paul Broca, fondateur de l'École française d'Anthropologie, Élisée Reclus, auteur d'une remarquable géographie universelle ainsi que son frère Élie, ethnologue, sociologue et les trois frères Faure : Léonce, fondateur de l'École de Génie rural ; Élie, historien de l'art et médecin ; Jean-Louis, chirurgien gynécologue. Ces personnages s'inscrivent d'une manière particulièrement brillante dans l'histoire de la pensée et de la science française du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle.

Vu, le président
Pierre Pommarède

Annie Herguido
secrétaire adjointe

ADMISSIONS de juillet 2005

- M. Zilio Jean-Bernard, 24340 Vieux-Mareuil, présenté par le P. P. Pommarède et M. C. Monceyron ;
- M. Vallée Jean-Marie, 5, rue de la Promenade, 92600 Asnières, présenté par M. J.-P. Boissavit et le P. P. Pommarède ;
- M^{me} Carrard Francine, 1, rue Marty, 24100 Bergerac, présentée par M. J.-P. Boissavit et le P. P. Pommarède ;
- M. Fromentière Jean-Louis, Le Bourg, 34390 Tourtoirac, présenté par M. G. Rousset et M^{me} J. Rousset ;
- M. Laussinotte Jacques, 53, bd Lannes, 75116 Paris, présenté par M. J.-P. Boissavit et le P. P. Pommarède ;
- M^{lle} Faguet Emeline, le Bourg, 24380 Saint-Michel-de-Villadeix, présentée par le Dr G. Delluc et M^{me} B. Delluc ;
- M^{lle} Besson Marie, 51, rue Sainte-Claire, 24000 Périgueux, présentée par M^{me} F. Sautet et M^{me} J. Canhapé-Monnier.

EDITORIAL

Merci aux « Périgourbins de Paris »

Lors de la séance du 7 septembre dernier, notre président, le chanoine Pierre Pommarède, recevait de Jean-Pierre Boissavit, président de la Société Amicale des Périgourbins de Paris, alias La Truffe, un chèque de 5 000 euros pour contribuer à la réfection de la toiture de l'hôtel de Fayolle.

En effet, par ce geste, l'amicale souhaite renouer avec sa vocation première, à savoir, comme le stipule l'article 2 de ses statuts : « Développer un lien de solidarité et d'aide mutuelle entre ses membres, de leur donner son patronage dans les circonstances où il peut leur être utile et d'apporter éventuellement dans la mesure de ses moyens, son concours à des manifestations culturelles ou artistique en faveur du Périgord. » C'est donc dans cet esprit, que le jury désigné pour l'attribution du prix de la truffe 2005, après examen de notre dossier, a choisi la Société historique et archéologique du Périgord pour soutenir la rénovation de notre siège social, situé dans le secteur sauvegardé de Périgueux.

Avec toujours autant de plaisir et de passion, nous poursuivons l'œuvre entreprise depuis 1874... Outre la protection et la mise en valeur de notre patrimoine, il est des prérogatives auxquelles nous ne pouvons nous soustraire, comme la réfection dans sa totalité de la toiture. Aussi, par la sauvegarde de notre patrimoine, nous nous inscrivons bel et bien

dans l'esprit des XXII^e journées européennes du patrimoine qui se déroulaient les samedi 17 et dimanche 18 septembre avec « J'aime mon patrimoine » pour thème national.

J'aurais, certes, à mieux vous parler des « Périgourdins de Paris » mais dans une prochaine livraison du *Bulletin*, vous lirez, avec une curiosité bien légitime, l'histoire de cette association créée en 1881 par le docteur Jules Parrot, originaire d'Excideuil.

Aussi, le président, le conseil d'administration et l'ensemble des sociétaires de notre Compagnie remercient vivement l'Amicale des Périgourdins de Paris, son conseil d'administration, le jury de « La Truffe » et son Président, Jean-Pierre Boissavit. Il est certain que nos liens, quelque peu lointains, s'en trouvent resserrés. Sachez que nous continuerons de vous faire mieux connaître et découvrir le Périgord en appréhendant à la fois son unité et sa diversité.

Merci à vous.

Marie-Pierre Mazeau-Janot

Deux blocs à décors d'architecture de la cité antique de Vésone

par John LASCAUD

Le mot Vésone, par son étymologie, suggère le site où la capitale des Pétrucorès s'implante, au début de notre ère. Effectivement, le mot *ves* ou *vis* exprime quelquefois en langue celtique le lit d'une rivière, *ona* désignant une fontaine¹. La ville romaine, fondée lors de la création de la nouvelle province d'Aquitaine en 16-13 av. J.-C., prend racine dans la vallée de l'Isle, sur la rive droite d'un large méandre. C'est dans cette plaine alluviale que se développe *Vesunna*. Au cours des I^{er} et II^e siècles, la ville se dote d'un décor architectural.

La ville connaît un essor important, jusqu'aux invasions barbares. Un mur de fortification est alors construit pour se protéger ; de ce mur, fait du démantèlement des monuments publics, « la grande majorité des blocs à décor d'architecture demeurent encore inédits² ». Les deux blocs d'architecture présentés, dans cette étude, permettront de se rendre compte d'une facette du décor de l'antique *Vesunna*.

1. Pour plus de renseignements sur l'étymologie de Vésone, voir : AUBLANT (C.), « Note relative à l'étymologie de Vésone », *BSHAP*, 1920, t. XLVII, p. 180 ; EUSSECHE (B.), « Note relative à l'étymologie de Vesunna », *BSHAP*, 1940, t. LXVII, p. 52 ; TAILLEFER (W.), *Antiquités de Vésone*, tome 1, p. 123 ; BARRIERE (P.), *Vesunna Petrucoriorum*.

2. GARNY (P.) et MAURIN (L.), *Enceintes romaines d'Aquitaine...*, Paris, éditions des sciences et de l'homme, 1996, p. 138.

Présentation du lieu de la découverte et des deux blocs

Certains lieux anodins recèlent parfois des trésors inimaginables. C'est le cas du lieu de conservation des deux blocs, ici traités. En effet, ils se trouvent à l'intérieur d'un garage, fait de réutilisations diverses, de blocs tirés du mur gallo-romain qui se situe à une trentaine de mètres. On peut y voir différents fûts de colonnes, des sortes de chapiteaux à larges feuilles d'acanthes.



Vue de l'intérieur du garage (cliché J. Lascaud).

Cette maison a été construite après 1930 sur l'ancien jardin de l'hôtel particulier du marquis de Lestrade de Conti. Les permis de construire n'existant pas à cette époque, il a fallu se baser sur d'anciens plans de la ville de Périgueux (1930 et 1947).

Description des blocs et provenance

Les deux blocs qui nous intéressent sont en pierre commune et probablement issus du même monument, comme nous allons le voir.

Bloc n° 1

Il s'agit d'un fragment de corniche, avec une métope. Cet élément n'est pas inédit, car il a été répertorié dans l'*Espérandieu*, sous la notice n° 1274³. Il est en pierre commune, de forme rectangulaire mesurant 1,03 m de largeur, 41 cm de hauteur et 40 cm de profondeur. De plus, il s'agit d'un angle d'entablement.



Bloc n° 1 (cliché J. Lascaud).

Il est composé de trois éléments. La partie centrale est faite d'une métope de 42 cm sur 26 cm, qui représente le profil d'un homme barbu à gauche. Cette métope se trouve insérée dans un espace rectangulaire de 55 cm sur 35 cm de côté. Il est possible de voir en second plan une forme de bâton arrondi, qu'Émile Espérandieu a identifié comme un *pedum*. Émile Espérandieu a aussi reconnu une flèche en second plan, mais ce détail n'est malheureusement plus visible aujourd'hui. À droite, on peut voir un modillon martelé, qui n'est pas représenté dans l'*Espérandieu*. Le tout est supporté par un reste de corniche d'une hauteur de 9 cm et d'une profondeur de 15 cm. En ce qui concerne son décor, il est possible de voir quelques débuts de stries obliques.

3. ESPERANDIEU (É.), *Recueil général des bas-reliefs...*, tome II, p. 239-240.

Bloc n° 2

Le deuxième élément est comparable au premier du fait de sa composition, de sa matière. Mais, celui-ci n'a pour l'instant pas encore été répertorié, et n'a fait l'objet d'aucune publication. De forme rectangulaire, il mesure 78 cm de largeur, 51 cm de hauteur et la profondeur varie entre 54 cm et 70 cm. La dimension plus petite par rapport au premier élément provient du fait que la métope n'est pas entièrement conservée, à cause de son utilisation comme réemploi.



Bloc n° 2 (cliché J. Lascaud).

Il est composé lui aussi de trois éléments. La métope représente l'avant d'un quadrupède à sabot, à droite, qui n'est pas aisé à définir. S'agit-il d'une espèce caprine ou d'un équidé ? Elle mesure 29 cm de côté. À droite un modillon lui aussi mutilé. La corniche est, sur cet élément d'architecture, mieux conservée (hauteur 13 cm, profondeur 14 cm), elle présente différentes stries obliques.

Ces deux blocs, comme nous venons de le voir, présentent différents points communs. Tout d'abord, ils sont à peu près identiques dans leurs dimensions, dans leurs structures et dans leurs compositions. Ils proviennent vraisemblablement du même endroit. Émile Espérandieu précise que le bloc n° 1 a été tiré du mur gallo-romain, situé sous l'hôtel de Lestrade. Il est fort probable que le deuxième bloc provienne du même endroit, et qu'il a été retiré au même moment. Effectivement, en 1895-1896, des caves sont aménagées sous cet hôtel, et C. Durand précise qu'on a retiré quelques fragments

d'architecture ⁴. Ce mur d'enceinte gallo-romain, construit vraisemblablement au cours du IV^e siècle, est le fruit du démantèlement des monuments de l'antique cité ⁵.

Recherches sur les métopes



Métope du bloc n° 1 (cliché J. Lascaud).

Émile Espérandieu a identifié la métope du bloc n° 1, comme un masque de Pan. Le dieu Pan est souvent représenté « fort laid, les cheveux et la barbe négligés, avec des cornes [...] ⁶ » ; à partir de sa taille, son corps est celui d'un bouc. Comme attribut, il tient souvent un *pedum* (houlette). C'est à dire un bâton de berger recourbé, muni à son extrémité d'une plaquette de fer en forme de gouttière servant à jeter des mottes de terre ou des pierres aux moutons qui s'écartent du troupeau. Ce dieu est très lié à la nature, à la campagne. La lance qui est identifiée, au second plan, par É. Espérandieu, rappelle que Pan est aussi considéré comme le dieu des chasseurs.

4. DURAND (C.), *Compte-rendu des fouilles de Vésone*, 1907.

5. Voir, pour plus de détails sur la construction de l'enceinte antique, l'ouvrage publié sous la direction P. GARNY et L. MALVIN, *op. cit.*

6. COMMELIN (P.), *Mythologie grecque et romaine*, éditions Garnier, 1960, p. 178.



Métope du bloc n° 2 (cliché J. Lascaud).

La deuxième métope, malheureusement mutilée, fait peut-être référence à la métope précédente. En effet, ce quadrupède avec ses sabots, pourrait peut-être représenter un bouc. Ce bouc rappellerait alors le reste du corps du dieu Pan.

Nous avons vu que les deux appareils traités dans cette étude sont de formes et de compositions à peu près identiques et qu'ils se complètent. Ces deux métopes seraient-elles alors un pendant mythologique faisant référence au dieu sylvestre Pan ?

Projet de restitution et recherche du monument

Vu les dimensions assez importantes de cette corniche, il est possible de se rendre compte de l'envergure du monument d'où proviennent ces deux blocs d'architecture. Effectivement, Vitruve, dans son œuvre *De architectura*⁷, stipule que l'architecture romaine est construite selon des méthodes très précises, tenant compte des proportions. Ainsi, en ce qui concerne les corniches, leurs dimensions varient en fonction de l'ordre et des bases de colonnes⁸. Il est donc permis, d'après les données fournies par Vitruve,

7. VITRUVÉ, *Les dix livres d'architecture*, traduction intégrale de Claude Perrault, revue et corrigée sur les textes latins et présentée par A. Dalmas, éditions Errance, 1986.

8. Voir en particulier : VITRUVÉ, *op. cit.*, livre III, chapitre V.

d'imaginer les hauteurs des colonnes du monument, et sa restitution dans son ensemble. Ainsi, selon les règles régissant la construction des monuments, les colonnes de cet édifice mesuraient environ 10 m de hauteur, l'architrave 82 cm, la frise 61 cm, la corniche haute de la frise mesurant environ 9 cm (qui mesure sur les blocs entre 9 cm et 13 cm) et la corniche totale (dont les deux blocs qui nous intéressent proviennent) 82 cm.

Le monument concerné n'est pas aisé à définir. Il est seulement possible de tenir compte du lieu de découverte des deux blocs et d'émettre des hypothèses. Les deux appareils sont tirés du mur d'enceinte gallo-romain, sous l'hôtel du marquis de Lestrade de Conti. Ces pierres, qui sont assez importantes, doivent provenir de monuments voisins. Or, les seuls monuments assez importants dans ce secteur de la ville sont, soit l'ancien temple appelé la Tour de Vésone (la corniche à métopes proviendrait alors du temple lui-même ou de son mur de péribole), soit le forum, qui se trouvait à côté de celle-ci ⁹.

Ainsi, cette étude sur ces deux blocs d'architecture a permis plusieurs choses. Tout d'abord de localiser le bloc d'architecture avec la métope du masque de Pan, et de le montrer dans son ensemble. Ensuite, de permettre la restitution de la corniche grâce à un deuxième bloc de corniche découvert. Enfin, d'émettre des hypothèses sur le monument d'origine.

J. L.

Bibliographie

- AUBLANT (C.), « Note relative à l'étymologie de Vésone », *BSHAP*, 1920, t. XLVII, p. 180.
- BARRIÈRE (P.), *Vesunna Petrucoriorum...*, Périgueux, SHAP, 1930.
- COMMELIN (P.), *Mythologie grecque et romaine*, éditions Garnier, 1960, p. 178.
- DURAND (C.), *Compte-rendu des fouilles de Vésone*, 1907.
- ELISSÈCHE (B.), « Note relative à l'étymologie de Vesunna », *BSHAP*, 1940, t. LXVII, p. 52.
- ESPÉRANDIEU (É.), *Recueil général des bas-reliefs de la Gaule romaine*, nombreux tomes, dont tome 2, Aquitaine, Paris, imprimerie nationale, 1908.

9. Voir les plans de la tour de Vésone et du forum dans DURAND (C.), *Compte-rendu des fouilles de Vésone*, 1907.

- GARNY (P.) et MAURIN (L.), *Enceintes romaines d'Aquitaine*, Paris, éditions Maison des sciences de l'homme, 1996, p. 138.
- LAUFFRAY (J.), *La Tour de Vésone à Périgueux*, 49^e supplément à *Gallia*, Paris, C.N.R.S., 1990.
- TAILLEFER (W.), *Antiquités de Vésone*, tome 1, Périgueux, Dupont, 1821.
- VITRUVÉ, *Les dix livres d'architecture*, traduction intégrale de Claude Perrault, revue et corrigée sur les textes latins et présenté par A. Dalmas, éditions Errance, 1986.

Les Pontbriant en Périgord 1507-1639

par Francis BERNIER *

en hommage à Henri de Montferrand

Entre 2003 et 2008, la France et le Canada vont commémorer les implantations successives au Canada de nombre de nos compatriotes. Le Périgord ne pouvait en être absent ; cet article veut y contribuer.

Pierre de Pontbriant devient seigneur de Montréal en Périgord par son mariage avec Anne de Peyronenc en 1507. Son petit-fils Hector meurt en 1639 sans héritier mâle. Entre ces deux événements, 132 ans qui ont marqué l'histoire : le Canada, la mise au bûcher d'un protestant à Limoges, la députation aux états généraux de 1614. Trois générations d'une famille noble en Périgord, c'est peu dans l'histoire. Mais pour les Pontbriant, ce fut suffisant pour y laisser une trace impérissable.

Les Pontbriant ont été jusqu'à présent peu étudiés, en vertu d'un paradoxe assez fréquent. La Bibliothèque nationale possède peu de documents

* Fondateur de l'association Périgord-Québec en juin 1980.

les concernant. Le plus accessible est *Le nobiliaire et armorial de Bretagne*¹ de Pol Potier de Courcy qui nous permet de répondre aux questions : d'où venaient-ils ? Quelles étaient leurs armoiries ? Qu'ont-ils fait de remarquable en Périgord ?

Un voyage à Limoges puis dans les environs de Saint-Malo et la consultation de documents inédits permettent de donner un éclairage renouvelé sur la lignée des Pontbriant en Périgord.



I. D'où venaient les Pontbriant ?

Lorsqu'une branche de la lignée Pontbriant acquiert le château de Montréal en Périgord, elle a parcouru un long chemin depuis son repaire noble de Bretagne. Deux questions en découlent : où était le château initial de la famille ? Quel cheminement lui a permis d'acquérir Montréal en Périgord ?

Pour le berceau des Pontbriant, le nobiliaire de Pol Potier² mentionne Saint-Lunaire, paroisse de Saint-Briac en Ille-et-Vilaine. C'est un village côtier à quelques encablures de Saint-Malo. Depuis des siècles, les navires quittant ce port esquivent les îlots parsemant le rivage avant de le longer à vue d'homme et de disparaître au-delà du cap Fréhel en direction du cap Horn et de Terre-Neuve. C'est le spectacle que l'on peut voir à quelques distances du lieu dit « Le Pont Briant »³ où sont nés les premiers de la lignée ainsi que Pierre le premier Pontbriant de Montréal.

Lainé localise ce château « non loin de la paroisse du Faouet »⁴. Cette paroisse n'existe plus dans la région, et les « Faouet » actuels sont trop éloignés de Saint-Lunaire pour être retenus par les historiens actuels⁵.

1. POTIER DE COURCY (Pol), *Nobiliaire et armorial de Bretagne*, 287 planches et 6 750 blasons, Mayenne, impr. de la Manutention, 1986, p. 410-431.

2. *Ibid.*

3. « Bien à l'abri des vent, au creux du vallon où coule vers la mer toute proche le petit ruisseau séparant les deux communes de Saint-Lunaire et Saint-Briac. Une construction circulaire domine la plage de Longchamp. Elle fut le Tertre de Pontbriant, ancienne vigie du manoir rasé en 1940 », in *4^{ème} Congrès International de la Mer*, Saint-Malo, 1972 (Dr Renier).

4. LAINE, *Archives généalogiques et historiques de la noblesse de France*, Paris, Imprimerie de France, article « Pontbriant », p. 2.

5. Le dictionnaire des communes de France mentionne deux lieux dits : l'un dans le Morbihan, arrondissement de Pontivy (Nord de Lorient), l'autre dans les Côtes-d'Armor, arrondissement de Saint-Brieuc. Cette dernière localisation paraît a priori la plus vraisemblable, car dans la même zone côtière que le château de Saint-Lunaire. Mais nous sommes à 90 kilomètres de Saint-Lunaire aux alentours de Guingamp.

La mer est inscrite dans les gènes des Pontbriant. Mais la branche aînée de cette famille s'est éteinte en 1510 faute d'héritier mâle (voir généalogie page 344).

Le château passera par acquêt en 1556 à la famille Du Breil. Nous sommes toujours aux alentours de Saint-Malo.

L'idée forte qui se dégage est bien la vocation maritime des Pontbriant. Cela explique leurs alliances avec Jacques Cartier à Saint-Malo et avec les Montchenu à Royan. Leur choix fut de servir la couronne de France contre les particularismes comme le fera plus tard la famille Bonaparte en Corse. Dès l'origine les Pontbriant ont choisi le grand large.

Ce cheminement va les conduire au château de Montréal en Périgord. La branche aînée des Pontbriant avait laissé le château familial aux Du Breil voisins ⁶, faisant une concession au particularisme breton. Mais, les rameaux cadets auront leur revanche en se mettant au service du roi de France (voir généalogie page 344).

C'est Colin de Pontbriant, écuyer, fils d'Olivier, qui a commencé cette aventure. Par son mariage avec Jeanne de Mouny, cousine de Du Guesclin ⁷, il devient son compagnon de guerre.

Les services rendus ont valu aux successeurs des postes à la cour de France. Olivier devient maître d'hôtel du roi Charles VI. Dans ces fonctions, il a pu assister au château de Chinon à la rencontre de Jeanne d'Arc et du roi Charles VII.

On retrouve l'héritier Jean I^{er} et son successeur Jean II comme chambellans du roi Charles VII le victorieux ⁸ puis de Louis XI et Charles VIII. Comme tel (ou avec un grade supérieur ?) Jean II accompagne Anne de Bretagne pour son mariage avec le roi de France Charles VIII au château de Langeais en 1491.

Son frère cadet François cumule plusieurs titres. Comme « écuyer, conseiller et chambellan du roi ⁹ », il est nommé commandant pour Louis XII dans la ville et château de Loches. Ce même prince le nomme ensuite

6. Le château familial a été vendu par M^{me} de Montchenu née Pontbriant (voir généalogie annexe I) à Olivier du Breil qui portera dès lors le patronyme du Breil de Pontbriant et le transmettra à son héritier Julien. Ils l'abandonnèrent à la fin du XVI^e siècle pour un nouveau château dit « Le Grand Pontbriant » sur les rives de la rivière Frémur à 5 kilomètres plus au sud-ouest. Il sera le siège de la capitainerie des gardes-côtes sous Louis XIV (document confié par Patrick Delon).

7. Les tombeaux des deux époux sont dans l'ancienne église de Saint-Lunaire. « Le 1^{er} que nous trouvons sur les chemins de bataille est Robert de Plesguen voisin d'Eon de Mouny cousin de Du Guesclin » (MOREL (Emile), *Saint-Pierre de Plesguen*, chapitre 5 : anciennes seigneuries).

8. L'article de Lainé (p. 7) mentionne ce titre pour Pierre de Pontbriant. Mais celui-ci étant né en 1562 ne pouvait être au service du roi Charles VII mort en 1461. Cette fonction a été plutôt celle de ses parents Jean I et Jean II.

9. LAINÉ, *op. cit.*, p. 4.

lieutenant du roi à Amboise où « il conduisit la construction de somptueux édifices ». Il sera même chargé de construire la chapelle au château de Chambord ¹⁰. Le « bon plaisir » de Louis XI le nommera ensuite maire de Limoges ¹¹.

C'est dans ce contexte de vie brillante aux différents sérails de la cour où tous les regards et les rêves se tournent vers le jeune roi François I^{er}, qu'il faut imaginer la rencontre entre Pierre de Pontbriant et Anne de Peyronenc, héritière du château de Montréal. Des liens anciens ont pu se nouer par Jean I^{er}, chambellan du roi Charles VII, victorieux de Lord Talbot à Castillon avec le secours décisif des Bretons (1453). Michel de Peyronenc avait recueilli au même moment la Sainte Epine sur la dépouille de Lord Talbot ¹². Pierre était au service du jeune comte d'Angoulême (futur François I^{er}) à Amboise où son frère François était gouverneur. Anne était la fille de Michel de Peyronenc qui avait recouvert et reconstruit le château de Montréal à la fin du XV^e siècle ¹³. Elle est aussi l'héritière des « lieux de Chapdeuil et de Verteillac » depuis 1480 ¹⁴. Les deux châteaux se trouvent aux confins de la Charente et du Périgord sur la frontière séparant l'Occitanie du reste du royaume ¹⁵.

Où s'est faite la rencontre des deux jeunes gens ? Chez les troubadours occitans des châteaux de Chapdeuil et Verteillac ou à Amboise chez les poètes français de la Pléiade ? A son mariage, Pierre est aussi gouverneur des châteaux de Nelle, Niort et Fontenay-le-Comte ¹⁶ où l'on commençait à parler de Rabelais aux tables princières comme dans les tavernes.

La lignée des Pontbriant partie de son château accroché aux rochers de la côte bretonne, imprégnée des légendes du roi Arthur, atteignait les rivages de l'Occitanie. Ils emmènent avec eux les armoiries « d'azur au pont de trois arches d'argent maçonné de sable » gravées sur le tombeau de Saint-Lunaire et qui le sera sur celui construit par François, l'héritier de Pierre, à la chapelle de Montréal ¹⁷.

10. BSHAP, 1891, t. XV, p. 251.

11. *Bulletin de la Société Archéologique et Historique du Limousin (BSAHL)*.

12. BOCQUILLARD (Emile), *Les Montréal de France*, éd. de Trévoux, p. 16-17.

13. Archives départementales de la Gironde, fond Saint-Saud.

14. D'après l'inventaire du château de Montréal en 1569, BSHAP, 1891, t. XVIII, p. 438-439.

15. *Carta de Occitania*, supplément au n° 10 CPPAP 61092. Director Romieg PACH.

16. ARNAUD (David), *Le château de Montréal à l'époque moderne*, mémoire, Bordeaux III, 1997.

17. POTIER DE COURCY (Pol), *op. cit.*, p. 410.

II. L'aventure des Pontbriant en Périgord

Trois Pontbriant ont été seigneurs de Montréal en Périgord : Pierre, François et Hector en filiation directe.

Lorsque Pierre devient seigneur de Montréal, de Verteillac, et co-seigneur de Chapdeuil, il est encore le chambellan du roi Louis XII¹⁸ séjournant le plus souvent à Amboise où son fils François est né. Le nouveau maître eut du mal semble-t-il à se faire accepter dans sa nouvelle châellenie. « Il obtint le 14 février 1513 une sentence du sénéchal du Périgord contre les habitants de sa terre de Montréal¹⁹ ». Les choses paraissent s'arranger avec l'avènement de son vieil ami François I^{er}, compagnon d'enfance de son fils François. Le nouveau roi lui accorde « la permission de faire venir dans le bourg d'Issac quatre foires tous les ans et un marché le jeudi de chaque semaine avec tout privilège et exemption²⁰ ».

Au même moment François I^{er} nommait le seigneur de Monclar (près de Bergerac), Geoffroy d'Estissac, évêque de Niort, le protecteur de Rabelais à l'abbaye de Maillezais. Les fouassiers de Gargantua pourront bientôt tenir marché à Issac sans être inquiétés par Picrocole.

Pierre en remercie frère Jean des Entomeurs. Le 12 août 1526, « il transigea avec le curé d'Issac au sujet d'une relique de la Sainte-Épine que Michel de Peyronenc avait trouvée sur le général Talbot tué à la bataille de Castillon, et qu'il avait conservée dans le trésor du château de Montréal²¹ ». Quatre ans plus tard il envisage la création à Issac d'un monastère²². Mais le roi chevalier vaincu à Pavie, prisonnier à Madrid, est trop loin désormais pour le soutenir. Avec l'âge, Pierre songe plutôt à pérenniser son implantation en terre occitane.

En 1528, il se rapproche de l'Armagnac, terre de Gaston Phoebus, par le mariage de son fils François né au pays de la Pléiade, avec Anne de Grossoles de Flamarens fille de Montastruc en Armagnac. Pour l'accoutumer à l'exercice du pouvoir, il lui cède la capitainerie de la ville et château de Bergerac²³.

Mais la Bretagne resurgit. François I^{er} libéré songe à une revanche sur mer : trouver un passage vers la Chine par le nord-ouest²⁴. Claude de

18. Et non de Charles VII comme l'indique Lainé par erreur.

19. LAINÉ, *op. cit.*, p. 8.

20. *idem.*

21. *idem.*

22. BSHAP, 1891, t. XVIII.

23. Archives départementales de la Dordogne (A.D.D.), fonds de Foucauld de Pontbriant, série 2 E.

24. JACOB (Yves), *Jacques Cartier*, Saint-Malo, 2000, p. 35.

Pontbriant, fils de Pierre, suit la cour du roi comme échanson du dauphin. Après l'entrevue du roi François I^{er} au Mont-Saint-Michel, il est engagé par Jacques Cartier dans le deuxième voyage au Canada ²⁵.

Pierre a la tristesse d'apprendre sa mort quelque temps après son retour ²⁶. Lorsqu'il meurt lui-même en 1537, il n'a pas lu le « bref récit et succincte narration » du voyage de Jacques Cartier où son fils est le premier cité à deux reprises : au départ de Saint-Malo (voir page 341) puis comme compagnon de barque au moment de la découverte de la colline d'Hochelaga ²⁷ nommée Mont Royal et plus tard Montréal par Samuel de Champlain ²⁸.

Paradoxalement l'explorateur qui donna sa gloire la plus durable aux Pontbriant ²⁹ n'apparaît pas comme un enfant de Pierre dans la généalogie de Lainé ³⁰.

Pourquoi cet oubli ? Claude était-il l'aîné disparu trop tôt qui faisait de l'ombre au puîné François devenu l'héritier de Montréal ? Était-il le cadet hors normes qui gênait les stratégies d'alliance familiale ? Gilles y apparaît comme le cadet : l'aîné François s'était uni à lui pour construire une chapelle à Clery où fut inhumé leur oncle François bâtisseur de Chambord.

François sera le second Pontbriant (voir généalogie page 344). Il commence son règne par un mariage, celui de sa sœur Antoinette avec Marin de Montchenu, seigneur de Royan, Pons et Oléron. Celui-ci détient l'office de sénéchal et gouverneur du Limousin. Trois ans plus tard François I^{er}, au moment où Jacques Cartier entame son dernier voyage au Canada, signe une ordonnance nommant François de Pontbriant sénéchal et gouverneur du Limousin ³¹.

En 1543, c'est un chevalier couvert d'honneur, familier du prince que les habitants de Limoges écoutent dans un discours en latin qui fait leur

25 D'après MANET, *Les malouins célèbres*, cité par LOIZEAU dans *François I^{er}, fondateur du Canada, et ses premiers lieutenants*, Paris, 1930, p. 22-23.

26. Mort du scorbut le 2 novembre 1536. PENAUD (Guy), *Dictionnaire biographique du Périgord*, éd. Fanlac, 2000, article « Pontbriant Claude dit Montréal ».

27. « Le lendemain, le capitaine voyant qu'il était impossible de pouvoir passer avec le galion, fit avitailler et accouter les barques et y mettre des victuailles, et il partit accompagné de gentils hommes à savoir *Claude de Pontbriant, grand échanson de monseigneur le Dauphin*, et Charles de la Pomeraiie, Jean Gouyon et Jean Payet ». Cité par le Dr Renier, in *4^{ème} Congrès International de la Mer – Saint-Malo*, 1972, p. 4-5.

28. Champlain, sur sa carte de 1612 intitulée *Carte géographique de la Nouvelle France*, a indiqué Montréal pour désigner la colline que Jacques Cartier avait découverte. D'après : POIRIER (Jean), « Origine des noms de la ville de Montréal », *Revue historique de l'Amérique française*, été 1992.

29. LOIZEAU, *op. cit.*, p. 31.

30. LAINÉ, *op. cit.*, p. 8 (en bas).

31. A.D.D., série 2 E, fonds de Foucault de Pontbriant, n° 25.

admiration³². Pour les remercier, il accorde aux « consuls, manants et habitants de Limoges » l'exemption du ban et arrière ban³³.

Mais les chemins sont longs pour relier Limoges à Montréal. Pendant son absence, un prêtre converti au calvinisme est mis au bûcher en 1555³⁴. Le sénéchal François appliquait l'édit du jeune roi Henri II condamnant à mort l'exercice du culte protestant (voir page 343). A-t-il été informé de ce drame ? Il en était au moins responsable avec les Valois. Les malheurs vont en tout cas s'accumuler. Après la mort de Jacques Cartier en 1557, c'est celle de Henri II en 1559 qui n'a que trois jeunes fils pour lui succéder, François II, Charles IX puis Henri III. François est pris à son tour dans le tourbillon. Anne de Grossolles de Flamarens meurt en 1562. Elle sera remplacée par une princesse de Tulle rencontrée lors d'une chevauchée en Limousin, Jeanne de Daignac. Celle-ci meurt en donnant naissance à Hector en 1564. Il se remarie en 1566 avec une Marguerite de Bourdeille qui meurt trois mois plus tard³⁵.

Mais le vieux lion de Montréal reste un croisé, chevalier servant désormais Catherine de Médicis pour la cause catholique face à l'hérésie montante. En 1569, il lève le ban et l'arrière ban du Limousin au couvent des Jacobins à Limoges³⁶. Son ost limousin est victorieux avec l'armée catholique à Jarnac et Moncontour. Mais il ne survit pas à cette victoire. Après les Valois, ce sont les Pontbriant en Périgord qui ont un trop jeune héritier : Hector, quatre ans et demi, sera recueilli chez l'exécuteur testamentaire, Jean de Montardit. Montréal est devenu peu sûr : les débris de l'armée huguenote vaincue à Jarnac refluent en désordre sur Bergerac. Le château est épargné grâce à la défense organisée par Jean de Montardit qui se voit déjà maître du château³⁷.

Hector sera le troisième Pontbriant à Montréal, mais seulement après son mariage avec Catherine de Montardit, le 27 octobre 1584. Cette union fut préparée par 14 ans de vie cachée au repaire noble de Celles, propriété des Montardit, mais aussi sous la juridiction de Chapdeuil co-seigneurie de Montréal, haute justicière de la châtellenie de Verteillac. Pendant ce temps le château est gouverné par le notaire d'Issac, Bartholomé Bonnet, devenu procureur³⁸. Il avait fait ensevelir sa mère dans l'église d'Issac, privilège revenant aux Pontbriant. Hector dut lui faire un procès pour recouvrer ses droits. Les Pontbriant ont repris possession du château qui les rattachait à la découverte du Canada.

32. *Registres consulaires de Limoges*, tome I, p. 359-361.

33. *Registres consulaires de Limoges*, p. 317, DCCCXXVII et DCCCXXVI.

34. LEROUX (A.), *Histoire de la réforme*, « Procès de Guillaume Dongnon », p. 20-21.

35. BSHAP, 2003, t. CXXX, p. 534.

36. BONNEDON (de), « Ban et arrière Ban du Limousin en 1568 », *BSAHL*, 1894.

37. BSHAP, 1892, t. XIX, p. 448.

38. BSHAP, 1892, t. XIX, p. 324.

Comme son père, Hector se fait sculpter sur sa tombe à côté de son épouse³⁹ : lui visage barbu, elle avec une abondante chevelure entremêlée de bijoux.

Le 25 février 1589, le couple est invité chez Montaigne qui réunit la fine fleur de la noblesse locale pour fêter le baptême d'un neveu⁴⁰. Cinq ans plus tard, au moment où Henri IV est sacré roi de France à Chartres, cette noblesse doit combattre une insurrection de Croquants : les « tards advertis » en Limousin et Périgord⁴¹. Après avoir marié sa fille Françoise à Gaston Foucauld seigneur de la Garandie et de la Besse, Hector est élu député de la noblesse du Périgord aux états généraux de 1614.

Le retour à la cour de France va interrompre cette évolution. Les gênes des Pontbriant reprennent le dessus. Hector devient conseiller d'État, gentilhomme ordinaire à la chambre du roi. Mais il n'oublie pas le Périgord. Il se remarie avec la veuve du vicomte de Monbazillac, Marie de Brizay de Denonville qui devient la dernière dame des Pontbriant à Montréal⁴².

Mais le train de vie à la cour épuise la fortune d'Hector, déjà limitée par les malversations de ses tuteurs⁴³. Après la mort d'Hector⁴⁴, Marie de Brizay fait donation du château à son neveu Pierre de Brizay⁴⁵ qui le mit en vente. François du Chesne, officier de justice à Périgueux, en est l'adjudicataire pour 131 000 livres⁴⁶. Mais le fils de Pierre, Jacques de Brizay, va devenir gouverneur de la Nouvelle-France⁴⁷.

Le dernier mariage d'Hector faisait revivre le rêve français en Amérique, dernière lueur des Pontbriant à Montréal comme celle d'une étoile qui nous parvient encore longtemps après que celle-ci eût disparu⁴⁸.

F. B.

39. BSHAP, 1892, t. XIX, p. 321.

40. Voir *Ephemerides* de Montaigne, édité par Beuther, BSHAP, 1992, t. CXIX, p. 68.

41. *Chronique* du chanoine Tarde, 1561-1636, note XII « Les croquants en Périgord, 1594 ».

42. BSHAP, 1992, t. CXIX, p. 73.

43. BSHAP, 1892, t. XIX, p. 449-450.

44. Peu avant 1639. BSHAP, 1941, t. LXVIII, p. 433.

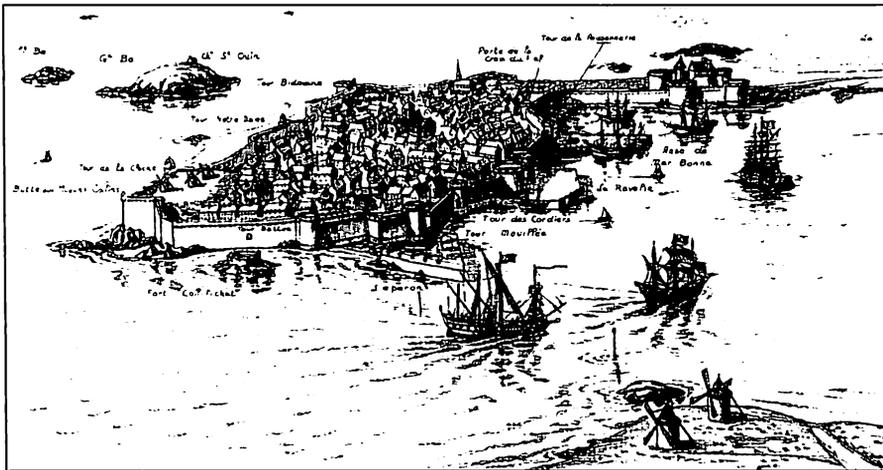
45. BSHAP, 1992, t. CXIX, d'après le fonds Saint-Saud des Archives de la Gironde, liste chronologique des seigneurs de Montréal.

46. BSHAP, 1941, t. LXVIII, p. 433.

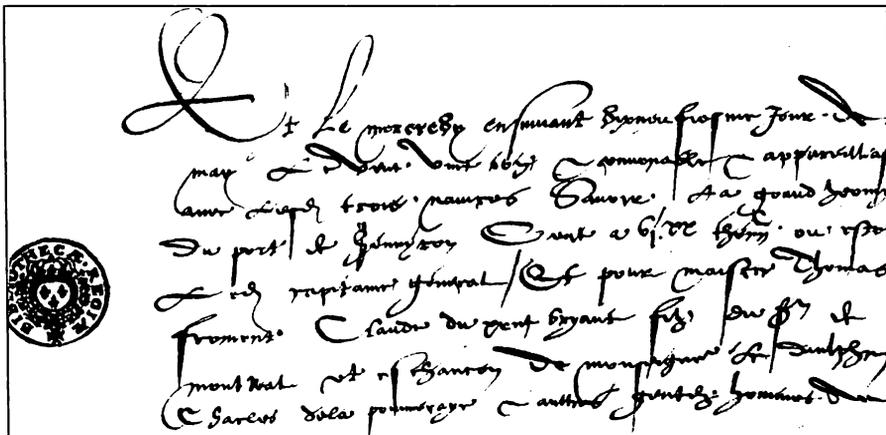
47. BSHAP, 1992, t. CXIX, p. 73. Le successeur de Jacques de Brizay fut Frontenac.

48. Plaque commémorative dans la chapelle du château de Montréal (1991) : JN MEMORIAM. CLAUDE DE PONTBRIANT DIT MONTREAL ECHANSON DE MONSIEUR LE DAUPHIN, COMPAGNON DE JACQUES CARTIER LE 3 OCTOBRE 1535 IL ETAIT A SES COTES A HOCHELAGA. SON NOM BRILLE SUR LES RIVES DU SAINT LAURENT.

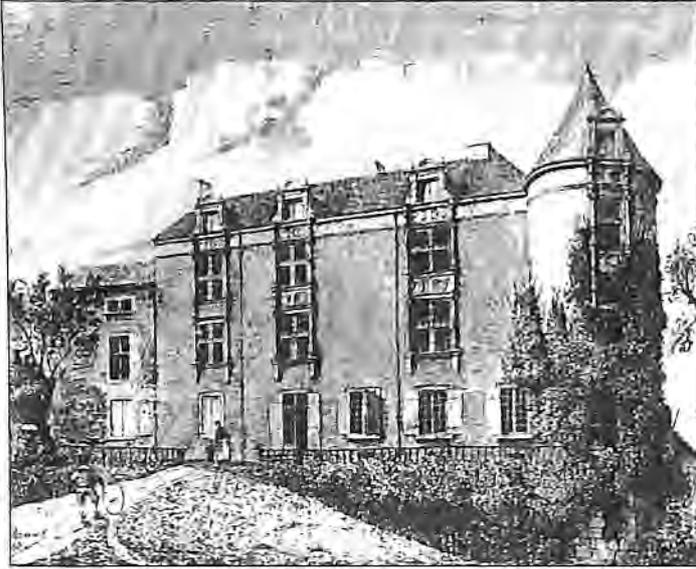
Je remercie le vicomte Hervé du Breil de Pontbriand de la Caunelaye, la comtesse Jean du Breil de Pontbriand de la Caunelaye qui ont bien voulu me communiquer leurs archives privées, M. Patrick Delon qui m'a conduit sur les terres ancestrales des Pontbriand, le vicomte Henri de la Motte de Broons de Vauvert qui m'a communiqué la preuve de la parenté entre Jeanne de Mouny, épouse de Colin de Pontbriand, et la famille Du Guesclin. Je remercie également Stéphane Capot, directeur des Archives municipales de Limoges.



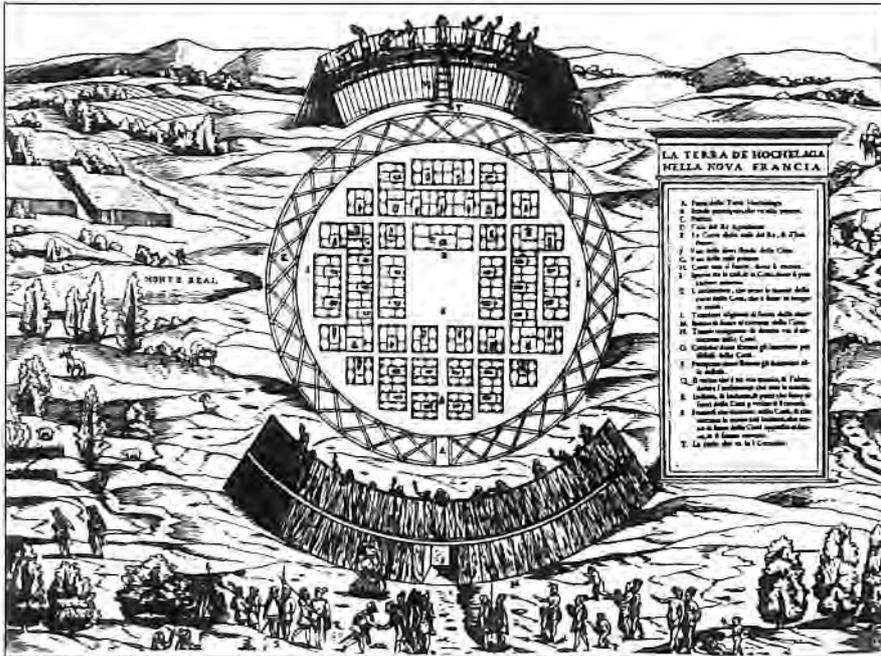
Dans l'Anse de la Bonne (NE) Saint-Malo – Mai 1535 : la grande Hermine, la petite Hermine et l'Emerillon sont ravitaillés (extrait de l'Abbé Mallet, *Les Malouines célèbres*, 1824).



« Le mercredi suivant dix neuvième jour de mai, le vent vint bon et convenable. Nous appareillâmes avec 3 navires, savoir la grande Hermine du port de St-Malo où étaient le capitaine général et le Maître Claude Fourmont et **Claude de Pontbriand fils du Seigneur de Montréal** et échanson de Monseigneur le Dauphin, Charles de la Pomeray et autres gentils hommes » .



Le château de Montréal (gravure du XIX^e siècle). Claude de Pontbriant, fils du seigneur de Montréal. Ses compagnons de voyage l'appelleront pour cela : Dît Montréal.



« C'est pourquoi personnellement nous pensons que lors du « baptême » de la montagne dite « Mont Royal », le véritable parrain fut Claude Pontbriant dit Montréal, et qu'en laissant ce parrainage, Cartier fort habilement faisait coup double, il flattait son compagnon et honorait le roi ». Emmanuel de Cathelineau dans *Nova Francia*, 1927.

Sentence rendue à Limoges au nom de François de Pontbriant, gouverneur et sénéchal du limousin.

« Le tout considéré, par avis du conseil, pour réparation des cas et crimes scandaleux et pernicieux contenus au dit procès et procédure, avons condamné et condamnons ledit Guillaume de Dongnon à être traîné sur une claie des prisons royales du présent siège jusqu'à la grand place publique, et illec y être brûlé vif. Déclaré et déclarons les biens d'icelui être acquis et confisqués au roi, et ordonnons qu'auparavant l'exécution du présent jugement, il sera mis à la torture et question, pour déclarer et enseigner les fauteurs, alliés et complices, et autres gens de sa secte et erreur ».



Place des Bancs à Limoges où fut brûlé le prêtre calviniste en mai 1555

« Ce que voyant, le lieutenant criminel, représentant du gouverneur et sénéchal, cria au bourreau, fou de rage : « Mets le feu ! Je veux qu'il soit brûlé vif ! ». Le bourreau obéit et mit le feu au bûcher avec une torche de résine. Aussitôt le feu environna le prêtre et bientôt se prit au sac rempli de poudre à canon qui avait été placé dans sa bouche. Une formidable explosion retentit : le prêtre expira ». (extrait de Leroux, Histoire de la Réforme, p. 20-21).

Quelques années plus tard François de Pontbriant perdit successivement ses trois épouses et laissait un enfant comme héritier.

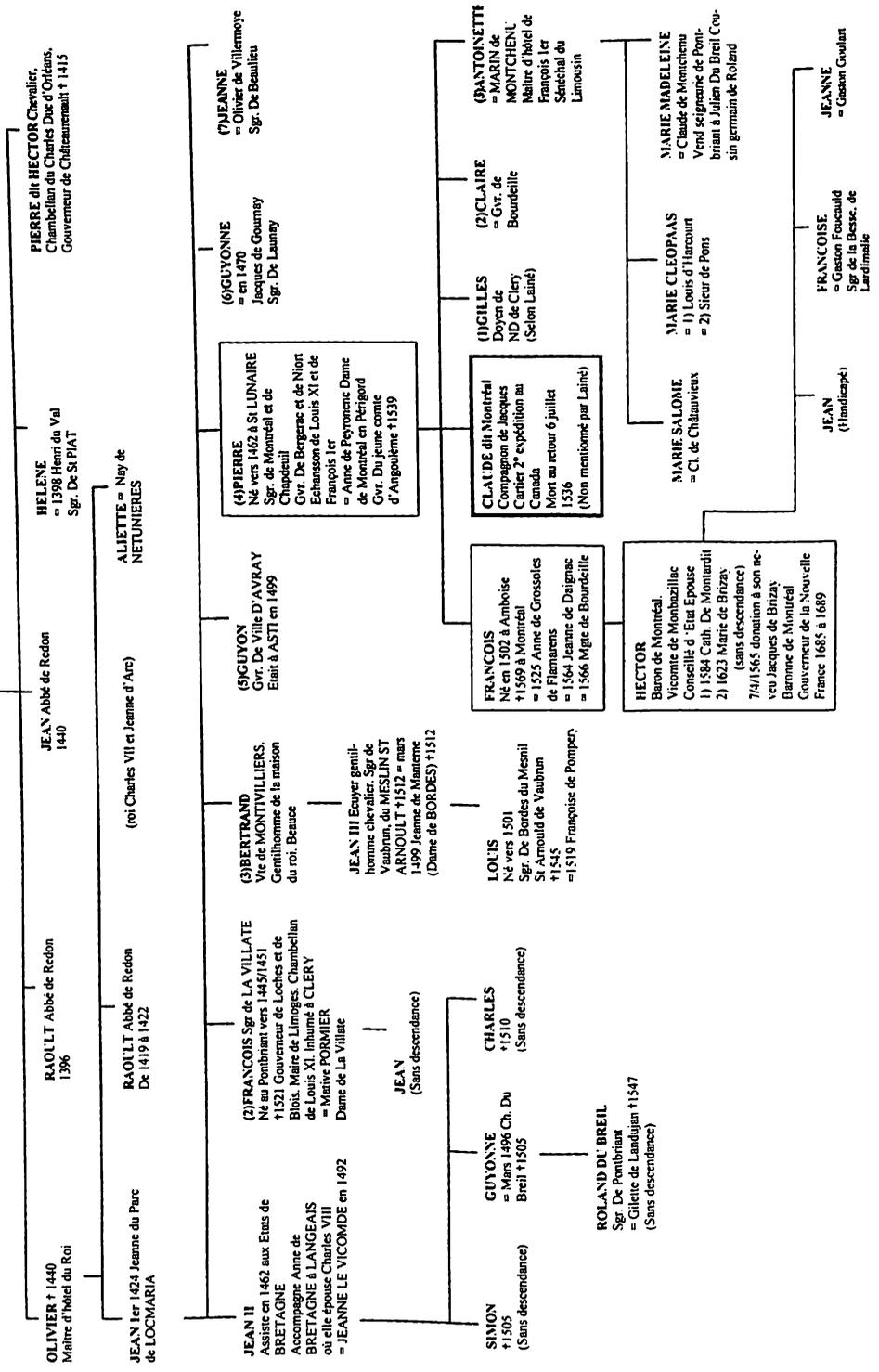
Aïeul de PONTBRIANT Chevalier croisé en 1191

Olivier (\rightarrow Lainé)

Pierre ou Perrin né vers 1300

COLIN chevalier serf dans la campagne de DU GUESCLIN son cousin

= 1352 Jeanne de Meunay en 1397 (inhumés à St Lunaire)



Découverte et authentification du seul vestige connu du cloître des bénédictines de Périgueux, dit « Petit Ligeux »

par Alain VAUGRENARD*

L'objet a été redécouvert par le chef d'établissement à l'occasion d'un examen attentif des vestiges déposés au milieu du cloître du lycée. Au pied nord-est du socle du monument aux morts de la guerre de 1870 ornant le centre du cloître, un bloc de calcaire de forme grossièrement parallélépipédique, reposait en position verticale, couvert de mousses. Dégagée et nettoyée, placée en position horizontale, la pierre est apparue comme taillée, présentant un arrondi et un élément décoratif à une extrémité.

Il est apparu impossible de déterminer en quelles circonstances elle fut déposée à cet endroit, encore moins sa provenance. Compte tenu du fait que l'espace central du cloître fait office de musée lapidaire local, il paraissait raisonnable que sa provenance fût locale. Restait alors le problème de la

* Professeur agrégé de l'Université. Proviseur de la cité scolaire Bertran-de-Born 2000-2005.

datation. Le motif sculpté ne peut en aucun cas être retenu comme gallo-romain. Ce qui était néanmoins tentant vu la proximité d'une colonne gallo-romaine, déposée elle aussi à cet endroit mais, elle, découverte à l'occasion des travaux du début du XX^e siècle (réaménagement de l'ancienne chapelle des bénédictines). D'autre part, les fouilles réalisées en 1995, dans le cadre de la construction du nouvel ensemble internat-réfectoires, ont permis de constater que les bâtiments du lycée se situaient sur un ancien quartier de la ville gallo-romaine abandonné à la fin du IV^e siècle. Le rapport de fouilles ne fait pas état de découverte de colonne, ni d'élément architectural correspondant à la découverte. On pouvait aussi penser à une origine médiévale dans la mesure où il est probable que l'église paroissiale de Sainte-Eulalie, détruite lors des guerres de Religion, se trouvait à peu près sur l'emplacement des anciennes ailes scientifiques du lycée (angle NO de l'actuelle aile N du bâtiment A). Là encore on pouvait penser que cette pierre était un reste de cette église. Toutefois, après nettoyage, le décor ne semble pas être d'origine médiévale. En fait, il a fallu trouver la clé de l'énigme au château de Chabans



Élément de colonnette, cloître du « Petit Ligeux », début du XVII^e siècle, calcaire de Périgueux, H. 32 cm, l. 60, ép 26 cm. Dépôt du lycée Bertran-de-Born (photo A. Vaugrenard).

40. — PERIGUEUX. — Le Lycée.
Colonne Commémorative des Elèves morts en 1870.



Nouvelles Galeries. — Périgueux.

Lycée Bertran-de-Born, monument aux morts de la guerre de 1870
(coll. P. Pommarède).

(Saint-Léon-sur-Vézère) où les chapiteaux des colonnes encadrant l'entrée du donjon présentent le même type de décor. Or ce décor est daté : fin Renaissance. Dès lors, on peut envisager qu'il en soit de même pour celui du lycée Bertran-de-Born. Sauf que, à la fin Renaissance, le terrain occupé par l'actuelle cité scolaire est encore un terrain vague. Il faut attendre que le monastère de Ligeux implante sa nouvelle extension au début du XVII^e siècle pour que le site soit à nouveau occupé. En effet, en 1617, Madame de Saint-Aulaire, abbesse de Ligeux, fait commencer la construction d'une église et d'un cloître entre le couvent des frères mineurs et l'abbaye des clarisses, sur l'emplacement du lycée actuel qui conserve de l'ancien couvent l'emplacement de la cour du cloître. On peut donc parfaitement admettre que les sœurs bénédictines aient accepté l'idée d'un décor de ce type pour leur cloître. D'autant que ce décor est sobre et loin des exubérances baroques que l'on verra plus tard à la fin du XVII^e siècle.

Cet élément peut donc être considéré comme le seul vestige du cloître initial, entièrement rasé au milieu du XIX^e siècle pour édifier l'actuel. Il est d'autant plus rare qu'il n'existe plus de vestiges du premier cloître, ni même une gravure permettant d'imaginer son aspect. Les grands travaux de rénovation de la cité scolaire qui devraient intervenir dans quelques années seront certainement l'occasion de procéder à des fouilles de sauvegarde sur l'emplacement du premier cloître. Ce sera peut être l'occasion de nouvelles découvertes qui confirmeront ou infirmeront la datation de ce vestige. Mais, en tout état de cause, on peut espérer qu'il trouvera la place qu'il mérite auprès des collections du lycée dont le cabinet de physique impériale.

A. V.

L'ascendance périgordine de M^{me} Jules Verne

par Pierre POMMARÈDE

La célébration du centenaire

Il y a plusieurs sortes de célébrations de centenaires : en famille et en amitié, ou bien dans l'intimité d'une maison familiale, d'une maison de retraite. Les enfants jusqu'aux petits-enfants, les amis les plus chers expriment leur affection, leur gratitude à celui ou à celle qui vient de franchir le cap d'un siècle. Il y a, aussi, les centenaires officiels et célèbres : ceux des dates qui ont marqué l'histoire du pays : cette année l'anniversaire de la loi de 1905. Il y a enfin les centenaires de l'admiration et de la reconnaissance, réservés aux littéraires, aux artistes et aux scientifiques.

En Dordogne, nous ne sommes pas chiches d'anniversaires et de centenaires. Il y a sept siècles naissait, dans la forêt de Belvès, un enfant attaché à la plèbe qui deviendra Patriarche latin de Constantinople : le bienheureux Pierre Thomas. Presque à la même date, Bertrand de Goth V était proclamé pape sous le nom de Clément V : ses carnets de voyage sont précieux pour la visite qu'il fit du Périgord au XIV^e siècle. Il y a cent ans naissait Jean-Paul Sartre, d'une famille thibérienne. Et voici que nous avons, par son mariage, à célébrer le centenaire de la mort de Jules Verne, le 24 mars 1905 à Amiens : le Périgord a toujours été une mère porteuse et prolifique.

La presse s'est saisie de l'événement. Des ouvrages sont édités comme celui de Patrick Poivre-d'Arvor et de son frère. Les revues, spécialisées ou non, les journaux de Paris, publient de nombreux articles.

Bien sûr c'est à Nantes où il est né, le 8 février 1828, et à Amiens – où il décède – que ces anniversaires seront célébrés avec le plus de faste : deux villes qui se disputent le titre de « vernienne ». Nantes où il a vécu vingt-deux ans, réaménage le musée Jules-Verne (manuscrits de ses romans et de ses nouvelles, 15 000 feuillets), visites, expositions, réédition d'ouvrages, émission de timbres à l'effigie des principaux personnages de ses romans, création de bandes dessinées, dictée inspirée de ses œuvres, parade par la troupe du *Royale de Luxe*, films et courts-métrages sur le thème « voyage à dos d'éléphant », tour musical en 80 minutes, expositions florales « le tour de Nantes en 80 plantes » et, de toute évidence, érection d'une nouvelle statue.

Amiens, avec un brin d'émulation, n'est pas en reste. Elle rénove son musée qui contient 30 000 pièces iconographiques. Des élèves des collèges font le tour du monde en 80 jours. Dans les piscines on pourra lire *20 000 lieues sous les mers* avec lunettes et palmes et regarder, comme dans le *Nautilus*, le monde sous-marin. Des montgolfières vont survoler la région. Spectacles au cirque que fit construire Jules Verne en 1889 ; animations en baie de Somme, au Crotoy où il résidait l'été, avec inauguration d'une sculpture représentant le spectre du *Nautilus* et concert sur l'orgue du capitaine *Némo*. Lancement de 80 concerts de musique autour du monde. Congrès astronomiques et scientifiques et, pour finir, inauguration de la maison où il vécut dix-huit ans.

En Dordogne, ce centenaire n'est pas oublié mais reste modeste : les vitrines des bouquinistes affichent les éditions recherchées d'Hetzel ; la librairie *La Brèche* de Bergerac publie une communication peu connue, datée de 1873, du romancier à la Société de Géographie de Paris. À Coulounieix-Chamiers – qui a donné le nom de Jules Verne à une école – le député-maire, notre collègue Dasseux, présente ses vœux dans une salle municipale ornée de montgolfières – pour rappeler les *Cinq semaines en ballon*. À la maison de retraite de Trélissac et de Notre-Dame-de-Sanilhac, a été organisée, le 19 mars, une exposition Jules Verne avec projection du film *20 000 lieues sous les mers*. À Terrasson, le 14 juillet, a eu lieu un spectacle pyrotechnique sur le monde extraordinaire du romancier.

« Aimez-vous la muscade ? », disait Boileau, « on en a mis partout ». Aimez-vous Jules Verne ? Ouvrez vos journaux et vos récepteurs : il est omniprésent.

Jules Verne et le Périgord

Le Périgord se devait, à une échelle plus modeste, de célébrer ce centenaire : M^{me} Jules Verne était d'origine périgordine. Aussi bien ce n'est pas un *voyage extraordinaire* que je vais faire avec vous, mais un court chemin dans le Périgord : l'abbaye de Chancelade, le quartier du Pont-Vieux à Périgueux, les campagnes de Mauzens-Miremont et de Cornille. Il y a eu 20 000 lieues sous les mers, nous n'aurons que quelques lieues à parcourir en Périgord. Jules Verne écrivait : « Je prends un crayon, du papier blanc, je m'isole et me voilà assis sur le Popocatépetl ou barbotant dans le Titicaca ¹ ». J'ai pris un stylo, une feuille de papier. Je me suis isolé et me voici, et nous voici, avec l'aide de Jacques Brachet, dans les manoirs et les fermes de notre petit pays.

À vrai dire, notre Société savait, depuis longtemps, l'existence de cette ascendance. Il y a soixante ans, en 1944, notre vice-président Joseph Durieux évoquait la vie du capitaine périgordin Joseph-Julien Dufraisse de Vianne et révélait que sa fille avait épousé, en secondes noces, Jules Verne ². À la séance du 8 novembre 1978, une autre vice-présidente, Alberte Sadouillet-Perrin, à la lecture du livre de Marc Soriano, redonnait cette information ³. Une chère et bonne amie m'écrit de Nontron qu'elle avait reçu, en 1993, Jean-Claude Jules-Verne, l'arrière petit-fils du romancier, à la recherche de ses racines, venu chanter chez elle une *Elégie* de Massenet. Mais c'est surtout Norbert Percereau qui retraça, dans notre *Bulletin* ⁴, d'une manière rigoureuse et approfondie, la vie du grand-père paternel d'Honorine Verne. Je lui suis bien reconnaissant de m'avoir autorisé à puiser largement dans le vivier de sa recherche.

L'aïeul paternel était chanoine de Chancelade

Tout commence par l'arrivée à Chancelade, à la veille de la Révolution – octobre 1788 – d'un moine âgé de vingt-et-un ans ⁵, appelé Joseph Dufraisse de Viane. C'est le troisième enfant d'une famille de

1. Lettre conservée à la bibliothèque de Nantes : JULES-VERNE (Jean), *Jules Verne*, Paris, Hachette, 1973, p. 329.

2. *BSHAP*, 1944, t. LXXI, p. 134-135. Joseph Durieux avait déjà fait mémoire de cet officier dans *La Dordogne militaire* (Bergerac, Imp. Sud-Ouest, 1920, p. 462).

3. *BSHAP*, 1978, t. CV, p. 244. Le Dr Delluc était intervenu pour indiquer que, dans ses œuvres, Jules Verne n'avait fait que trois fois allusion au Périgord, en particulier en parlant du roi d'Araucanie.

4. 1998, t. CXXV, p. 109-112, 303-320, 483-491.

5. Né le 18 novembre 1767 à Tulle, de Léonard et de Michelle Desplat de Serre.

marchands devenus robins. Son père est conseiller-doyen au présidial de Tulle. Au patronyme de Dufraysse on avait ajouté – avec la nostalgie du second ordre – le nom de Viane, une propriété entre Brive et Aubazine ⁶. Je note cependant que d'Hozier avait conféré des armoiries à sa famille en 1699 ⁷, laquelle possédait un bel hôtel particulier à Tulle, rue des Portes-Chaunac. C'était le troisième garçon et ses parents, suivant l'habitude, le destinaient à l'église. Il avait fait des études au collège de Tulle, un établissement « ouvert aux lumières », à l'emplacement du théâtre aujourd'hui démolí. Le préfet des études religieuses, Théatin, était franc-maçon et dans le collège était présente la loge « L'Intime fraternité ». C'est ce qui explique peut-être le choix des parents du jeune homme de le présenter à une abbaye qui jouissait d'une réputation d'ouverture aux idées modernes et à la recherche historique et scientifique : Chancelade, qui comptait des historiens célèbres, Prunis, Leydet, Lespine, possédait, dans sa bibliothèque, *L'Encyclopédie* et dans son laboratoire une machine scientifique. Il y avait aussi sept chanoines chanceladais francs-maçons dont Prunis. Joseph Dufraysse de Viane prononça ses vœux solennels le 6 août 1789 – c'était peut-être le dernier profès de Chancelade – et il fut ordonné sous-diacre.



Village de Viane, commune de Lanteuil (Corrèze) (photo J. Brachet).

6. Mes recherches dans ce village, commune de Lanteuil, ont été vaines. La maison de Viane n'existe plus. Je remercie M. Langle, M^e Vignes de Champseinpeyre, M^{me} Rooryik, M^{me} Certes de leur aimable collaboration.

7. Écartelé aux 1 et 4 d'un lion tenant un rameau, aux 2 et 3 de trois épis de blé.



Hôtel Dufraysse de Viane à Tulle (Corrèze) (photo J. Brachet).

Vinrent les décrets d'interdiction des vœux monastiques et la suppression des ordres contemplatifs. Le 3 juin 1791, les municipaux de Chancelade interrogent un à un les chanoines réguliers. Joseph demande à réfléchir avant de quitter l'abbaye. Sous la signature de sa déclaration, on distingue les trois points maçonniques, mais on ignore s'il fut ou non franc-maçon. Il quitta l'abbaye vraisemblablement en 1791, puisqu'il toucha la pension prévue par la loi du 1^{er} trimestre 1791. Il décida de rester à Périgueux. Comme bien des religieux sortis de leurs couvents, il trouve un petit emploi de secrétaire au district de Périgueux : il est représentant des notables près de la municipalité (1793). D'autres pensées l'envahissent : il a rencontré une créature de rêve et tous deux font des projets de mariage : ils seront, l'un comme l'autre, les grands-parents de M^{me} Jules Verne.

L'aïeule maternelle était de bonne bourgeoisie

Elle s'appelait, comme dans *Faust*, Marguerite, Marguerite Desbordes, des Desbordes (ou des Bordes) qui tiraient de Bonous (ou Bonoux), du nom d'une propriété – une campagne, comme l'on disait alors – qu'ils possédaient à Mauzens-Miremont. Il n'est pas dans mon propos de me livrer à une étude généalogique détaillée concernant la famille Borde (ou Bordes), ou des

Bordes, ni d'essayer de raccrocher les branches de Mauzens-Miremont et de Manaurie au vieux tronc périgourdin, connu dès le XVI^e siècle, et à ses ramifications en Périgord⁸. Quoiqu'il en soit, on peut dire que les Bordes « se sont élevés depuis le notariat pour accéder aux fonctions anoblissantes de la judicature⁹ ». M. Jean Lecoq a longuement étudié l'histoire et la généalogie de cette famille notariale dès 1573, leur établissement dans les « fiefs » comme le Cheyla, Callès et les Bonoux, l'achat successif de terres entourant la seigneurie de Miremont, la réussite notable de ceux qui deviendront des Bordes¹⁰. « Le secret d'ennuyer, c'est le secret de tout dire » affirmait Voltaire. Mes recherches se sont portées surtout, sur les parents les plus directs de Marguerite :



Maison des Benoux, à Mauzens-Miremont (photo J. Brachet).

Son grand-père, Raymond, sieur de Lanauve, avait épousé, en 1722, sa voisine de campagne Marie de Manou dont les parents possédaient un important manoir, le Raucaudou (ou Roucaudou) sur la paroisse de Manaurie. C'était, avec Mauzens, un petit pays de forges, entre la forteresse de Miremont, en passant par Combejadouille. Raymond avait reçu des lettres de réhabilitation de bourgeoisie le 13 août 1743¹¹.

8. SAINT-SAUD, *Généalogies périgourdines*, Bergerac, Imp. Périgourdine, 1898, p. 174, 311.

9. LECOQ (J.), *Miremont*, Imp. Mussidanaise, 2002, p. 115.

10. Lettre à l'auteur, 30 mars 2005.

11. Son père Jean avait perdu sa qualité de bourgeois en n'habitant plus Périgueux. A.D.D., A.M. de Périgueux, BB 11, communication de Gontran du Mas des Bourboux.

Leur fils Joseph des Bordes, né le 17 janvier 1725, était avocat à la cour, juge de la baronnie de Miremont et bourgeois de Périgueux ; il habitait le village de Lavaure (Mauzens-Miremont) et titrait de Benou (ou Benoux) du nom d'un domaine situé sur la paroisse de Mauzens¹² : une ancienne maison (sous le crépi on pouvait lire la date de 1619), aujourd'hui bien défigurée, parmi les bâtiments d'exploitation.

Joseph, père de Marguerite, épouse, à Saint-Front de Périgueux le 29 avril 1755, Catherine Sussac qui possédait des biens à Cornille.

Trois de ses frères étaient prêtres, dont l'un archiprêtre de Saint-Front, ce qui n'était pas rien.

Les trois oncles prêtres

Comme dans toutes les familles nombreuses et prolifiques, nobles ou qui aspiraient au second ordre, le ménage de Raymond des Bordes comptait, parmi leurs nombreux enfants, des cadets que l'on destinait aux ordres. L'un, Raymond, était curé de Montaut et mourra au début de l'époque révolutionnaire¹³ : l'autre, Théodore (ou Théodoze), né boiteux, est curé de Faux¹⁴. Le dernier, Jacques-Louis, est curé de Saint-Front de Périgueux¹⁵.

Un problème canonique

Ce qui n'était pas rien, non plus, en regard de la situation canonique de Joseph de Viane : ses vœux solennels et son sous-diaconat étaient des empêchements dirimants : il fallait avoir des dispenses, obtenues de l'évêque

12. En 1633, Jean de Bordes, sieur de Benoux, rend hommage à messire Jean d'Aubusson, baron de Miremont, en son château de Miremont, pour la maison noble de Malbec, sise en la ville de Miremont, au devoir d'un fer de lance (LECOQ (J.), *op. cit.*, p. 115).

13. Raymond des Bordes, né le 27 mars 1733 à Périgueux ; il est curé de Montaut en 1722 où il meurt le 30 août 1789. BOUET (R.), *Dictionnaire biographique du clergé du Périgord*, Piégut-Pluviers, Delta Concept, 1993, I, p. 239.

14. Né le 5 juillet 1729 à Mauzens-Miremont et baptisé deux jours après. Docteur en théologie et curé de Faux dès 1760. Prêtre réfractaire, il est plusieurs fois reclus à Périgueux. Il revient à Faux en 1797 où une émeute éclate dans l'église en faveur de son successeur. Suivant les traditions orales, les manifestants, qui avaient crié « Sortez le boiteux », furent frappés de claudication. On ignore encoché la date de sa mort (BOUET (R.), *op. cit.*, I, p. 576 ; BRUGIERE, *Ancien et Nouveau Périgord*).

15. Né à Miremont le 5 octobre 1738, il est professeur de rhétorique au collège de Périgueux (1767). Il devient curé de Saint-Front dès 1771 et prieur de Saint-Julien de Bourdellies. Docteur en théologie. Attaqué par la presse révolutionnaire, il s'exile le 7 septembre 1792 vers l'Espagne, à Bilbao et Orense d'où il reviendra en 1802 et sera vicaire à la cathédrale. Il habite Périgueux, maison Lambert. Il meurt le 4 juin 1813 (BOUET (R.), *op. cit.*, I, p. 263-264 ; SECRET (J.), *Vieilles maisons de Périgueux*, p. 102).

de Périgueux et, comme on le disait, de la Cour de Rome. Joseph avait essayé en vain, d'après ce que l'on sait, d'obtenir en 1790, une réduction à l'état laïc. La décision de l'ancien chanceladais, motivée peut-être par sa conscience, en tous cas par l'entourage de Marguerite (ses oncles prêtres), était prise : il partirait vers Rome.

Le voyage à la Ville Éternelle dès la fin août 1792 a été excellemment reconstitué par Norbert Percereau¹⁶ : comment, au terme de 1 500 kilomètres de route, Joseph de Viane arrive à Rome et se présente à la chancellerie pour obtenir sa sécularisation le 12 septembre 1792. Il allègue que sa famille l'a forcé « par de mauvais traitements » à entrer à l'abbaye de Chancelade. Il est recommandé par le cardinal de Bernis et l'oncle de notre collègue le colonel de Castellane, l'abbé Jean de Castellane d'Adhémar. En vain ; la réponse, retrouvée aux archives secrètes du Vatican, est datée du 26 novembre : l'ancien moine est renvoyé à son évêque et pour la dispense du sous-diaconat, à la Sainte Inquisition. Il n'est pas question pour lui de prolonger son séjour au bord du Tibre : pécuniairement, malgré quelques secours, et parce qu'il craint de figurer sur la liste des émigrés. Il rentre à Périgueux par Gênes et une felouque lui permet de rejoindre les côtes de France. Il sera à Périgueux le 3 janvier 1793. L'évêque, M^{gr} de Grossolles de Flamarens, oncle de notre collègue M^{me} Gouyon, était parti vers Paris et de là avait regagné Londres le 26 août 1791. Les grands-parents de Jules Verne se marieront un mois après, sans que l'on sache actuellement s'ils ont trouvé, à Périgueux, un moyen de se libérer de ces empêchements canoniques.

Un mariage discret

Joseph et Marguerite signent leur contrat de mariage le 22 janvier 1793, le lendemain de la mort de Louis XVI¹⁷, et se marient le 5 février suivant. Parmi les témoins, des noms connus pour leur notabilité, leur appartenance aux loges : Jean-Baptiste Dauriac, l'avocat Louis Mie, l'avoué Pierre Choury. En 1795, ils iront habiter la propriété de Mouranic, commune de Cornille, appartenant à la mère de Marguerite Desbordes ; c'est là où naîtront leurs quinze enfants, dont l'aîné Joseph-Julien qui sera le beau-père de Jules Verne.

16. *BSHAP*, 1998, t. CXXV, p. 119 sq.

17. A.D.D., 3 E 2731, notaire Gilles-Lagrange.



Domaine de Mouranie, à Cornille (photo J. Brachet).

Joseph de Viane sera conseiller municipal (1815-1831) : c'est l'un des plus forts contribuables de la commune de Cornille où il meurt le 22 mars 1853. J'observe que ses obsèques sont religieuses, ce qui signifierait qu'il s'était mis en règle avec sa situation canonique. Son épouse meurt à son tour le 2 octobre 1859 à Cornille.

Le beau-père de Jules Verne

Le fils aîné s'appelle donc Joseph, comme son père, mais pour les distinguer on l'appelle Joseph-Julien. Le futur beau-père de Jules Verne naît à Périgueux le 7 floréal an 3 (26 avril 1795). Joseph Durieux, dans son étude sur les gardes du corps sous Louis XVIII¹⁸, a écrit une notice sur cet officier, reprise par Guy Penaud¹⁹ et Norbert Percereau²⁰. Joseph-Julien s'engage au 3^e régiment des gardes d'honneur en 1813, avec un équipement, dit la tradition de sa famille, offert par un voisin de campagne, Yrieix Beaupoil de Saint-Aulaire, châtelain de la Luminade. Le jeune engagé suivra la Grande

18. *BSHAP*, 1944, t. LXXI, p. 134.

19. *Dictionnaire biographique de la Dordogne*, p. 334.

20. *BSHAP*, 1998, t. CXXV, p. 483-492.

Armée à Leipzig, Mayence et durant la campagne de France. En 1814, il est garde du corps de Louis XVIII, lieutenant de cavalerie et – il n'avait pas vingt ans – chevalier de la Légion d'honneur en 1815. Mais comme il n'avait pas suivi le roi à Gand, il est radié des cadres et il demande à être réincorporé comme cuirassier. Il participe alors à l'expédition d'Espagne, est nommé sous-lieutenant à Amiens – où il rencontre sa future femme – sert à Vesoul, est nommé capitaine en 1840 et se retire en 1844 à Amiens où il meurt le 3 octobre 1878, après avoir vendu ses biens de Mouranie en 1861 ²¹.

Jules Verne, au cours d'une de ses conférences, évoquera le souvenir du vieil officier : « Militaire en retraite qui est mieux que ne le sont généralement les guerriers retirés du service ». Un peu original sans doute, car « pour faire pousser les plantes de son jardin, il les tirait avec impatience par leur tige pour les faire lever plus vite – et généralement elles mouraient des suites de ce tirage ²² ».

M^{me} Jules Verne

Le capitaine Joseph-Julien de Viane, comme il se faisait appeler, avait épousé Rosalie (Joséphine) Paillat le 27 juin 1827 à Amiens. C'est dans cette ville que naîtra leur fils Joseph-Ferdinand le 14 juillet 1828 ²³ ; leur fille Honorine-Anne-Hébé naît le 25 novembre 1829 à Vesoul où son père tenait garnison ; une dernière fille, Aimée-Joséphine (on a beaucoup de dévotion à saint Joseph depuis un demi siècle dans cette famille) naîtra le 12 novembre 1835. Leur mère s'éteint à Amiens le 26 juillet 1871.

C'est lors du mariage d'Aimée-Joséphine qui se faisait appeler – nous sommes en mai 1856 – M^{lle} de Viane, avant de devenir M^{me} Lelarge, que Jules Verne rencontre la sœur d'Aimée, Honorine-Hébé, jeune veuve – elle s'appelle Morel – mère de deux enfants. Honorine avait vingt-sept ans et ce fut le coup de foudre. Ils se marièrent, discrètement, à la mairie du 8^e arrondissement puis à l'église Saint-Eugène de Paris six mois après, le 10 janvier 1857. Un seul enfant, Michel, naîtra le 3 août 1861.

La suite appartient à l'histoire et à la vie de M^{me} Jules Verne, à Paris, au Crotoy et à Amiens. Une littérature abondante décrit la vie du ménage, avec ses joies et ses difficultés ; il n'est pas toujours facile d'être l'épouse

21. A.D.D., 3 E 10886, contrat reçu Gaillard le 16 octobre 1861. Ses biens résultaient d'un partage entre ses frères et ses sœurs, reçu Rousset, le 28 novembre 1859 (A.D.D. 3 E 15018).

22. PERCEREAU (N.), *BSHAP*, 1998, t. CXXV, p. 490, citation de Jules Verne : *Textes oubliés*, présentés par B. Lacassin, Paris, U.G.E., 1979, p. 308.

23. Agent de change à Amiens, il mourra dans cette ville le 23 mai 1870.



Madame Jules Verne à Amiens
(avec l'autorisation de la bibliothèque municipale de Nantes).

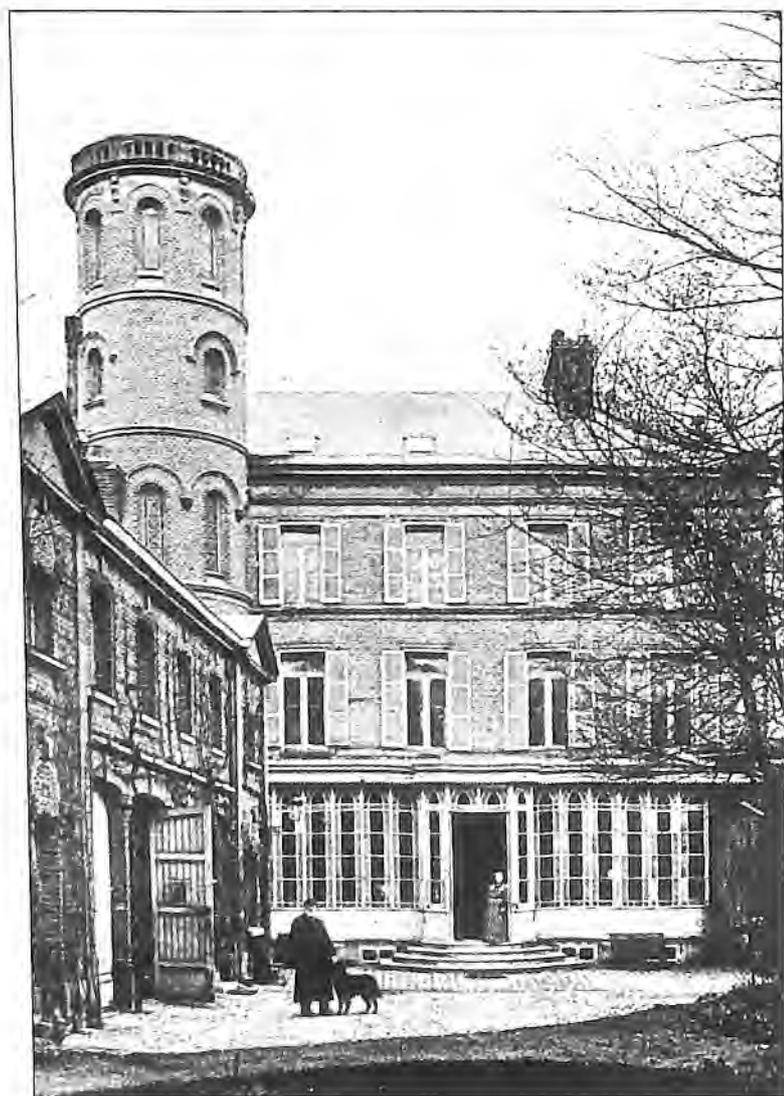
d'un écrivain de plus en plus célèbre. Honorine « se positionne dans le monde » et s'étourdit en donnant des dîners costumés où des hôtes travestis évoquent les romans les plus célèbres ²⁴. Jules vivait sur son yacht ou se réfugiait de plus en plus souvent chez son éditeur Hetzel et une égérie qui habitait Asnières ²⁵. Michel est un enfant difficile, livré à un psychologue et placé huit mois dans une maison de redressement qui diagnostique une

24. En 1877, le lundi de Pâques, 350 invités costumés sur les thèmes des premiers romans de Jules Verne se rendent à l'invitation des Verne et sont reçus, en l'absence d'Honorine, par le maître de céans. En 1885, le ménage, costumé en cuisiniers, accueille leurs hôtes dans leur maison appelée « la grande auberge du tour du monde ».

25. JULES-VERNE (Jean), *op. cit.*, p. 264.

« perversité précoce » : on l'embarque pour les Indes comme pilotin. Revenu à Amiens, il a une liaison avec une théâtréuse, la Dugazon. Sous l'influence de sa seconde femme, Michel Verne se stabilisera et renouera avec son père.

Le neveu de Jules Verne, Gaston, atteint de démence (1886) saisira un pistolet et blessera au pied son oncle qui ne se remettra jamais de cette blessure, et qui vieillira mal, rongé par le diabète.



Maison de Jules Verne à Amiens.



Tombeau de Jules Verne et de sa femme Honorine à Amiens.

Jules Verne meurt à Amiens le 24 mars 1905, sans avoir fini, écrivait-il, l'œuvre de sa vie : « peindre la terre ». Honorine décède le 29 janvier 1910. Sa tombe refermée clôt sa vie et sans doute sa mémoire. Son mari avait écrit des *Voyages extraordinaires*. Entre les bandeaux d'une jeune veuve et le voile d'une vieille dame, notre voyage, plus ordinaire, n'aura duré que quelques dizaines de minutes.

La bénédiction papale

Il me reste à vous retracer un événement et à vous demander un avis.

Le 7 juillet 1884, lors d'un voyage en Italie, M. et M^{me} Jules Verne étaient reçus par le pape. Au cours de l'audience qui dura une bonne heure, Léon XIII dit à l'écrivain :

La portée scientifique de votre œuvre ne m'échappe point ; j'en apprécie surtout la pureté, la valeur morale et spiritualiste. Je les bénis et vous engage à persévérer.

Je suis persuadé que, près d'un siècle après, Honorine songeait à un autre pèlerinage, plus décevant, celui du grand-père chanceladais.

À quoi j'ajouterai un souhait : nous savons tous qu'un artiste, Roze, réalisa, à Amiens, la sculpture du tombeau de Jules Verne. L'écrivain sort du tombeau en élevant une main vigoureuse. Mais derrière sa silhouette, on ne distingue presque plus, sur une plaque, le nom, effacé par le temps, d'Honorine. En souvenir de sa famille, implantée en Périgord, ne pourrais-je pas demander, de la part de notre Société, la restauration du nom de celle qui fut, cinquante ans, sa compagne ? Après la journée des femmes, voici l'année de la parité qui s'unit à celle du centenaire : ce ne serait que justice pour notre Périgord.

P. P.

Je remercie bien vivement le père Bouet, MM. Jean Lecoq et Norbert Percereau pour leur aimable contribution à cette recherche, et les propriétaires de la Mouranie et des Benoux pour leur accueil, les élus de Cornille et de Mauzens-Miremont qui ont honoré cette communication ; ma gratitude rejoint aussi notre collègue Guy Bastier qui nous a fait tenir, depuis Amiens, des informations de premier plan et la bibliothèque municipale de Nantes qui nous a fourni des documents iconographiques.

Joseph Massé et le jardin de botanique de l'école centrale de Périgueux (1795-1826)

par Sophie MIQUEL

I. École centrale

L'école centrale de Périgueux a son origine dans les textes préparatoires de Lakanal, et dans la loi du 7 ventôse an III (26 février 1795) qui crée une école centrale par département. La loi du 3 brumaire (24 octobre 1795) réduit de 14 à 9 le nombre de chaires d'enseignement. L'ouverture a lieu le 10 germinal an V (30 mars 1797) et l'école publie son *Programme du jury d'instruction publique*¹. Une bibliothèque ouverte à tous est terminée le 10 germinal an V (30 mars 1797). Elle ouvre au public le 9 juillet 1797, son catalogue avec couverture tricolore se trouve aux Archives départementales de la Dordogne².

1. B.M. (Bibliothèque municipale) Périgueux, PZ 2738.
2. A.D.D. (Archives départementales de la Dordogne), 1 L 599.

« Jeunes citoyens hâtez-vous de venir dans ces écoles apprendre à connaître des méthodes certaines auxquelles on n'est parvenu qu'après de longues erreurs et qui faciliteront les progrès de vos études ; méthodes qui vous guideront encore lorsque livrés à vous-mêmes, vous parcourrez seuls la carrière des sciences...

Pour être admis dans les écoles centrales en qualité d'élève, il suffit de savoir lire et écrire ; le cours de chaque professeur doit contenir l'intelligence de ses leçons...³ ».

L'école centrale est installée dans les bâtiments de l'ancien collège des jésuites, devenu ensuite, en 1803, préfecture, puis école normale de filles, puis Archives départementales, et enfin espace François-Mitterrand (centre culturel), place Hoche. Un premier jardin de botanique y sera installé.

L'école centrale installe un internat en 1799 dans les bâtiments du prieuré des bénédictines de Ligeux (emplacement du lycée Bertran-de-Born) dont les jardins deviennent le jardin de botanique. En 1803, l'école elle-même rejoint le site. La loi du 11 floréal an X (30 avril 1802) supprime les écoles centrales et les remplace par les écoles secondaires et les lycées. L'école ferme ses portes en l'an XII, sept ans après son inauguration officielle. Le ministre Chaptal avait classé l'école de Périgueux parmi les trois premières de la République. L'école devient en 1811 collège municipal, lycée en 1845. La reconstruction des bâtiments commence en 1849, et la grande façade se termine en 1856.

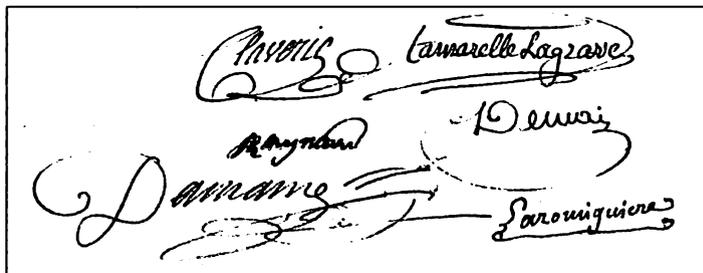
Les élèves de l'école centrale sont accueillis de 12 à 18 ans. Lors des distributions des prix, les meilleurs élèves recevaient des livres de qualité : par exemple, le 22 septembre 1798 (procès-verbal an VII) le citoyen Faucon reçoit comme prix d'histoire naturelle « *La botanique de Linné* ».

Chaires d'enseignement pourvues dès l'ouverture et origine du professeur :

- Langues anciennes : Claverie (ancien collège)
- Législation : Rivière (ancien collège)
- Mathématique : Tamarelle-Lagrange (école militaire de La Flèche)
- Physique : Chabaneau (professeur à Madrid, originaire de Nontron)
- Histoire naturelle : Laromiguière (Paris, ancien auditeur de Lapepède)
- Histoire : Raynaud
- Littérature : Demay
- Dessin : Damane (élève de David)
- Bibliographie : Brothier

3. A.D.D., 1 L 595.

Au bas du procès verbal d'installation en l'an V, on trouve la signature des professeurs.



Les signatures des professeurs au procès verbal d'installation an V
(A.D.D., 1 L 595).

Le programme de chaque cours est présenté par écrit, les professeurs choisissent leurs textes, et « on note le soin qu'ont certains maîtres de remonter aux sources, d'indiquer leurs autorités au lieu de présenter un exposé dogmatique ⁴ ». La part faite aux sciences est importante.

Les programmes de botanique et de zoologie sont détaillés par Laromiguière, professeur d'histoire naturelle, dans des fascicules imprimés chez Canler à Périgueux ⁵. Le cours de botanique, en référence à la classification en usage à Paris au Jardin des plantes, est composé de la description des diverses parties du végétal ; puis il propose deux systèmes de classification, l'un artificiel, la méthode de Linné (basée sur le nombre d'étamines) et une autre naturelle qui regroupe les principales familles végétales actuellement encore utilisées ; la classification binomiale (genre, espèce) établie par Linné est utilisée. Le cours de zoologie semble être un condensé des travaux de Buffon.

II. Jardin botanique

L'acte de création du jardin de botanique de l'école centrale de Périgueux est daté du 14 thermidor an VI, et signé du conseil des Cinq Cents. Cette loi du 1^{er} août 1798 autorise donc l'installation d'un jardin de botanique pour l'école centrale. Joseph Massé quitte le Jardin des plantes de Paris pour en devenir le directeur. A son retour d'un périple de deux ans en

4. LAMBERT (C. F.), « L'école centrale de Périgueux (1797-1804) et son pensionnat », *Bulletin de la Société des études littéraires, scientifiques et artistiques du Lot*, 1930, p. 265-272 (X^e congrès d'histoire et d'archéologie à Cahors 18-21 juillet 1928).

5. B.M. Périgueux, PZ 2742 et PZ 2756.

Italie, Thouin, professeur de culture au Muséum d'histoire naturelle, membre de l'Institut, cite J. Massé comme son collaborateur ⁶.



Acte de création du jardin
(A.D.D., 7 M 22).

Le premier local mis à sa disposition fut le « jardin actuel de la préfecture » (place Hoche). Le jardin s'étendait jusqu'aux vestiges de l'ancien rempart et formait comme une terrasse en bordure de la rivière. Une orangerie fut détruite en 1861, au fond du jardin, côté Isle. Ensuite, le jardin de botanique fut transféré dans les jardins des religieuses de Saint-Benoît et Sainte-Claire, ce qui correspond à l'emplacement de l'actuel jardin public situé devant le lycée Bertran-de-Born, la zone de la piscine et quelques rues adjacentes. D'une surface de 5 hectares 61 ares (14 journaux environs), il devait comporter une orangerie, une serre chaude, une école des plantes, une pépinière, un canal d'irrigation, un terrain pour les essais d'agriculture, des prairies artificielles. En l'an XI, il offre déjà un jardin anglais bien aménagé avec labyrinthe ⁷.

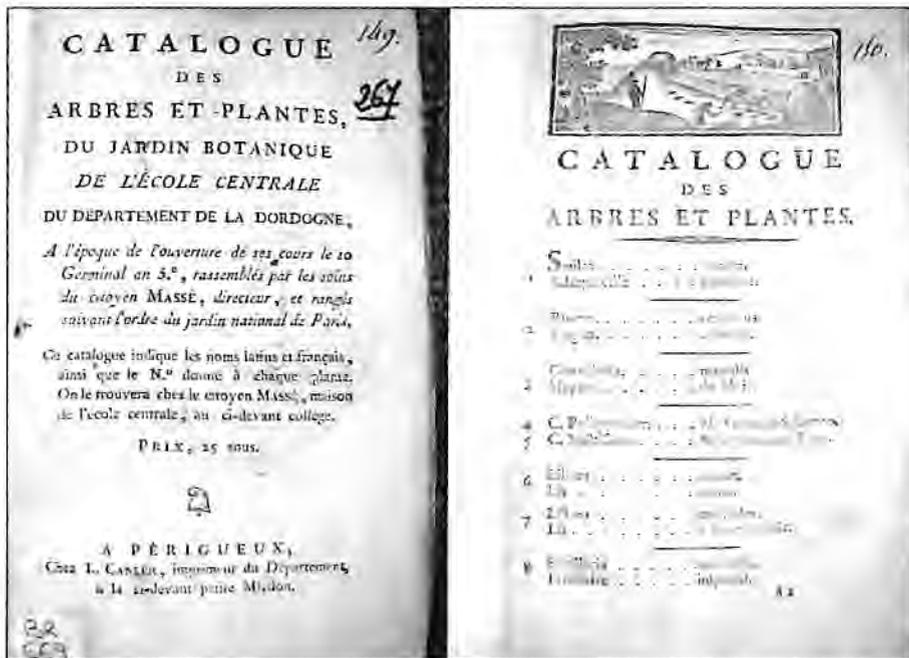
Le 6 prairial an V, le Jardin des plantes de Paris et l'École des mines préparent des collections pour les écoles centrales, et confirment que Périgueux aura, elle aussi, son envoi.

6. THOUIN (A.), *Voyage dans la Belgique, la Hollande et l'Italie*, tome 2, Paris, Garnier, 1841, 492 p.

7. *Annuaire de la Dordogne*, an XI.

Un catalogue de ce jardin de botanique a été publié en l'an V, en 2 tomes⁸. L'un, sur les herbacées, contient 800 espèces citées, nom latin et nom français. Il comporte des buissons et plantes herbacées de France et du monde tempéré : plantes ornementales, aromatiques, médicinales, classées par famille (exemples : *Sauge pinnée, gluineuse, des Canaries, sclarée, indica, foetida, seratophilloides, maculée. Fraisier vulgaire, flagellé, chilocuisis, ananassa*).

Le deuxième tome contient des listes d'arbres : 155 espèces citées, nom latin et nom français, arbres d'Europe, Amérique, Asie (exemples : *Arbutus unedo, A. andrachme...*).



Le seul ouvrage publié par Joseph Massé : Catalogue des arbres et plantes..., 2 tomes (A.D.D., BR 669).

Le 27 germinal an X, le ministère adresse une lettre de félicitation au préfet pour « la réussite du jardin botanique ».

Dans son *Annuaire* du département, an XII, Delfau note : « Nous devons placer au rang des objets d'enseignements qui étaient attachés à l'école centrale le jardin national de botanique de Périgueux. Il offrira une collection de plantes précieuses aux botanistes et aux pharmaciens et un

8. A.D.D., BR 669 et BR 670.

champ d'expérimentation utile à l'agriculteur... Comme lieu d'agrément, ce lieu n'en sera pas moins intéressant. La surface du jardin offre les productions les plus variées, plantes potagères et plantes agricoles, plantes officinales, arbres fruitiers ».

En l'an X, l'ancien jardin comporte 900 plantes ; dans le nouveau jardin, ce nombre atteint 1 800 plantes en l'an XII.

III. Pépinière départementale

La fin de l'école centrale en 1804 n'entraîne pas celle du jardin de botanique, transformé en pépinière départementale ⁹. En 1812, la pépinière s'autofinance, après avoir reçu pendant 5 ans 600 livres par an. Le ministère à Paris s'interroge sur l'usage de la somme de 1 200 livres versée en 1812 alors qu'il n'y a pas de frais : elle a servi à construire murs, grille et terrasse, réponse qui sera acceptée comme justificatif des dépenses.

En 1812, la pépinière occupe un quart du jardin public. « Le fermier de la pépinière est le sieur Massé, élève de Monsieur Thouin membre de l'Institut. Il était, lors de l'école centrale, directeur du jardin botanique ; les leçons de son maître et une pratique de plus de quinze ans en ont fait un sujet distingué dans la partie. Il emploie ordinairement deux ouvriers, et dans les moments pressés, il double le nombre ¹⁰ ».

Joseph Massé écrit :

« 20 mai 1816 – J'ai l'honneur de vous exposer, qu'à la création des écoles centrales, je fus retiré du Jardin des plantes de Paris où j'étais employé, pour occuper la place de directeur du jardin de botanique de l'école centrale de la Dordogne aux appointements de 1 800 livres, le premier local mis à ma disposition fut le jardin actuel de la préfecture, et ensuite celui que je cultive aujourd'hui... A la suppression des écoles centrales, le jardin de botanique ne devant plus avoir lieu, il fut converti en pépinière départementale dont la direction me fut donnée aux appointements fixés de 1 200 livres... ¹¹ »

Le 27 mai 1816, il écrira au préfet une lettre pour obtenir adjudication du jardin qui lui a été promis. Il assurera donc comme directeur un premier bail de 10 ans de 1806 à 1816, qui sera renouvelé de 1816 à 1826, malgré la concurrence d'un sieur Bellière le 1^{er} janvier 1817.

Un inspecteur honoraire, juge de paix à Périgueux, Gros de Beler, est nommé le 27 juin 1816 en remplacement de M. Gérard démissionnaire.

9. A.D.D., 7 M 22.

10. A.D.D., 7 M 22.

11. A.D.D., 7 M 22.

Joseph Massé est toujours directeur. Plusieurs communes, dont Thiviers, Ribérac, Saint-Crépin-d'Auberoche, Bourdeilles, Sainte-Marie-de-Chignac, viennent chercher des plants d'arbres. Les espèces distribuées sont peu variées semble-t-il : ormes, châtaigniers, érables, acacias, frênes, noyers, cerisiers, micocouliers, arbres à fructifications abondantes et à graines aisées à mettre en culture.

Le 10 février 1821, A. Thouin adresse une lettre au préfet de la Dordogne : « Envoi de 184 espèces de graines de végétaux récoltées au jardin du roi, peu répandues ou même inconnues dans deux caisses de 6 kilos destinées à M. Durant de Corbises et Vicomte de Caze, membres correspondants du conseil d'agriculture. Une troisième boîte est destinée à l'expérimentation au jardin botanique ». A. Thouin confie son envoi à J. Massé : « Les graines de cet envoi étant confiées au soin de Monsieur Massé produiront des résultats satisfaisants... Pour les nouveaux envois qui sont prévus, faites nous savoir ce que vous avez, nous enverrons un complément... »

Une notice imprimée rédigée par Thouin est jointe à l'envoi : *Instruction sur l'établissement des pépinières, leurs distributions, leurs cultures, leurs usages*. La pépinière est alors active pour diffuser les nouvelles essences d'arbres. C'est à cette époque, en 1822, que le peuplier de Caroline, introduit à Chancelade par Gros de Beler, sera multiplié par Jules Ducheyron de Beaumont.

En 1826, l'inspecteur honoraire propose au préfet, lors du renouvellement du bail de la pépinière, M. de Lafaye du Petit Change pour s'occuper de la pépinière. Un inventaire du matériel est effectué, et il n'y a alors plus d'informations sur Joseph Massé qui aura été actif à Périgueux de 1798 à 1826.

M. Beler, membre de la société d'agriculture de la Dordogne, tiendra ensuite la comptabilité des arbres distribués aux communes sur avis de la préfecture. De 1826 à 1838, les arbres distribués sont consignés dans des registres, établis à la suite de la modification du cahier des charges en 1826 et des abus relevé en 1824 par l'inspecteur : Gros de Beler signale des propriétaires qui demandent et obtiennent des bons pour des arbres plusieurs fois de suite.

Un projet de construction d'un évêché et un séminaire diocésain à son emplacement a failli faire disparaître le jardin public-pépinière vers 1822 ¹². Cela ne se fera pas, nous en gardons un plan du jardin avant travaux.

12. A.D.D., 12 O 377.

M. Beler se plaindra en 1834 qu'une brèche dans le mur est préjudiciable au jardin : fréquenté par les étudiants qui roulent en chariot et mangent les fruits verts, les militaires avec les femmes de mauvaise vie, les ouvriers qui s'en servent de latrines ; l'inspecteur menace de démissionner si des travaux ne sont pas effectués.

IV. Vente des terrains

En 1850, la ville de Périgueux décide de vendre les terrains de la pépinière et du jardin public ¹³. En 1852, la vente est effectuée, par lots, après échange de terrains entre la ville et l'État, organisant le tracé perpendiculaire des rues que nous connaissons aujourd'hui. L'actuel jardin public sera aménagé en 1861, face au lycée Bertran-de-Born, sur les terrains de l'ancien jardin de botanique de l'école centrale, puis de la pépinière départementale. C'est le parc Aristide-Briand qui a été tracé en 1860 par Aubin Pautard, président de la société d'horticulture de la Dordogne ¹⁴.

En 1953, un marché aux bestiaux y est installé, et en 1965, la piscine est construite. On observe aujourd'hui dans ce parc un grand *sequoiadendron giganteum*, des ifs (*Cephalotaxus sp.*) et des allées de platanes. Il reste deux angles de rue tronqués cours Fénelon, une borne fontaine, la rue du Jardin-Public pour nous indiquer l'emplacement d'une partie de ces anciens jardins amputés sur l'autre côté par la piscine. Le bassin circulaire central fut construit en 1860. Selon Taillefer, il existerait dans ce parc les fondations de deux villas gallo-romaines, avec « une mosaïque près du puits qui est au nord du couvent ». L'occupation gallo-romaine sera confirmée lors des fouilles archéologiques dans le lycée en 1995 ¹⁵.

V. D'autres jardins écoles et pépinières en Dordogne

En 1794, Pierre-Antoine Poiteau (1766-1854), chef de l'école de botanique du Jardin des plantes, fonde à Bergerac un établissement et un jardin botanique. Mais par manque de fonds, Poiteau ne reste pas ; il part à Saint-Domingue sur proposition d'André Thouin. Ensuite, Poiteau mènera une carrière mouvementée de botaniste et son herbier sera intégré à l'*Herbier national* à Paris.

13. A.D.D., 12 O 377.

14. PENAUD (Guy), *Le grand livre de Périgueux*, Périgueux, éd. La Lauze, 2003.

15. BONNISSANT (D.), *Bilan scientifique 1995*, Bordeaux, éd. DRAC/SRA Aquitaine, p. 28-39.

La société d'horticulture de la Dordogne se verra confier les arènes romaines pour faire un jardin école en 1875 qui ne se fera jamais ¹⁶. Ensuite, en 1877, la SHAP sera sollicitée pour y effectuer des fouilles archéologiques. La société d'horticulture utilisera les arènes pour une exposition en 1880 et tracera le plan de ce jardin qui deviendra un jardin public avec kiosque et grilles en 1882 ¹⁷.

Le déboisement de la Dordogne avait atteint au XVIII^e siècle son maximum. En 1720, trois pépinières étaient actives en Périgord, à Périgueux, Sarlat et Bergerac avec le rôle de fournir les arbres d'alignement le long des routes ¹⁸. Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, une pépinière royale est en place, gérée par Lagrange Chancel à Antoniac, commune de Razac-sur-l'Isle, fournissant surtout les propriétaires de parc.

En 1831, la pépinière de Dupont, imprimeur à Périgueux fournit des plants d'arbres fruitiers et d'alignement. Une autre pépinière forestière sera créée en 1902. En 1922, elle déménagera de Vauclair à Villeteureix ¹⁹.

S. M.

Bibliographie et sources

Archives départementales de la Dordogne

- 1 L 599, catalogue de la bibliothèque de l'école centrale.
- 1 L 595, école centrale et jardin botanique.
- 12 O 377, jardins de Périgueux.
- 7 M 22, pépinière départementale an X à 1925.

Bibliothèque municipale de Périgueux

Fonds Périgord : de PZ 2738 à PZ 2760, de MZ 709 à MZ 723 ; GZ 273.

16. BENOÏT (Robert), *La petite histoire de Périgueux*, Périgueux, éd. du Syndicat d'initiative de Périgueux, 1938.

17. A.D.D., 7 M 22.

18. COMBET (Michel), « Lagrange-Chancel, pépiniériste », dans *Mémoire de la Dordogne*, 2001, n° 14, p. 2-6.

19. A.D.D., 7 M 22.

- BENOÎT (R.), *La petite histoire de Périgueux*, Périgueux, éd. du Syndicat d'initiative de Périgueux, 1938.
- COMBET (M.), « Lagrange-Chancel, pépiniériste », *Mémoire de la Dordogne*, 2001, n° 14, p. 2-6.
- BONNISSENT (D.), *Bilan scientifique 1995*, Bordeaux, éd. DRAC/SRA Aquitaine, p. 28-39.
- MASSÉ (J.), *Catalogue des arbres et plantes du jardin botanique de l'école centrale du département de la Dordogne*, tome 1, Périgueux, imp. Canler, 10 Germinal an V (1797), 61 pages (A.D.D., BR 669).
- MASSÉ (J.), *Catalogue des arbres et plantes du jardin botanique de l'école centrale du département de la Dordogne*, tome 2, Périgueux, imp. Canler, 10 Germinal an V (1797), 12 pages (A.D.D., BR 670).
- COLLECTIF, *Le lycée impérial de Périgueux : cabinet scientifique et architecture, Journée du patrimoine 20 sept 2003*, éd. Association des amis du cabinet scientifique du lycée Bertran-de-Born, 2003, 4 p.
- DELANOUE (J.), « Chabaneau, chimiste périgourdin », *Annales de la Société d'agriculture, sciences et arts de la Dordogne*, 1859, t. XX, p. 39-43.
- DUCHEYRON DE BEAUMONT (J.), « Notes sur le peuplier de Caroline », *Annales de la Société d'agriculture du département de la Dordogne*, 1822, t. II, p. 362.
- DELFAU, *Calendrier de la Dordogne, an XI*, Périgueux, imp. Dupont, p. 167-169.
- DELFAU, *Calendrier de la Dordogne, an XII*, Périgueux, imp. Dupont, 316 p. *Annuaire de la Dordogne*, 1831.
- GIRES (F.), ROUJON (J.), « Bertran de Born fait revivre Newton et les autres », *Le journal du Périgord*, novembre 2003, n° 106, p. 17-19.
- LAMBERT (C. F.), « L'école centrale de Périgueux (1797-1804) et son pensionnat », *Bulletin de la Société des études littéraires, scientifiques et artistiques du Lot*, 1930, p. 265-272 (X^e congrès d'histoire et d'archéologie à Cahors 18-21 juillet 1928).
- PENAUD (G.), *Le grand livre de Périgueux*, Périgueux, éd. La Lauze, 2003, 601 p.
- THOUIN (A.), *Voyage dans la Belgique, la Hollande et l'Italie*, tome 2, Paris, Garnier, 1841, 492 p.
- <http://www.arehn.asso.fr/centredoc/livres/poiteau/auteur.php>

Le commerce à Nontron au temps du Front populaire

par Hervé LAPOUGE

En 1936, Nontron, chef-lieu d'arrondissement compte 2 943 habitants. La ville, qui a eu jusqu'à 4 150 habitants en 1886, atteint là son plancher démographique le plus bas, bien loin des 3 954 habitants des glorieuses années 1970 (recensement 1975) et même des 3 600 habitants actuels.

Nontron est alors un gros bourg rural. Les foires et les marchés bénéficient d'une renommée parfaitement justifiée et le commerce sédentaire y est varié et florissant. En effet, les nombreux villages à la périphérie de la ville voient leur population s'approvisionner dans un lieu qui fait ainsi office de véritable oasis commerciale dans une campagne nontronnaise alors bien isolée.

À cette époque, les chambres de commerce classent les commerçants en trois catégories :

- Première catégorie ou Grosse et moyenne industrie ;
- Deuxième catégorie ou Commerce de gros et de demi-gros ;
- Troisième catégorie ou Petite industrie et commerce de détail.

Au terme de l'article 3 de la loi du 8 décembre 1883, ces trois listes commerçantes sont dressées pour chaque commune, par le maire, assisté de deux conseillers municipaux désignés par le conseil municipal.

En première catégorie, la ville de Nontron possède 29 grosses ou moyennes industries :

- 1 fabricant de feutre : Charles Eglem.
- 9 fabricants de chaussons : Paul Donzeau, René Foy, Suzanne Halary, François Jardri, François Lagarde, Jean et André Merle, Pierre Moreau, Raymond Panazol, Félix Versaveau.
- 4 mécaniciens : Marc Brousse, Émile Parot, Eugène Péquin, François Robert.
- 5 entrepreneurs en maçonnerie : Charles Baglione, Marcel Beneyrol, Joseph Bertrand, Jean Robert Lapouge (La Maladrerie), Élie et René Sallat.
- 4 entrepreneurs plâtriers peintres : Adrien Desport, Jules Faure, Adrien Marchelie, Léonce Vate.
- 3 entrepreneurs en menuiserie : Fernand Duverneuil, Jean Grenouillet, André Lépine.
- 1 fabricant coutelier : Alphonse Chaperon.
- 1 fabricante de conserves : Mme Chevalier.
- 1 exploitant de carrières : Jules Truffier.

Il faut bien sûr noter le lien étroit entre le fabricant de feutre et les fabricants de chaussons. En effet, le premier contribue largement à alimenter les usines de chaussons, entreprises qui feront de Nontron, pendant plus d'un demi-siècle, la capitale de la pantoufle avec une production équivalente à 1/5^e de la production nationale.

En 1936, Nontron et son importante population ouvrière se trouve ainsi au cœur du grand bouleversement provoqué par les nombreuses réformes sociales (semaine de quarante heures, relèvement des salaires, congés payés, conventions collectives, délégués ouvriers...) du Front populaire, vainqueur des élections du mois de mai.

Les mécaniciens de 1936 porteraient sans doute aujourd'hui le titre de garagiste. En effet, le parc automobile étant encore balbutiant, ils se doivent d'être de véritables touche-à-tout de la mécanique. L'un d'eux, François Robert, fut le créateur de la première liaison Nontron-Limoges en autocar.

Enfin, l'exploitant de carrières n'est que l'héritier d'une activité traditionnelle du Nontronnais.

En deuxième catégorie, 19 commerces de gros et de demi-gros sont répertoriés :

- 4 maîtres d'hôtel : Henri Barret, François Bellier, Paul Boussarie, Léonce Vallageas.
- 3 marchands expéditeurs de viandes et de bestiaux : Joseph Boutinaud, Léon Léandre Georget, Léon Masson.

- 2 marchands de vin en gros : Léon Lachaud, Léonard Mazerat.
- 2 marchands de matériaux : Pierre Lastère, Jean Védrenne.
- 2 marchands de bois : Jean Barbé, André Léonard.
- 3 marchands de nouveautés : Madame Veuve Boussarie, Georges Dubut, Abel Moreau.
- 1 mercier : Mare Lacotte.
- 1 marchand de laines et tissus : Georges Tuby.
- 1 banquier : Adrien et Jules Tarneau.



Marchand de nouveautés : Moreau Lachapelle.

Des quatre hôtels, un seul a fermé ses portes. Les trois autres ont changé de propriétaires et par là même de noms.

Le commerce de la viande, dans un Nontronnais très proche du Limousin, terre d'élevage par excellence, fut longtemps une valeur importante de l'économie locale. Malheureusement, la disparition des grandes foires réduisit progressivement l'ampleur de cette activité.

Les services bancaires, très présents à Nontron, comptent toujours dans leurs rangs la banque pionnière « Tarneau ».

La troisième catégorie, de très loin la plus nombreuse, 96 petites industries et commerces de détail sont recensés, répartis en 8 secteurs différents.

1. Alimentation

- 3 bouchers : Maurice Boutinaud, Charles Jardry, Dauphin Martin.
- 10 épiciers : Augustin Dogneton, Constant Epinoux, Mme Eyriaud-Desvergnès, Jean Martin, Henri Laffort, Louis Lavialle, Mme Pirat, Pascal Louis Teyssou, Henri Trély, Adrien Vergeron.
- 4 boulangers : Henri Farges, François Lapeyronnie, Louis Mandeix, Mme Veuve Réjou.
- 1 marchand de primeurs : Raoul Bonnefond.



L'épicerie de Mme Eyriaud-Desvergnès.

2. Boisson

- 8 cabaretiers : Pierre Alary, Jean Chabernaud, Mme Veuve Chevalier, Jean Descombes, Firmin Ducongé, Élie Lanneau, Jean Léon Mandeix, Jean Perceix.
- 4 cafetiers : Robert Brouillet, Jean Dubreuil, François Lafaye, Louis Vanderplanck.
- 2 débitantes : Mme Veuve Fougères, Mme Grandveau.
- 2 fabricants d'eaux gazeuses : Joseph Barret, Jules Faure.

3. Habillement et dérivés

- 2 modistes : Mme Veuve Bertrand, Mme Veuve Marguerite Planche.
- 1 chapelière : Mme Veuve Chaise.
- 6 couturières à façon : Mme Bonnefond, Mme Léona Cruveiller, Mme Delagarde, Mme Lavenne, Mme Richeboeuf, Mme Marceline Roy.

- 2 tailleurs d'habits : Guillaume Castagner, Martial Grenouillet.
- 2 marchands de chaussures : André Maury, Mme Veuve Élie Pierre.
- 1 marchand de parapluies : Léon Meyleu.

4. *Coiffure et beauté*

- 4 coiffeurs perruquiers : Pierre Bordas, Auguste Dubois, Mme Veuve Gauthier, Pierre Fargeot.

5. *Métiers du bois*

- 2 exploitants de scierie mécanique : François Février, Marcel Ménesplier.
- 1 ébéniste : Émilien Vieillemand.
- 2 sabotiers : Mathieu Aupy, François Lagarde dit Tintin.
- 1 chaisier : Jean Brenier.

6. *Services*



Horloger bijoutier :
Jean Lapeyronnie.

- 1 serrurier : Fernand Duverneuil.
- 1 cordonnier : Julien Auchaire.
- 2 armuriers : Henri Faye, Léopold Laroche.
- 1 chaudronnier : Félix Désiré Foucher.
- 2 selliers : Fernand Genat, André Rouyer.
- 1 taillandier : Pierre Jardry (La Bardinie).
- 2 ferblantiers : Paul Lagarde, Léon Meyleu.
- 2 maréchaux-ferrants : Louis Debord, Jean Vergeron.
- 2 charrons : Martial Lagarde, Louis Vallageas.
- 2 horlogers : François Grenouillet, Jean Lapeyronnie.
- 1 photographe : Gaston Gauthier.
- 2 mécaniciens marchands de cycles : Albert Mousseau, Lucien Mousseau.
- 1 marchande d'accessoires pour fumeurs : Mme Beauvais.
- 1 quincaillier : Moïse Segonzac.
- 1 marchand de chiffons : Martial Fontaneau.
- 1 marchande de bibeloterie : Mme Dubreuil.
- 1 libraire : Jean Marchelie.



Quincaillerie : Moïse Segonzac.

7. Agriculture

- 2 grainetiers : Adrien Berny, Henri Lannet.
- 1 bouilleur : Henri Bonin.
- 2 entrepreneurs de battages : Léon Dubois (Fonladiet), Pierre Jardy (Les Belles Places).
- 2 charretiers : François Petit, François Solas (La Cotte).

8. Divers

- 1 entrepreneur de dépêches : Albert Charbonnel.
- 1 imprimeur : Georges Réjou.
- 2 pharmaciens : Henri Thiot, Robert Parier.
- 1 entrepreneur de transports : Lucien Virollaud.
- 1 tuilier : François Laborie (La Tuilière de Bord).
- 1 maçon : Julien Nouard.

Dans le domaine de l'alimentation, le commerce de la viande et de ses dérivés confirme son importance.

Chaque quartier possède son épicerie, en général véritable caverne d'Ali-Baba où le chaland peut satisfaire ses moindres besoins. Certaines proposent un service spécifique et exclusif, à l'exemple de l'épicerie Epinoux et de son inoubliable « cérémonie » de torréfaction du café.



La rue Carnot et la pharmacie Henri Thiot.

Il est étonnant de voir une ville de l'importance de Nontron ne compter qu'un seul marchand de primeurs ; il est vrai que pendant cette période d'entre-deux-guerres, les jardins potagers sont particulièrement nombreux près des rives du Bandiat.

Les cabarets, cafés, débits de boisson sont au nombre de quatorze. Il est vraiment difficile de faire plus pour une ville de 3 000 habitants, accueillant, il est vrai, une forte population rurale, notamment les jours de foires et de marchés.

Modistes et chapelière ont aujourd'hui disparu.

Couturières et tailleurs d'habits connaissent alors la prospérité à l'heure où le prêt-à-porter n'est pas encore dans les goûts du temps.

Les coiffeurs accolent encore à leur titre principal celui de perruquier.

Les métiers du bois s'inscrivent dans une immuable tradition nontronnaise, même si les sabotiers et le chaisier ont vu depuis lors leur activité disparaître.

Les métiers de services sont variés. Certains sont étroitement liés aux activités rurales. Le libraire, la marchande de binteloterie, voire la marchande d'accessoires pour fumeurs montrent que les loisirs ne sont pas absents de la vie nontronnaise.

Grainetier, bouilleur, entrepreneurs de battages, charretiers confirment une vocation agricole qui vit là ses dernières années de prédominance.

En fait et en conclusion, le commerce nontronnais au temps du Front populaire s'avère très actif et indiscutablement digne d'une ville beaucoup plus riche en population que la sous-préfecture du nord du département.

H. L.

Sources :

Archives municipales de Nontron

Victimes du tortionnaire et assassin Filliol en Limousin (mai-juin 1944)

par Marc PARROTIN
avec la collaboration de Brigitte et Gilles DELLUC

Les sinistres méfaits du Bergeracois Jean Filliol ont été récemment rapportés : ce personnage avait su rester secret. Son action dans la Cagoule et ses activités de milicien en Limousin sont désormais connues. À la suite de la publication de leur Jean Filliol, du Périgord à la Cagoule, de la Milice à Oradour ¹, les auteurs ont reçu ce texte, rédigé pour notre Bulletin par une des victimes de l'individu. Il apporte une confirmation et beaucoup de précisions à ce qu'ils avaient appris des agissements de Filliol lors de leur difficile enquête. Ces pages de Marc Parrotin, auteur (et acteur) de Le Temps du maquis. Histoire de la Résistance en Creuse ², sont le récit de première main, rigoureux et fort bien écrit, d'un résistant qui fut arrêté, emprisonné et torturé par Jean Filliol ; il résista à ses « interrogatoires ». Ce témoignage est d'une très grande valeur. Ce document a été ici complété par quelques notes provenant des deux ouvrages cités.

Brigitte et Gilles Delluc

1. Périgueux, Pilote 24 édition, 2004.

2. Collection Témoignages, éditions Verso (1981 et 1984). Cet ouvrage de 600 pages, est une véritable somme, très dense et fort bien écrite, par un des principaux témoins directs de la Résistance creusoise. Enseignant puis retraité, M. Parrotin a consacré son temps libre à l'écriture de l'histoire de la Résistance en Creuse. Actuellement l'auteur travaille à un nouvel ouvrage sur l'internement et la déportation des résistants creusois, où il relatera à nouveau le comportement de J. Filliol (M. Parrotin, *in litt.*, le 16 juin 2005). Nous lui exprimons notre gratitude pour les présentes pages, spécialement rédigées pour notre *Bulletin*. Durant la guerre, la quasi-totalité du département de la Dordogne dépend de Limoges.

Jeune responsable F.T.P., alors âgé de vingt ans ³, j'ai été arrêté, devant la gare de Guéret (Creuse), le matin du 20 mai 1944, avec mes camarades André Lacombe (capitaine F.F.I.) et Raymond Belmont (futur commandant Martin) par les miliciens du « Deuxième service » de la Milice du Limousin, commandés par Jean Filliol (*alias* Deschamps) ⁴.

Nous avons tous trois été conduits aussitôt à la prison de Guéret, mis en cellule, et aussitôt « interrogés ». André Lacombe, qui avait essayé de s'enfuir, et moi y avons subi une longue séance de tortures perpétrée par Filliol (en gants blancs) et ses séides armés de nerfs de bœufs et de gourdins, comme je l'ai longuement rapporté dans mon livre *Le Temps du Maquis. Histoire de la Résistance en Creuse*, paru en 1981 ⁵.

Malgré les durs sévices endurés, nos bourreaux n'ont pu nous faire avouer que nous nous connaissions.

Nous étions trois jeunes chefs F.T.P. S'il en avait été autrement, nous étions perdus, assassinés sous les tortures ou déferés à la cour martiale.

Ce même 20 mai 1944, dans la soirée, Filliol nous fit transférer à Limoges par un important convoi de gardes mobiles puissamment armés, cantonnés à Guéret, caserne des Augustines.

À La Souterraine, le convoi fit halte au cantonnement du G.M.R.-Berry, place du Champ de Foire, et, dans le camion militaire où nous étions enchaînés et gardés, durent monter mon jeune frère Georges, alors âgé de dix-huit ans, que des miliciens, secondés par un peloton de G.M.R., étaient allés arrêter à notre domicile au bourg de Saint-Agnan-de-Versillat, et, avec lui, un de nos camarades des F.T.P. légaux de La Souterraine, l'ouvrier Roger Teilhou.

Sur le plancher de notre véhicule gisaient, depuis notre départ de Guéret où ils avaient été enlevés de l'hôpital, deux de nos blessés du maquis F.T.P. de La Souterraine : le jeune cuisinier du camp attaqué par la Garde mobile (cantonnée au collège) et une unité de la Milice, le 17 mai, au bois de

3. Le jeune Marc Parrotin était à l'époque élève-instituteur au lycée de Guéret (M. Parrotin, *in litt.*, le 16 juin 2005).

4. Le cagoulard J. Filliol, devenu, au début de 1941, un des chefs du Mouvement Social Révolutionnaire, et après divers nouveaux crimes, avait été emprisonné en novembre 1942 au camp de Saint-Paul-d'Eyjaux (Haute-Vienne), sur ordre de P. Laval. Au printemps de 1944, libéré sur demande de Joseph Darnand et nommé à Limoges, il est prié de se faire oublier. C'est mal le connaître. L'action de Filliol s'étend sur les départements du Limousin : dans une lettre, son homologue de la Creuse lui adresse son « respectueux salut milicien » le 23 mars 1944 (Parrotin, 1984, p. 289). Dès mai 1944, le chef Filliol dirige le « Deuxième service ». Cette « Gestapo de la Milice » multipliera exactions et crimes en Limousin et participera à la préparation du massacre d'Oradour-sur-Glane perpétré le 9 juin. Après Oradour, Filliol devra quitter Limoges à la fin de juin 1944 pour d'autres sinistres aventures à Clermont-Ferrand, en Allemagne et en Italie du nord, avant de trouver un confortable exil en Espagne (Delluc, 2004).

5. Le samedi 20 mai 1944, M. Parrotin fut « assommé de gifles, lourdes comme s'il les balançait avec des mains de plomb. Puis il m'entraîne sur le grabat et m'enserme le cou de ses doigts d'acier : "Parle ou je t'étrangle" [...]. Impuissant à me dégager de l'étreinte de ce monstre, j'étouffe et je râle. Je feins de rendre le dernier soupir » (Parrotin, 1984, p. 322).

la Bonnelle, et le F.T.P. légal René Gautron, atteint de plusieurs balles au bassin, dans une embuscade tendue par la Garde mobile le 13 mai dans son village natal de Bridiers.

À l'arrivée du convoi à Limoges, nous fûmes, les valides, emprisonnés dans le poste de police de la caserne du Petit séminaire (près de l'hôtel de ville), où cantonnaient un escadron de Gardes mobiles et une cohorte de Francs Gardes de la Milice du Limousin récemment mobilisés par Jean de Vaugelas, nommé, par Joseph Darnand, chef de toutes les « Forces du Maintien de l'Ordre » de la région.

Nous fûmes enfermés dans le premier et plus important de ces locaux disciplinaires (bâtiment J), où se trouvaient déjà plus d'une vingtaine de maquisards prisonniers, parmi lesquels dix-sept de mes camarades F.T.P. du maquis de la Bonnelle arrêtés le 17 mai, près de La Souterraine, dont les deux jeunes chefs Roger Gerbaud et André Biguin qui avaient déjà subi d'épouvantables tortures et allaient connaître un sort tragique.

C'est dans un des bâtiments de cette caserne, côté milicien, que Filliol et ses tortionnaires opéraient, au deuxième étage du bâtiment B, chambre 19.

Dès la première nuit, nous y fûmes conduits par des Francs Gardes armés, André Lacombe (qui venait de prendre le pseudo de Marsalleix), Roger Teilhoux, mon frère et moi.

J'ai longuement raconté, dans *Le Temps du maquis* (p. 329-332), ce que fut la séance de tortures que nous avons subie, nus et matraqués par les bourreaux miliciens commandés et aidés par Filliol (*alias* Deschamps) et ses acolytes Thomine et Du Barry ⁶.

Je ne vais pas relater les autres dures séances nocturnes d'interrogatoires que nous firent subir Filliol et ses tortionnaires, les nuits suivantes, quand ils rentraient de leurs beuveries ⁷.

Nous avons tenu, malgré l'acharnement de nos bourreaux qui n'ont rien su de nos activités de chefs F.T.P., ni de notre organisation, ni de nos relations. Ils n'ont pu nous faire avouer que nous nous connaissions, André Lacombe, Raymond Belmont et moi, ce qui nous a certainement sauvé la vie. La barbarie du « Deuxième service » de Filliol n'avait rien à envier à celle de la Gestapo.

6. Outre Jean Thomine et Du Barry, Filliol a recruté aussi les tortionnaires Maurice Peyronnet (*alias* Lucas, son chauffeur), Descors et Roger Gaussens. En traction avant Citroën noire, ils accompagnent les francs gardes de la Milice lors de leurs opérations contre les maquis (Parrotin, 1984, p. 291).

7. À Limoges, le malheureux est battu à coups de pied et de bâton et, un peu plus tard, mis à nu, cravaché et brûlé avec une cigarette. Le 23 et le 29 mai 1944, il est à nouveau roué de coups, brûlé, lardé de coups de couteau, en l'absence de Filliol, « mais la meute du Deuxième service n'a pas besoin de lui pour se déchaîner ». Filliol était certainement effrayant aux yeux de ces « salopards » du maquis. Il est décrit comme arborant « un sourire haineux aux lèvres », des « yeux de fauve » et « sa gueule [qui] écume de haine ». Le résistant ne parlera pas (Parrotin, 1984, p. 330-331).

Il me faut ici rappeler ce qu'il est advenu de plusieurs de leurs prisonniers, nos codétenus :

- Un juif, dont nous n'avons pas su le nom, fut défenestré et mourut dans sa chute, ce qui faisait bien rire les miliciens de Filliol racontant ce crime.

- Un résistant communiste, Louis Cacaly, de Sauviat-sur-Vige, arrêté le 25 mai, subit de terribles tortures dans la chambre 19 et mourut quelques jours plus tard d'hémorragie interne, le foie éclaté. Il était enfermé dans la cellule contiguë à la nôtre avec le comte Jacques de Bondy, un jeune résistant du Berry, qui fut, lui aussi, « interrogé » sans ménagement par Filliol.

- Le 28 mai fut amené dans notre geôle mon ami Victor Renaud, de Saint-Sébastien, un pionnier de la Résistance creusoise, membre du réseau Alliance et de l'Armée Secrète. Il avait été arrêté la veille, dans son village de Vaussujean, par le lieutenant Bognolli, commandant une unité du Premier régiment de France, au cours d'une embuscade, qui venait de massacrer en ce lieu tragique sept maquisards de la Première compagnie franche de l'A.S. Creuse.

Accouru à l'endroit du drame, il y fustigea le responsable du massacre. Le traître Bognolli le livra aux mercenaires du G.M.R.-Berry, arrivés en renfort, qui l'emmenèrent à La Souterraine où leur chef Dubois le livra aux miliciens du « Deuxième service ». Filliol et ses acolytes lui firent subir un premier « interrogatoire » sous la torture au cantonnement du G.M.R., puis le conduisirent enchaîné à Limoges et l'emprisonnèrent dans notre cellule à la caserne du Petit séminaire. C'est ainsi que je le retrouvai et nous étions, la nuit, allongés côte à côte sur le pavé de notre geôle.

Victor Renaud, durant plusieurs séances nocturnes, connut lui aussi, à la chambre 19, d'ignobles interrogatoires perpétrés par Filliol et ses tortionnaires. Certaines nuits, nous y fûmes conduits ensemble. Il fit preuve d'un indomptable courage, ne dévoilant rien à ses bourreaux de son engagement patriotique, ni de l'aide qu'il avait apportée au maquis F.T.P. du secteur de La Souterraine. Il confia sa montre à mon frère pour qu'elle soit remise à son petit François, car Filliol l'avait menacé, comme mes amis Roger Gerbaud et André Biguin, de la cour martiale instituée par la Milice. Et, le 23 juin 1944, vers 16 heures 30, il fut, avec nos deux camarades et deux autres jeunes maquisards du Limousin, Louis Elliot et Marcel Despoix, fusillé sous les murs de la maison d'arrêt de Limoges, 11 bis, place du Champ de foire.

Le 30 juin, dans cette prison où nous avons été transférés le 7 juin, lendemain du Débarquement, les miliciens de Filliol, après l'avoir torturé dès le jour de son arrestation, firent exécuter par un peloton de gardes mobiles, un autre valeureux résistant F.T.P., qui fut mon camarade de cellule, Jean-Baptiste Jourdan, de Saint-Sulpice-Laurière, un père de six enfants, condamné par leur cour martiale en représailles de la mort du journaliste pro-allemand Philippe Henriot.



Les miliciens de Limoges. Fig. 1 et 2 : En opérations. Dans une traction avant noire, J. Filliol et ses sbires accompagnent cette troupe. Les prisonniers seront interrogés par ce sinistre « Deuxième service ». Fig. 3 : À la caserne du petit séminaire de Limoges, le bâtiment J est la prison des maquisards creusois tombés aux mains de J. Filliol. C'est un lieu de tortures (d'après M. Parrotin, 1984).

Voilà, d'après mes indubitables souvenirs, quelques criminelles actions menées par Filliol et son « Deuxième service » en Limousin. Il y en eut d'autres, car, dans la troisième cellule du bâtiment J, étaient détenus des résistants de la Corrèze ⁸ qui subirent eux aussi les sévices des bourreaux miliciens.

Nous fûmes libérés de la prison de Limoges par les F.F.I. du colonel Georges Guingoin le 21 août 1944. Je revins en Creuse où j'y appris, par mon ami Raymond Belmont (*alias* commandant Martin, devenu chef d'état-major des F.F.I. creusois), que nos maquisards avaient manqué de peu de capturer Filliol dans le département.

Je sus que le 25 juin, près de La Souterraine, les miliciens du « Deuxième service » avaient assassiné trois otages guéretois, Alphonse Chiozzini, Fernand Bareige et Émile Bareige, pour voler une importante somme d'argent – environ 60 000 francs ⁹ – que le dernier des trois martyrs avait sur lui lors de la grande rafle perpétrée par la Milice à Guéret. Ce fut sans doute là l'un des derniers crimes commis en Creuse par les bourreaux du « Deuxième service ».

Je n'ai jamais revu Filliol (*alias* Deschamps), ce sinistre individu qui nous torturait avec sadisme, après m'avoir arrêté à Guéret, puis à la chambre 19 de la caserne du Petit séminaire à Limoges.

Après la fin de la guerre, j'ai su que ce tueur de Cagoule, condamné à mort par contumace, avait suivi De Vaugelas et les miliciens du Limousin, dans leur exode vers l'Allemagne, puis, qu'étant passé en Italie, il avait été blessé lors d'un engagement avec les partisans italiens... et, qu'ayant réussi à gagner l'Espagne, il y était devenu P.D.G. d'une importante société de cosmétiques, appartenant en partie à d'anciens membres de la Cagoule.

Ce qu'il est devenu plus tard, ce faux dévot, je l'ignore..., mais je suis heureux qu'un livre ait été récemment publié par Brigitte et Gilles Delluc, si bien écrit et documenté, retraçant le passé de ce bourreau et permettant enfin de démasquer ce sinistre personnage.

M. P. ¹⁰

B. et G. D.

8. « Une douzaine de résistants et de maquisards du Limousin et du Périgord » (Parrotin, 1984, p. 339).

9. 60 000 F de 1944 correspondent à peu près à 10 000 de nos euros.

10. Auzances, le 16 juin 2005. Marc Parrotin, interné résistant, a été décoré de la croix de guerre et de la médaille de la Résistance. Il est officier de la Légion d'honneur et président de l'ANACR-Creuse.

DANS NOTRE ICONOTHÈQUE ET LES ARCHIVES

La peinture de l'abside de Cadouin

par Brigitte et Gilles DELLUC

Le peintre Jacques-Émile Lafon (1817-1886), natif de Périgueux, passe parfois pour avoir été choisi en 1878 pour restaurer – on devrait plutôt dire : pour repeindre intégralement – la peinture de la voûte de l'abside de l'abbatiale de Cadouin : la Résurrection du Christ.

Trente ans plus tôt, Léo Drouyn avait exécuté une copie fidèle de l'original : l'analyse de ce document et, notamment, celle des armures des soldats, montrent que la peinture primitive remontait à un XV^e siècle finissant, comme les sculptures du cloître.

Jacques-Émile Lafon est-il l'auteur de ce repeint ? Non. Cette attribution ne peut être conservée. Cela pour deux raisons : 1 - À cette époque, le peintre n'était plus en état de prendre en mains un tel chantier, comme le montre sa biographie, bien étudiée par Michel Soubeyran (Soubeyran, 1972 et 1980). 2 - Dans une lettre, il exprimait même son opposition catégorique à une aussi totale réfection.

Quel est l'auteur de ce repeint ? Un certain « M. Delavalle », en relation avec l'Italie et travaillant autour de 1880. Après enquête, deux artistes d'origine italienne, Angel Della Valle et Eugenio Dellavalle, correspondent à ce signalement. Lequel est venu à Cadouin ? Notre recherche nous a orientés vers le second.

Depuis 1878 et encore de nos jours, cette intéressante peinture est affectée par d'importantes dégradations liées à l'eau pluviale percolant à travers l'enduit.

Au matin de Pâques, le Christ ressuscité sort du sépulcre, alors que les soldats de la garde de Pilate sont encore plongés dans le sommeil. L'épisode de la Résurrection, lui-même, n'est que suggéré dans les Évangiles. Bientôt, les saintes femmes, venues embaumer le corps de Jésus, découvrent le tombeau vide : la pierre de fermeture a été roulée, l'entrée est ouverte et le corps n'est plus là. L'ange annonce que le Christ est ressuscité ¹. À terre, Simon-Pierre trouve les linges, ainsi que le suaire qui avait recouvert sa tête (Mathieu 28.1 ; Marc 16.1 ; Luc 24.1 et 12 ; Jean 20.1 et 3) ².

La *Résurrection du Christ*, fondement de la foi chrétienne ³, a été rarement représentée sur les monuments primitifs du christianisme. Pas très souvent, non plus, par la suite et, contrairement aux artistes byzantins, les peintres occidentaux ne montrent pas la résurrection du Christ comme la sortie des enfers, le domaine des morts, mais comme la sortie du tombeau.

Habituellement, aux XIV^e et XV^e siècles, sur les peintures et les enluminures, Jésus est figuré debout dans le tombeau ou déjà à côté du tombeau. Comme à Cadouin, celui-ci est un sarcophage, plus ou moins brisé ou éventré. Ce n'est pas un tombeau creusé dans le rocher, une entrée de grotte ou de souterrain dans laquelle on peut pénétrer, comme le dit l'Évangile et comme on le voit sur un dessin de Bruegel le Vieux, une fresque de Fra Angelico et un tableau de Giovanni Bellini.

À la même époque, comme à Cadouin, le Christ, couvert d'un vêtement rouge ou d'un linceul blanc, le chef auréolé d'un nimbe crucifère, sort triomphalement de ce sépulcre, tenant de sa main gauche la hampe d'une bannière décorée d'une croix rouge, tandis que sa dextre bénit. Sous un ciel parfois encore étoilé, les soldats sont endormis et, parfois, apparaissent un prélat donateur (chez Pinturicchio) ou encore une ou plusieurs saintes femmes (chez Fra Angelico et chez Giotto) ⁴.

1. Luc mentionne deux anges.

2. Ce suaire de la tête est apparu à Simon-Pierre « plié dans un lieu à part » (Jean 20.1). Sur la peinture de Cadouin, ce *Sudarium capitis*, depuis des siècles relique insigne de l'abbaye, est étalé sur le sarcophage. On ne compte pas l'évangile apocryphe dit de Pierre, 9, 34-44.

3. Saint Paul, 1 Cor 15,14-20 ; 1 Cor 15,51-53.

4. Leur présence fait le lien avec l'épisode suivant, celui du *Noli me tangere* : le Christ ressuscité apparaît à Marie de Magdala.

À partir du XVI^e siècle, conformément aux indications du concile de Trente (1545-1563), on voit Jésus s'élever dans la gloire et la lumière au-dessus du tombeau, comme chez Mathias Grünewald sur le retable d'Issenheim ou chez Albrecht Altdorfer. Longiligne sur le célèbre tableau du Greco, le Christ est athlétique voire un peu replet chez Rubens. Désormais il est très peu vêtu, notamment sur le tableau du Greco et sur le groupe sculpté par Germain Pilon pour Catherine de Médicis. Des anges volent autour de lui, comme sur le cul de four peint de la chapelle royale de Versailles. Les soldats de garde sont endormis près du sarcophage et l'on voit souvent un ange ou deux, en robe blanche, montrant le linceul. Ce n'est pas ce que l'on voit à Cadouin.

Raphaël, Michel-Ange, Le Tintoret, Véronèse, Rubens et quelques autres représenteront la Résurrection, se permettant de nombreuses licences dans les œuvres qu'ils en ont données. Par exemple, sur certains tableaux comme celui de Rubens, les soldats sont épouvantés par l'apparition du Christ ressuscité, et, même, Charles Le Brun, en 1774-1776, dans une *Résurrection* pour le maître-autel de l'église du Saint-Sépulcre à Paris, fait hardiment intervenir Saint Louis, roi de France et patron de la corporation des merciers, Louis XIV, revêtu du manteau royal et de l'armure, et même Colbert, montrant de sa main gauche les richesses procurées par son gouvernement (musée des Beaux-Arts de Lyon) ⁵.

Au XV^e siècle, une représentation très classique de la Résurrection du Christ a été peinte sur la voûte de l'abside de l'abbatiale de Cadouin ⁶.

Une peinture « un peu effacée »

Au milieu du XIX^e siècle, Léo Drouyn, avec toute sa minutie habituelle, en effectue une copie, à deux reprises en juillet 1847, en relevant les traits du dessin, tous encore parfaitement bien visibles (Delluc, 2001 et 2003) ⁷ : le procédé de la chambre claire lui permet d'obtenir au crayon un report d'une exactitude quasi photographique, d'autant que la peinture est encore bien conservée et parfaitement lisible.

Charles Forbes, comte de Montalembert, qui a des attaches en Dordogne, écrit son enthousiasme à Victor Hugo :

5. Pour la comparaison, on peut consulter la *Web Gallery of Art* : www.wga.hu

6. Dans le cloître, la Résurrection n'est pas représentée de façon explicite mais elle est symbolisée par le phénix renaissant de ses cendres (porte du Crucifix).

7. Une copie mesure 20 cm de large. L'autre, 12 cm seulement. Collection de la Société historique et archéologique du Périgord. Don de Léo Drouyn en 1896 (Delluc, 2001).

« À la voûte se trouve la peinture la plus remarquable du Moyen Âge que j'ai rencontrée en France. Au premier regard que je jetai sur cette voûte, mes yeux, déshabitués depuis longtemps de jouissances pareilles, crurent retrouver leurs anciennes amours des écoles toscanes et ombriennes, antérieures à Raphaël [...].

« Toute la composition est empreinte de cette suavité harmonieuse, de ce goût naïf et pur, de cette simplicité exquise, de cette transparence de couleur, enfin, de cette vie surnaturelle et divine bien adaptée aux sujets d'inspiration religieuse, et si universellement répandue sur toutes les œuvres de la divine dynastie qui a régné sur la peinture, depuis l'angélique moine de Fiesole [Fra Angelico] jusqu'à Pinturicchio, dynastie que Raphaël a détrônée, mais qui n'en sera pas moins toujours celles des princes légitimes de l'art ⁸ ».

L'abbé Jean Sargette, intéressé par les vieilles pierres du Périgord ⁹, apporte quelques précisions sur l'état de conservation de la peinture. Il clame son admiration et évoque, avec un lyrisme très provincial, la possibilité d'une simple restauration de cette œuvre « un peu effacée » en quatre endroits : « Cette fresque [*sic*], conservée dans ses principaux traits, est de cette grave et splendide manière du XV^e siècle, qui s'étale et fleurit dans les manuscrits en miniatures incomparables. On dirait un gigantesque vélin, un peu usé par le temps, appliqué sur les parois semi-circulaires de l'abside [...]. C'est une décoration, un peu effacée à la figure du Christ, aux ailes des anges, au corps des soldats, mais qui pourrait se restaurer et, de nouveau, revêtir l'autel d'un éclat qui, tombant d'en haut avec le demi-jour des vitraux rétablis, semblerait le reflet céleste du jour qui ne finira pas » (Sargette, 1855).

Un quart de siècle plus tard, la peinture apparaît « malheureusement un peu détériorée » (Carles, 1875). Le père Alcide Carles décrit cette « fresque » avec grâce : « Les couleurs sont encore vives et l'ensemble est très beau. Elle rappelle la manière splendide du XV^e siècle, qui s'étale et fleurit dans les manuscrits de ce temps ¹⁰ ; enfin elle nous montre les

8. Montalembert, cité par Beauregard, 1878a. Montalembert sait de quoi il parle : ses *Moines d'Occident depuis saint Benoît jusqu'à saint Bernard* comportent sept volumes et il a mis dix-sept ans à les publier (1860-1877). Victor Hugo est aussi très au fait. Atterré par le « massacre des pierres anciennes », il a déclaré la guerre aux démolisseurs : pour lui, ils font partie de « la bande noire » (Delluc, 2001).

9. À Bergerac, l'abbé J. Sargette, ordonné en 1847, était curé de Sainte-Madeleine et professeur au petit séminaire. Il était l'auteur d'un *Essai sur l'art chrétien* (Périgueux, Lenteigne, 1853), dans l'esprit de la Société française d'archéologie fondée en 1834. Il avait étudié aussi les peintures de la chapelle de la Vierge à Brantôme, exécutées par J.-É. Lafon. En 1855, il en donne une longue et minutieuse description pour *Le Chroniqueur du Périgord et du Limousin*, sous la signature de l'abbé Jean.

10. On notera que cette phrase est, sans vergogne, empruntée au texte de l'abbé Jean Sargette de 1855.



Planche 1. La Résurrection du Christ de l'abside de Cadouin. Œuvre d'Eugène Delavalle (1878). En haut : état actuel. Dans la partie supérieure du cliché : fleurs de lis modernes sur fond bleu et traces de nombreuses infiltrations d'eau pluviale. Les chaînes étaient destinées jadis à suspendre le coffre contenant le Saint Suaire. En bas : schéma de lecture avec indication des zones dégradées et des trois fissures.

vêtements et les armes en usage à cette époque [...]. Le tout est gracieusement enveloppé de rinceaux délicats qui couvrent les arceaux de devant et encadrent ce magnifique sujet » (Carles, 1875).

Dans ses papiers, l'incontournable chanoine Hippolyte Brugière note de sa fine écriture, à propos de Cadouin : « Une autre fresque [*sic*] fort ancienne a été conservée ; elle se trouve à la voûte du chœur et représente la Résurrection du Sauveur ». Le lecteur aura noté le mot « conservée » : il semble indiquer que la peinture est encore en assez bon état et le sujet parfaitement identifiable (Brugière, avant 1878).

Plutôt vers la fin du XV^e siècle

Avant son repeint, la peinture de la voûte de l'abside de Cadouin paraissait remonter à la deuxième partie du XV^e siècle. Cela n'étonne pas. Après la victoire de Castillon (1453) contre les Anglais, sous les deux abbés Pierre de Gaing de Linars, l'oncle et le neveu (1456-1504), pendant un demi-siècle, c'est l'époque de la renaissance de Cadouin, celle du retour du suaire de son exil à Toulouse et à Obazine (1463), celle de la réfection du cloître dans le style gothique flamboyant, bien daté de l'extrême fin du XV^e siècle par la présence d'une sculpture représentant la *Nef des fous* (travée XXVI, à l'angle des galeries nord et est) ¹¹.

Les arguments en faveur de cette datation sont : 1 - la composition de cette *Résurrection* ; 2 - des détails techniques dans l'équipement des soldats qui gardent le tombeau ; 3 - les fleurs de lis.

La composition

Comme il a été dit plus haut, cette *Résurrection du Christ* a manifestement été peinte avant les prescriptions du concile de Trente. Le Christ, auréolé d'un nimbe crucifère et couvert d'un vêtement rouge, est à moitié sorti de ce sépulcre, avec encore un pied dans la tombe, tenant de sa main gauche la hampe d'une bannière décorée d'une croix rouge, tandis que sa droite bénit.

11. Ce long poème satirique de l'Alsacien Sébastien Brant, *Das Narrenschiff*, paraît à Bâle en 1494, au temps du carnaval, soit un demi-siècle après l'invention de Gutenberg. Le texte, aux superbes gravures sur bois auxquelles aurait œuvré le jeune Albrecht Dürer, est traduit en français dès 1497 et connaît vite un succès considérable. Jérôme Bosch peint alors le célèbre tableau sur bois qui est au Louvre. De nombreux emprunts ont été faits à ce poème pour rédiger le *Cinquième livre du noble Pantagruel*, dont l'attribution à François Rabelais demeure incertaine.

L'équipement des soldats

De nombreux détails techniques d'équipement des soldats, bien visibles sur le dessin de Léo Drouyn, plaident dans le même sens : les armes et la tenue de ces gardes.

Pour Viollet-le-Duc, c'est à la fin du XV^e siècle que, pour les troupes à pied, la hache se transforme en hallebarde du modèle à pointe que l'on voit ici, porté par le deuxième et le quatrième soldat ¹². Le premier semble tenir un épieu, demi-pique ou espointon. Le troisième porte un fauchard à crochet de la même époque : ce sont aussi des armes d'hast. L'épée du premier soldat est un cimenterre ou badelaire oriental, à tranchant convexe et dos de lame bossu ¹³, bien différent des épées bâtarde, droites et plates de l'époque. Mais la vêtue de ces soldats évoque aussi le XV^e siècle.

Le premier et le troisième soldats, sans armure ¹⁴, portent un simple chapel à rebord, l'un à nervures, l'autre curieusement bicorné ¹⁵ : ils appartiennent à la piétaille, comme les archers ou les arbalétriers. Le deuxième est coiffé d'une salade sans visière (comme celles du XV^e siècle), mais, sur le dessin de L. Drouyn, son menton et sa gorge sont protégés par une bavrière (ou barbière) colletin, suivant exactement le contour du menton, protection également à la mode depuis 1440 ¹⁶.

Le reste de son armure ¹⁷ ne laisse voir que les épaulières ou spallières couvrant les épaules. Le quatrième portait, sur l'original, une armure complète typique de ce temps, sans gantelets, avec notamment, le plastron et la braconnière, la courte jupe plissée de la cotte de mailles ou de la tassette, les épaulières, les brassards articulés en trois pièces, dits de Milan, à cubitière saillante au coude, qui, toujours selon Viollet-le-Duc, étaient typiques du XV^e siècle, et on aperçoit les genouillères, séparant les cuissards ou cuissots des grèves ou jambières. Aux pieds, les solerets ne sont pas visibles. Le caractère symétrique des épaulières du deuxième et du quatrième soldats confirme qu'il s'agit de gens de pied, ne portant pas la lance.

12. On voit les mêmes sur la planche 53 de la *Nef des fous* de S. Brant (1494). On notera que la hallebarde est une arme d'hast, une arme d'infanterie, comme la pique ou le fauchard.

13. On voit de telles armes sur la planche 98 de la *Nef des fous* de S. Brant (1494), portées par des « Sarrazins, Turcs, païens », et, sous le signe du croissant, sur une estampe du *Lancelot du Lac* d'Antoine Vérard (1494 également) (Chastel, 1994, p. 112). Peut-être le peintre a-t-il voulu représenter un des gardes juifs de Caïphe ou du Sanhédrin ?

14. Sans armure visible, mais peut-être ont-ils revêtu la brigantine de métal et de cuir sous leurs vêtements.

15. En fait, certaines salades de ce temps couvrent les oreilles et la nuque, mais sont dépourvues de visière et échancrées à l'avant pour laisser passer le regard.

16. On retrouve la même, portée par plusieurs chevaliers de cette même estampe de *Lancelot du Lac* d'Antoine Vérard (1494 également) (Chastel, 1994, p. 112).

17. Le mot *armure* ou *armure de plates* est apparu au XV^e siècle. C'est l'apogée de leur fabrication.

Sur le mur du collatéral nord de l'abbatiale, se distinguent, entre autres, les vestiges peints d'une *Déposition* : le Christ est étendu sur (et sous) un linceul posé sur la pierre du tombeau. À ses pieds, dominant des maisons au toit rouge, un homme en armure très analogue à celles de la peinture originale de la voûte de l'abside (planche 3, fig. 1). Cet homme d'armes porte l'armet à bavière, qui a remplacé le lourd heaume à la fin du XV^e siècle, la tassettes courte lamellée (à la mode depuis 1460) et les gantelets à doigts non séparés ou mitons, eux aussi caractéristiques de la même époque. Il est armé d'un épieu. Ces restes de peinture ou de fresque semblent bien dater, eux aussi, de la fin du XV^e siècle.

Dans le cloître, un autre soldat (planche 3, fig. 2), décapité, lui aussi revêtu d'une armure à épaulières, est sculpté, en partie basse, sur la colonne engagée ornée du *Repas du mauvais riche* : il regarde par une baie de la tour-colonne, avec deux autres soldats coiffés d'une salade (travée XXIV, baie de la salle capitulaire). Des archanges saint Michel (planche 3, fig. 3 et 4) terrassent le dragon. Ils brandissent, d'une seule main, une épée, à gros pommeau rond et lame large et courte, destinée à frapper plutôt de taille plutôt que d'estoc, comme un fauchon, comme le montre ici le geste du porteur. Ils portent, eux aussi, une armure complète, à épaulières symétriques. Ils sont appendus aux colliers de Saint-Michel (un sur la porte du Crucifix et trois sur la porte Royale)¹⁸, entourant les lis de France et voisinant avec les hermines d'Anne de Bretagne, qui épousa Charles VIII (1491), puis Louis XII (1499). Cette dernière envoya son frère bâtard en pèlerinage à Cadouin en 1492. Au XV^e siècle, les armées, donnant un rôle important à l'infanterie, comme les Suisses par exemple, équipèrent leurs fantassins de grandes épées, comme celles-ci, pour faire des ravages contre les escadrons de cavalerie. Au XVI^e siècle, l'épée et l'armure perdirent vite de leur importance avec l'avènement des armes à feu portatives.

Les fleurs de lis

L'aspect encore assez élancé des fleurs de lis, disposées en semé, va dans le même sens. Pour autant qu'on puisse en juger, elles ont un gabarit analogue à celles sculptées dans le cloître (colonnes diverses, porte du Crucifix et porte Royale) à l'extrême fin des années 1490. Elles sont un hommage au roi de France, dans la paix retrouvée, après la fin des guerres anglaises, sous les règnes d'un des époux d'Anne de Bretagne : le fils de Louis XI, Charles VIII (1483-1498), ou bien Louis XII (1498-1515), cousin de ce dernier.

18. L'ordre de Saint-Michel a été créé en 1469 par Louis XI (il régna de 1461 à sa mort en 1483).

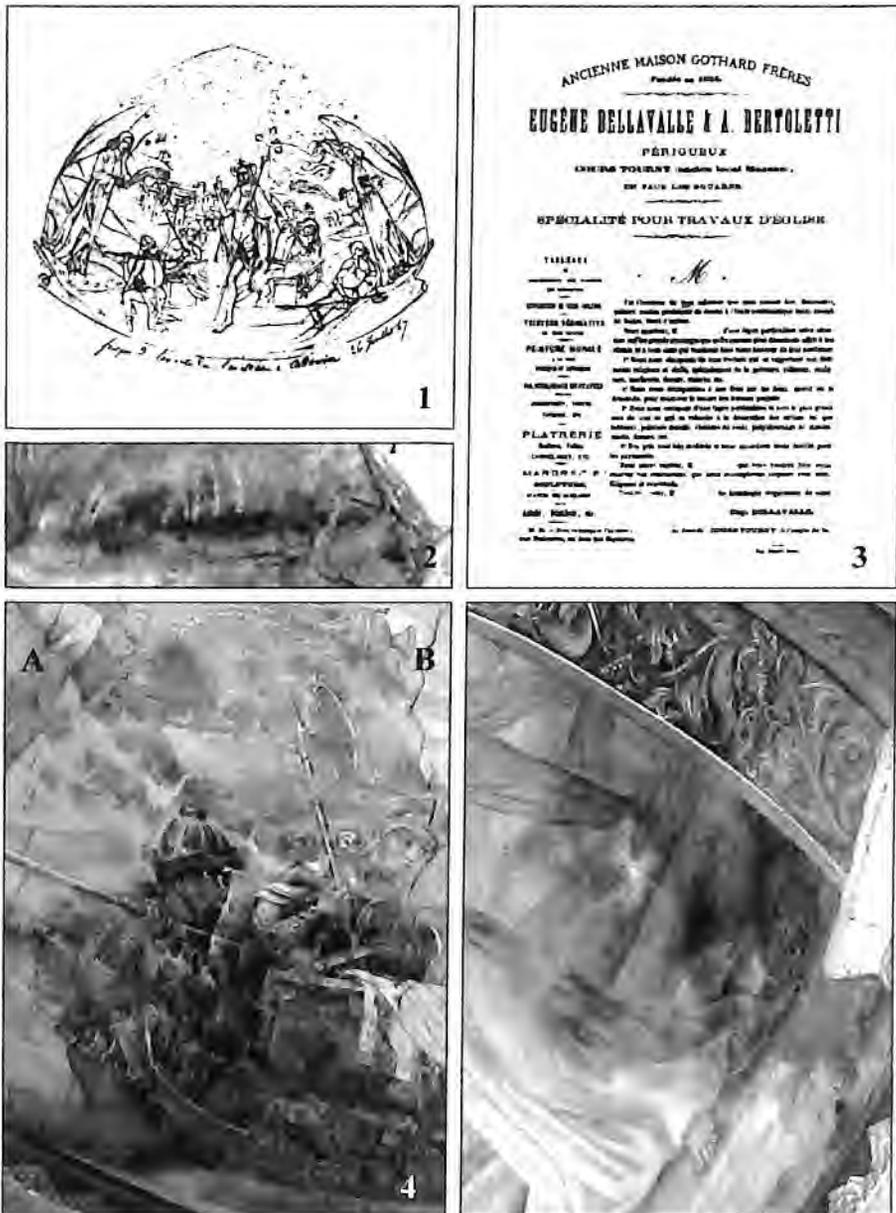


Planche 2. **La peinture de l'abside de Cadouin.** 1 - Copie à la chambre claire par Léo Drouyn (1847) de la peinture du XV^e siècle, aujourd'hui disparue. 2 - Lettre publicitaire de la maison Eugène Dellavalle et A. Bertoletti, cours Tourny à Périgueux (vers 1880). 3 - Signature du peintre (1878). 4 - Dégradations du premier soldat de gauche. 5 - Dégradations de l'angle inférieur et droit de la voûte peinte (avec la signature de E. Dellavalle, à droite, près du chapiteau).

Une nouvelle mise en peinture

À la fin des années 1870, il est décidé de repeindre totalement cette voûte. Ce souhait va dans l'esprit du temps. La France est encore la fille aînée de l'Église. C'est la grande époque de Cadouin. Le pèlerinage auprès du *Sudarium capitis* a été restauré en 1866 sous M^{gr} Nicolas-Joseph Dabert. Clergé et fidèles accourent lors des ostensions. La confrérie du Saint-Suaire va renaître en 1878. Les pères lazaristes assurent un service attentif de 1869 à 1884, sous la férule de leur supérieur, M. Campan. L'argent rentre. Dans un grand élan de foi, on peut engager de gros frais. Cela tombe bien. Ces années-là sont, comme l'a dit André Chastel, celles du « paradis des peintres », de la composition historique et allégorique à la façon de Bouguereau et « on ne peut pas reprocher à la société bourgeoise du siècle dernier d'avoir négligé les arts. Elle ne veilla que trop sur eux ¹⁹ ».

Le clergé et ces messieurs de la fabrique ont les mains libres. L'église n'est pas protégée. Le cloître (cadastré AB 90) a été classé en 1840 sur la liste des monuments historiques. L'église (cadastrée AB 92), elle, attendra un classement qui n'interviendra que par l'arrêté du 18 mai 1898 ²⁰.

De grands travaux sont donc effectués dans l'abbatiale, dont le tambour d'entrée et la pose de vitraux narrant l'histoire du Saint Suaire. Dans le cloître commence un long chantier de restauration dont Thierry Baritaud a récemment présenté le détail ²¹. Comme le note Patrice Bourgeix dans son intéressant mémoire de maîtrise, « *La Semaine religieuse* du 7 septembre 1878 annonçait aux lecteurs que, grâce à la générosité des fidèles, de nouveaux vitraux avaient été installés et que l'antique peinture à la voûte de l'abside avait été restaurée « dans son éclat primitif » [...]. C'est plus d'une dizaine de vitraux qui ont été installés au cours de l'année dans l'église. Quant aux travaux de peinture de la voûte absidale, ils représentent également des sommes conséquentes puisque M. Delavalle [*sic*] recevait, entre le 3 janvier et le 21 juillet 1879, 2 700 F pour son travail dans l'église » (XX, 1878 ; Bourgeix, s.d.) ²². Ce chantier avait été terminé l'été précédent.

On ne s'étonne pas que, sous cette peinture flambant neuf, l'ostension du mardi 17 septembre 1878 ait revêtu une solennité toute particulière. Au retour de la procession, on s'extasie devant la voûte miraculeusement illuminée par l'oculus de la façade : « Les rayons du soleil, comme un faisceau

19. CHASTEL (André), « Le paradis des peintres en 1874 », *Le Monde*, 6 juin 1974.

20. Base Mérimée : www.culture.gouv.fr/documentation/merimee

21. À paraître dans les actes du colloque de Cadouin de 2004.

22. 2 700 F de 1879 représentent une somme importante, correspondant à peu près à 8 500 de nos euros. Mais le travail de repaint a demandé plusieurs mois, un échafaudage et probablement l'aide d'un ou de plusieurs praticiens.

d'immenses flèches d'or vinrent empourprer les fresques [*sic*] de la demi-coupe de l'abside » (Beauregard, 1878b, p. 773).

Tous les murs et les colonnes du chœur de l'abside avaient alors été mis en peinture (avec deux anges portant le Saint Suaire) et, sur les vieilles cartes postales, la *Résurrection* est barrée par les deux chaînes dorées destinées à supporter jadis le coffre de la relique, comme l'avait demandé Louis XI, mais aussi par trois câbles de suspension de lustres.

De nombreuses différences

On peut comparer l'aspect initial, fidèlement enregistré par le procédé de la chambre claire par Léo Drouyn le 26 juillet 1847 (planche 2, fig. 1), avec la peinture photographiée au début du XX^e siècle (Robert-Delagrangé, 1912). Le travail de ce « M. Delavalle » est une copie assez servile, mais dans le goût académique, très léché, du temps. L'organisation du tableau, parfaitement symétrique, est conservée : le Christ entre quatre soldats endormis et deux anges thuriféraires.

La composition et les proportions du modèle sont à peu près respectées, mais, comme dans un jeu classique des erreurs, on note de nombreuses différences. Les principales modifications sont les suivantes : 1 - les personnages ont pris une certaine corpulence, donnant même au Christ un aspect presque bedonnant et vieilli ²³ (planche 1, en haut) ; 2 - la plaie du flanc droit, véritable balafre sur l'original copié par Léo Drouyn est devenue un double orifice punctiforme ; 3 - le premier soldat, situé à l'avant-plan à gauche, a été retourné et regarde désormais vers la droite, vers le Christ ressuscité, ce qui est plus logique (il perdait une chausse sur le dessin de L. Drouyn) ; 4 - la cuirasse du soldat de droite est très simplifiée et fantaisiste, en grande partie remplacée par une cotte de mailles ; 5 - la taille de la bannière a été diminuée et l'aspect de ses flammes modifié ; 6 - l'ange de gauche tient un objet dans sa main gauche qui était cachée sur l'original ; 7 - les bandes à ornements du suaire sont maintenant bien visibles ; 8 - les fleurs de lis du ciel n'ont pas été reproduites et ont été remplacées par des nuages ; 9 - trois croix ont été ajoutées sur la colline de droite à la place d'un château, comme sur le triptyque de Hans Memling au XV^e siècle.

23. Et cela, quel que soit l'angle de vision. Il ne s'agit donc pas d'un phénomène d'anamorphose.

Un accueil mitigé

On comprend pourquoi ce repeint total fut assez mal reçu. Ainsi, l'abbé Jean Sagette ne mâche pas ses mots dans la *Semaine religieuse* du 18 janvier 1879 :

« Cette fresque admirable encore, malgré ses lignes effacées et ses couleurs éteintes, qui couvrait la voûte de la chapelle du Saint-Suaire [...], admirée de Montalembert dans le voyage artistique de 1832, où il nous révélait nos trésors artistiques en flagellant le *Vandalisme dans l'art*, cette fresque qu'il proclamait la plus remarquable du Moyen Âge en France et digne du pinceau suavement naïf des préraphaéliques ombriens, cette fresque n'existe plus ! Le pinceau brutal d'un copiste maladroit l'a remplacée par une grotesque contrefaçon, j'allais dire une caricature.

« Ah ! qui nous donnera, dans chacun de nos diocèses, une commission composée d'archéologues, de savants et d'artistes pour empêcher les actes de vandalisme [...] et pour diriger dans les réparations la bonne volonté souvent inexpérimentée de nos curés et de nos conseils de fabrique » (Sagette, 1879).

Cette philippique retient l'attention d'un anonyme « lecteur de Cadouin ». La *Semaine religieuse* du 8 février 1879 publie sa lettre, manifestement destinée à justifier le repeint. Pour ce lecteur, l'abside de Cadouin n'était pas ornée d'une vraie *fresque*, apposée à l'aide de couleurs délayées à l'eau sur un enduit de mortier encore frais, mais d'une « vulgaire » *peinture*. Ce Cadunien en appelle au peintre Jacques-Émile Lafon et se retranche derrière ce qu'il croit être les conclusions de cet expert, artiste alors très estimé :

« Les peintures anciennes qui ornaient la voûte de l'abside qui abrite la précieuse relique, étaient-elles des peintures à fresque ? Plusieurs auteurs l'ont affirmé en citant le jugement de leurs devanciers ; aucun ne l'a prouvé.

« Avant de toucher à cette peinture presque effacée, mais consacrée par les années, M. le curé de Cadouin a appelé M. Lafon, qui, comme peintre, est parmi les premiers de notre époque.

« M. Lafon est venu à Cadouin, il a vu de ses yeux et touché de ses mains ces prétendues fresques, et il a hautement déclaré à qui voulait l'entendre que ce travail si renommé n'était qu'une vulgaire peinture à la colle.

« En visitant l'Italie ²⁴, qui est par excellence la terre classique de

24. Nous soulignons cette information géographique. Elle va orienter notre recherche sur l'auteur du repeint.

l'art, il serait facile d'admirer d'autres travaux dus au pinceau de l'artiste qui vient décorer l'église de Cadouin ²⁵ » (XXX, 1879).

Peu à peu, on oubliera cette réfection totale si contestée. Un peu plus tard, durant l'été de 1882, Louis Bessot de Lamothe (1812-1893), en promenade à Cadouin, minimise le repeint total et se contente de noter que « la voûte entière de la chapelle [du Saint-Suaire] est décorée d'une fresque retouchée [*sic*], qui excitait au plus haut degré l'enthousiasme du comte de Montalembert qui l'a dépeinte en des termes de feu dans une lettre adressée par lui à Victor Hugo [...] et le célèbre écrivain n'hésite pas à dire qu'elle rivaliserait avec les plus belles de celles qu'il a vues en Italie » (Lamothe, 1886).

En 1912, Robert-Delagrangé décrira même la nouvelle « fresque », en termes laudatifs, faisant mine d'ignorer qu'elle a été intégralement repeinte une trentaine d'années auparavant : « Tout rappelle les lumineuses compositions des artistes de la Péninsule [...]. Nous sentons l'approche des grands anatomistes de la Renaissance qui ont exalté la splendeur de la créature mortelle jusqu'au triomphe olympien des figures puissantes qui peuplent la voûte de la Sixtine » (Robert-Delagrangé, 1912).

Mieux encore ! Le 18 mai 1898, soit vingt ans après le repeint, les Monuments historiques se laisseront aller à classer, au titre d'objet, cette *néo-Résurrection du Christ*, totalement refaite, comme « peinture monumentale du XVI^e siècle ²⁶ ».

Les livres et les cartes postales en diffuseront le nouvel aspect. Elle va se patiner peu à peu avec le temps et, bientôt, commencer à son tour à souffrir sévèrement de mouillures.

Un grand peintre honoré par le pape

Mais revenons en février 1878. Le « lecteur de Cadouin » appelle donc à son secours le témoignage du peintre Jacques-Émile Lafon, « un des premiers peintres de son époque ».

Qui était Jacques-Émile Lafon ? Il est aujourd'hui bien oublié. Une exposition vient de lui être consacrée à Périgueux au Musée du Périgord (depuis musée d'Art et d'Archéologie du Périgord) (André et Perret, 2002-2003).

25. Cet anonyme « lecteur de Cadouin » se voit offrir ainsi une insertion dans *La Semaine religieuse*. Peut-être est-il M. Campan, lui-même, ou encore Gaston Delluc qui préside aux destinées du conseil de fabrique, chargé de l'administration financière de l'église.

26. Base Mérimée, référence PM2400090.

Une courte notice biographique a été rédigée à cette occasion ²⁷ (Musée du Périgord, 2002). Lors de la restauration de la peinture de Cadouin, à la fin des années soixante-dix du XIX^e siècle, autour de 1878, le peintre (1817-1886) a pratiquement cessé toute activité.

Jacques-Émile Lafon ²⁸ est né à Périgueux en 1817. Après des études au lycée, vers l'âge de seize ans, il monte à Paris et est accueilli dans l'atelier d'Antoine Gros (1771-1835), élève de David et peintre officiel de Napoléon I^{er}. Il y reste deux ans jusqu'au suicide de ce maître. Il entre ensuite dans l'atelier de Paul Delaroche (1797-1856), lui-même élève du baron Gros. Paul Delaroche, peintre d'histoire alors fort connu et graveur, est aussi, entre 1840 et 1842, un des maîtres de Léo Drouyn (1816-1896), dessinateur et archéologue bordelais qui s'est beaucoup intéressé à Cadouin : on lui doit les seuls dessins connus de la peinture de l'abside de Cadouin dans son état initial (Delluc, 2001 et 2003).

Le jeune Lafon complète ainsi, auprès de son maître Delaroche, une formation très classique. À partir de 1840, cet artiste profondément croyant consacre une grande partie de son œuvre à la peinture religieuse. Les commandes sont nombreuses (églises, cathédrales, châteaux...) ²⁹. Malgré un certain académisme, son œuvre associe des peintures religieuses, des portraits, des scènes de genre, et témoigne d'une très grande maîtrise de son art (Musée du Périgord, 1985 et 2002).

Mais le temps passe. Le peintre va connaître une période d'oubli définitif à partir de 1868, date de sa *Bataille de Mentana*, qu'il peint à Rome. Derniers feux du couchant : le pape Pie IX vient même admirer la toile dans l'atelier du peintre au palais du Borgo (X, 1886 ; Soubeyran, 1981).

Mentana ? Le 3 novembre 1867, sous les murs de Rome, à la frontière des états pontificaux, les troupes du général Pierre de Failly, joints aux fameux zouaves pontificaux du général Hermann Kanzler, ont arrêté la marche sur Rome de Giuseppe Garibaldi. Plusieurs centaines de ces *Chemises rouges* sont mis hors de combat et le pouvoir temporel du pape est – très provisoirement – sauvé. Dans cette opération victorieuse, les soldats

27. Le *Chemin de croix* de la cathédrale Saint-Front, réalisé par Jacques-Émile Lafon en 1851, a été restauré par Mme Françoise Perret en 2002 (André et Perret, 2002-2003 et 2005 ; Perret, 2004). En revanche, à Paris, ses peintures murales de la chapelle de l'église Saint-Sulpice s'assombrissent et s'écaillent peu à peu : elles lui avaient valu la croix de la Légion d'honneur. Ses peintures décorant la chapelle de la Vierge de l'abbatiale de Brantôme ont disparu.

28. Souvent appelé *Émile* Lafon. C'est ce seul prénom que l'on retrouve sur sa notice nécrologique (X., 1886). C'est ainsi que les Périgourdins nomment la rue perpétuant son souvenir, près de l'église de la Cité à Périgueux. Pourtant c'est le double prénom de *Jacques-Émile* Lafon qui avait été choisi par la municipalité en 1909 (Penaud, 2003).

29. Sans compter les douze tableaux de jeunesse qui ornèrent, de 1838 jusqu'en 1957, le foyer du défunt théâtre de Périgueux, coquet édifice de l'architecte Louis Catoire, sans doute trop hâtivement démolie.

expérimentèrent, pour la première fois en campagne, le fusil de l'armurier Chassepot : « Nos fusils Chassepot ont fait merveille », câblera le général au gouvernement français ³⁰.

La morne vieillesse de Jacques-Émile Lafon

Cette victoire eut « un immense retentissement » (Castellane, 2002). Le tableau décrivant cette héroïque action est offert au pape, grâce à une souscription de dames catholiques. La toile est aujourd'hui au Vatican. Sa Sainteté accordera le titre de comte à Jacques-Émile Lafon et le décorera. Le peintre recevra sans doute la médaille de Mentana, frappée à cette occasion par le Vatican, et ne manquera pas d'en admirer la tiare, les deux clefs et les devises *Fidei et Virtuti* et *Hinc Victoria*. Belles récompenses, à coup sûr bien méritées. Par définition... N'est-ce pas Pie IX et le concile Vatican I qui proclameront, deux ans plus tard, le dogme de l'infailibilité pontificale ?

La *Bataille de Mentana* est la dernière œuvre importante du peintre. Il ne peindra plus que des portraits, pour vivre ³¹. On ne connaît guère qu'une demi-douzaine de tableaux bien datés, peints par Jacques-Émile Lafon à la fin des années soixante-dix (Soubeyran, 1972). Qu'il est loin le temps où il décorait, de 1854 à 1859, les murs d'une chapelle de l'église Saint-Sulpice à Paris ! Il y brossait consciencieusement des peintures montrant la vie de saint François-Xavier, tandis que son ami Eugène Delacroix décorait la si belle chapelle contiguë des Saints-Anges.

Le peintre, déprimé, quitte Paris et devient en 1872 directeur du musée et de l'école des Beaux-Arts de Tours. Puis, il est rapidement révoqué ³². Il prend sa retraite et réside désormais souvent à l'abbaye bénédictine de Solesmes (Sarthe) : il paie son séjour en portraiturant les moines. Mais le train-train de la province lui pèse et il regagne Paris. La dernière décennie de sa vie est minée par de graves soucis : deux fils malades, dont un sombre dans la folie, de graves difficultés financières et la mort de son ami Louis Veullot ³³. Il n'a pas su se renouveler. Sa peinture n'a plus aucun succès, sa

30. Cette exclamation assez sanguinaire rendra cet ancien de Magenta et de Solferino impopulaire auprès du parti libéral.

31. Ainsi, par exemple, Jean Secret signale en 1976 un portrait de Louise-Henriette de Grange, marquise de Pierredon, à la galerie Guillaume à Libourne. Il est daté de 1879 (BSHAP, 1976, t. CIII, p. 10).

32. La municipalité, radicale, lui reproche d'être trop ouvertement clérical. Après sa révocation, il lui fera même un procès. De J.-É. Lafon, la basilique Saint-Martin de Tours conserve trois portraits d'archevêques. Du même auteur, l'évêché de Périgueux possède un portrait médiocre de M^{re} Georges, exécuté *post mortem* en 1861 (J. Secret, BSHAP, 1977, t. CIV, p. 11).

33. Cet ami d'enfance était devenu le fougueux directeur du journal ultramontain *L'Univers*. Il réconfortait le malheureux Lafon, plongé dans le désespoir, au soir de sa vie (Soubeyran, 1980).

santé est mauvaise et sa main tremble maintenant. Le peintre meurt en 1886, laissant le souvenir d'un homme simple, droit et bon, fidèle à sa conception très classique et académique de la peinture et à ses convictions religieuses.

Ainsi, à la fin des années soixante-dix, il est totalement exclu qu'il soit allé grimper sur les échelles et se percher sur un échafaudage pour repeindre la voûte de l'abside de Cadouin.

Delavalle, Della Valle ou Dellavalle ?

Alors qui ? La signature de cette voûte peinte se devine dans l'angle inférieur et droit du cul de four de l'abside. Elle est écrite en petits caractères bleu foncé sur fond bleu clair, mais les lettres ont bavé et sont quasi illisibles. Aux jumelles et sur les clichés numériques très agrandis, on voit un nom assez long et on devine des bâtons pouvant correspondre à plusieurs lettres *l*. C'est tout (planche 2, fig. 3).

Deux indications, relevées dans la presse du temps, nous orientent vers un artiste d'origine italienne, dont le patronyme est compatible avec cette signature évanescence ³⁴.

1 - Le nom de « Delavalle » est cité par *La Semaine religieuse* du 7 septembre 1878. Ce patronyme nous a permis de retrouver, tout d'abord, celui de l'Argentin Angel Della Valle.

2 - Dans la *Semaine religieuse* du 8 février 1879, le « lecteur de Cadouin » mentionne d'autres travaux de ce M. « Delavalle ». Ce peintre aurait œuvré en Italie : « En visitant l'Italie, qui est par excellence la terre classique de l'art, il serait facile d'admirer d'autres travaux dus au pinceau de l'artiste qui vient de décorer l'église de Cadouin » (X., 1879).

En quête d'un auteur d'origine italienne, spécialisé dans les peintures religieuses et susceptible d'être venu travailler à Cadouin en 1878, nous en avons même trouvé deux : Angel Della Valle et Eugenio Dellavalle.

Angel Della Valle

La biographie du peintre argentin Angel Della Valle (1855-1903) permettrait de relier ces informations : il vit bien en Europe à cette époque-là. Angel Della Valle est né à Buenos Aires en 1855 d'un émigré lombard. Il part en 1875 se perfectionner à Florence auprès d'Antonio Ciseri (1821-1891), lui-même minutieux peintre de compositions religieuses (notamment

34. Aux archives diocésaines, il ne demeure pas d'informations sur l'auteur du repeint de l'abside de Cadouin (information du peintre Jean Riboulet-Rebière que nous remercions de son enquête).



Planche 3. **Vestiges d'une peinture du collatéral nord de l'abbatiale** (en haut). Homme d'armes étendu contre le tombeau. Il porte une armure complète et même des gantelets sans doigts ou mitons. Il est armé d'une pique. Au-dessus de sa tête : le linceul et les pieds du Christ percés par les clous de la Passion. **Les personnages en armure du cloître** (en bas).

des scènes de la fin de la vie du Christ, comme ici). Il y demeure huit ans. Il pourrait donc, durant ce temps, être venu à Cadouin, en 1878, pour ce travail de commande. De retour dans son pays en 1883, il deviendra un des maîtres de l'école argentine, entre romantiques et impressionnistes. Sa *Vuelta del malòn* est célèbre³⁵. Dans notre correspondance avec les attentifs spécialistes argentins, nous n'avons rien pu apprendre sur un éventuel séjour à Cadouin ni même en France de ce peintre (Oliva, 2003).

Eugenio Dellavalle

À la même époque, vit à Périgueux un certain Eugenio (*alias* Eugène) Dellavalle. Ce n'est pas un peintre, mais un « spécialiste des travaux d'église ». En 1866, il prend comme apprenti son jeune cousin Alberto (Albert) Bertoletti (1853-1935) (André, 2002 ; André et Perret, 2005 ; Perret, 2004), venu du Piémont, dont il fera son associé à partir de 1872³⁶. Ils prendront la suite de la maison des frères Gothard (fondée en 1855) sur le cours Tourny, à l'angle de la rue Roletrou, dans l'ancien local Mazeau³⁷ (planche 2, fig. 2).

Parmi leurs spécialités, tous les travaux d'église, notamment le mobilier, la peinture murale à la colle, la fresque et la détrempe : « Nous nous chargeons, assurent-ils, de tous travaux qui se rapportent aux bâtiments religieux et civils, spécialement de la peinture [...]. Nous nous transportons à nos frais sur les lieux [...]. Nous nous occupons d'une façon toute particulière et avec le plus grand soin de tout ce qui se rattache à la décoration des églises, tel que tableaux, peintures murales, chemins de croix, polychromages de statues, autels, dorure etc. [...]. Nos prix sont très modérés et nous accordons toute facilité pour les paiements » (Dellavalle et Bertoletti, vers 1880).

On peut remarquer que l'entreprise porte les noms de *Eugène Dellavalle et A. Bertoletti*, semblant respecter une certaine préséance. Seul, Albert Bertoletti fera une carrière de peintre de qualité et on lui doit la décoration (peu figurative) des chapelles de l'église de Salviac (Lot), pour l'exécution de laquelle il était associé à Eugène Dellavalle³⁸. Il fera oublier

35. Au grand galop, des indiens reviennent d'effectuer un pillage. Museo Nacional de Bellas Artes, Buenos Aires, Argentina.

36. A. Bertoletti est ensuite professeur de dessin chez les jésuites de Sarlat (1875-1878), puis à l'institution Saint-Joseph de Périgueux (jusqu'à sa mort en 1935). Le dessinateur Sem est un de ses élèves. En 1884, A. Bertoletti est un des fondateurs de la Société des Amis des Arts de la Dordogne. Autour de 1897, il restaure le chemin de croix de Saint-Front, œuvre de J.-É. Lafon, dont Françoise Perret est la récente restauratrice (André et Perret, 2005 ; Perret, 2004).

37. Cette maison est probablement celle qui se dresse entre la rue Saint-Front (percée en 1861) et la rue Roletrou. A l'ouest, la maison de l'autre angle de la rue Roletrou est plus récente (information de Mme Annie Bélingard, avril 2005).

38. Information de Mme F. Perret (*in litt.*, 6 juillet 2005).

son cousin et associé Eugène Dellavalle, qui ne figure pas au *Dictionnaire des peintres* d'Emmanuel Bénézit (Bénézit, 1999).

Compte tenu de ces données et si l'on en croit la *Semaine religieuse* en date du 7 septembre 1878, le repeint de la voûte de l'abside de Cadouin serait bien l'œuvre de Eugène Dellavalle. Mais on ne peut éliminer complètement la possibilité d'une intervention du peintre Albert Bertoletti, qui avait été son apprenti et qui était devenu, six années plus tôt, son associé.

Il aurait fallu sauver la peinture de Cadouin

Que pensait Jacques-Émile Lafon de ce chantier ? Au lendemain des travaux de réfection de l'entreprise d'Eugène Dellavalle, il se montre très déçu et farouchement opposé au repeint de cette peinture, comme le prouve une lettre adressée à la Société historique et archéologique en février 1879 (Lafon, 1878). Bien plus : il avait même proposé deux solutions de remplacement, pour que l'on puisse la conserver malgré son délabrement.

Correspondant de la docte compagnie, le peintre, après son départ de Tours, écrit au Dr Jean-Baptiste-Édouard Galy (1814-1887), président, pour manifester son mécontentement. La *Semaine religieuse* de Périgueux lui a, par erreur, prêté, au sujet de cette restauration drastique, une opinion qui n'est en rien la sienne. Il aurait, a-t-on rapporté, donné son *quitus* à ce repeint total et *hautement déclaré* que cette *vulgaire peinture* originale n'avait guère d'intérêt. Non, c'est totalement faux, s'insurge-t-il ! Il ne veut pas « porter le chapeau ». Lisons sa lettre de protestation, énergique quoiqu'un peu filandreuse :

« Je me montrai, écrit Jacques-Émile Lafon, l'an dernier, quand j'étais en Périgord, très-hostile au remplacement projeté de ces peintures, et je conclus en proposant un moyen très-onéreux et qui devait sûrement être repoussé : peindre sur une coupole en cuivre, afin de laisser intacts les restes délabrés de ces peintures.

« D'après le rédacteur de la note de la *Semaine religieuse*, il s'ensuivrait de ce que les peintures ne sont pas à fresque, qu'elles ne peuvent être bonnes. La fresque n'est qu'un moyen, qui d'ailleurs ne détermine pas les qualités proprement dites d'une œuvre d'art, et les modèles de tapisseries de Raphaël, qu'on voit à Londres et au Vatican, pour être au suc d'herbes, n'en sont pas moins des chefs-d'œuvre parfaitement conservés.

« Il n'est pas exact que j'aie dit que ces peintures étaient de vulgaires peintures à la colle. Il est vrai qu'au point de vue de l'art savant et du choix, il y a mieux ; mais le spécimen était peut-être unique en France, et, à tout prendre, il fallait le garder tel qu'il était, sous peine de commettre un acte de vandalisme.

« Ces peintures étaient exécutées à la *tempera*, c'est-à-dire à une colle quelconque ou au sang animal, ce qui est équivalent (la fresque est sur mortier frais et ne se détrempe pas) ; sur des murs humides, elles n'auraient pas résisté un an ; sous cette voûte isolée et élevée, elles ont traversé les siècles. La coupole des Invalides, peinte par Lafosse, et qui pour être à la colle n'est pas vulgaire et reste fraîche comme aux premiers jours, se conservera des siècles également.

« Était-il possible de consolider les restes de ces peintures. J'ai proposé une insufflation du gomme laque blanche. Sagement pratiqué, ce moyen n'aurait pas sans doute rendu la fraîcheur et rétabli les manques de ces peintures ; mais elles eussent été fixées.

« Je ne crois pas me tromper en assignant à ces peintures la date du XV^e siècle ou le commencement du XVI^e et pourtant les fleurs de lys couleur d'or, semées sur le fond bleu foncé, par leur forme grasse et non évidée comme aux siècles dont je parle, seraient de nature à me faire croire qu'elles furent peintes postérieurement à la peinture principale » (Lafon, 1879).

Une peinture à nouveau bien dégradée

Aujourd'hui, plus d'un siècle après le repeint, le grattage des peintures saint-sulpiciennes a mis à nu la pierre des murs et des colonnes du chœur. La *Résurrection* de la voûte, ainsi mise en valeur, apparaît très altérée et a nettement pâli (planche 1, en bas).

L'examen et le schéma de lecture montrent constamment à son niveau des dégradations d'origine hydrique, affectant particulièrement quatre zones : 1 - l'espace s'étendant de la main de l'ange de gauche jusqu'aux pieds du Christ, notamment au niveau du premier soldat (taches vert brun) ; 2 - le flanc droit et la cuisse gauche du Christ, ainsi que la partie droite de son manteau (taches rouge vif) ; 3 - le troisième soldat et la partie contiguë du manteau du Christ, du sépulcre et du suaire ; 4 - l'angle inférieur et droit de la peinture et la partie postérieure de la robe de l'ange correspondant (taches vert brun foncé).

La peinture a sérieusement souffert de cette humidité. L'atteinte maximale porte sur le soldat de gauche (planche 2, fig. 4), dont toute la partie antérieure a presque disparu et sur tout l'angle inférieur et droit de la peinture (planche 2, fig. 5), marquée par une large auréole sombre.

La surface affectée par ces dégradations représente environ un quart de la superficie totale de la voûte de l'abside. Les dégâts frappent surtout la partie basse du cul de four, le long de la corniche, sur environ 50 % de sa surface.

Ils semblent corrélés avec l'existence de trois fissures verticales en escaliers, affectant : 1 - l'ange de droite et l'espace le séparant du premier soldat (fissure A) ; 2 - le ciel et le deuxième soldat (fissure B) ; 3 - le Christ, enfin, depuis sa main gauche jusqu'à ses pieds et même au-dessous (fissure C). Ces fissures ne sont pas récentes et se retrouvent sur les photographies anciennes ³⁹.

L'eau de pluie continue à percoler à travers l'enduit et on observe constamment des mouillures (planche 1, en haut) ⁴⁰. Mais pigments et support sont attaqués. Cette dégradation semble désormais définitive et paraît s'être aggravée en près d'un demi-siècle, si on compare avec la photographie prise par Jacques Lagrange en 1965 (Delluc et Secret, 1965). Un nouvel examen spécialisé voire une intervention semblent s'imposer.

Deux admirateurs de Cadouin s'insurgent

En peinture murale, le XIX^e siècle fut celui des restaurations et des badigeonnages abusifs, souvent dus à des équipes d'ouvriers italiens, notamment dans le midi de la France. Peu d'amateurs s'insurgèrent.

Parmi eux, deux admirateurs de Cadouin : Mérimée et Montalembert.

Prosper Mérimée écrivait à propos de Poitiers : « Il suffit de porter les yeux sur les couleurs crues et criardes pour être convaincu que le peintre n'a pas pris la peine d'examiner celles dont l'ancien décorateur a fait usage. L'ensemble dénote une égale ignorance du style et des procédés du Moyen Âge ». Et à propos des travaux effectués par le curé de Saint-Ours de Loches : « Le respect que j'ai pour les tonsurés m'a empêché de lui arracher ce qui lui reste de cheveux ⁴¹ ».

Montalembert s'indignait : « À Notre-Dame du Port [Clermont-Ferrand], il semble qu'on ait employé tous les moyens possibles pour transformer la crypte en cabaret. Ni l'architecte, ni l'Académie de Clermont

39. Ainsi sur la photographie de Jacques Lagrange (Delluc et Secret, 1965). Le segment supérieur de la fissure B se lit même sur les innombrables cartes postales du début du XX^e siècle (dont celles des éditions H. Guillier, Libourne, et A. Astric, Bergerac) et sur le cliché publié par Robert-Delagrangé, mais, à l'époque, sans aucune dégradation des figures (Robert-Delagrangé, 1912, p. h.-t., p. 116).

40. Il est possible aussi que le mur-bahut de cinq assises, probablement élevé vers 1480, pour rehausser les murs du chevet, ait favorisé, malgré des gargouilles, une percolation de l'eau de pluie à travers la voûte. La toiture était alors plus haute et plus recouvrante ; elle s'appuyait sur le haut du mur-bahut, comme on le voit sur les coupes et photos anciennes et les gargouilles ne servaient à rien (Robert-Delagrangé, 1912, p. 23 et 25). Dans la deuxième partie du siècle dernier, d'importants travaux ont été effectués pour dégager l'*oculus* est du clocher en abaissant la hauteur de la toiture de l'abside, mais malheureusement on a conservé le bahut.

41. Lettres à Bruno Foucart, 19 septembre 1849, et à Marthe-Camille Bachasson, comte de Montalivet, 15 juin 1836 (Léon, 1951).

n'ont été prévenus. Il est si dangereux de se faire des ennemis en province. M. le curé du Port n'a point caché qu'il se regardait comme souverain de son église et qu'il n'avait à rendre compte à personne des travaux qu'il y faisait exécuter à ses frais ⁴² ».

Comme le chœur de Cadouin, les voûtes de la cathédrale de Reims furent, elles aussi, badigeonnées en bleu avec un semis de fleurs de lis, les chapelles de Saint-Bertrand de Comminges et tout l'intérieur de Saint-Germain des Près furent peinturlurés (on peut encore le voir à Paris), de même que le chœur de Sainte-Radegonde de Poitiers (il a été débadigeonné) ; les admirables fresques de Saint-Savin furent complétées par « un peintre venu je ne sais d'où » (Léon, 1951), l'intérieur de l'église restaurée de Paray-le-Monial fut barbouillé en rose.

Comme à Cadouin, les fresques de la cathédrale du Puy disparurent sous les repeints, les peintures du Rosso et du Primatice de la galerie François I^{er} de Fontainebleau furent recouvertes par des peintres rhabilleurs aux gages de Louis-Philippe (elles ont heureusement été « dé-restaurées » depuis 1960) (Réau *et al.*, 1994).

Il fallut attendre le vote de la loi du 30 mars 1887, soit quelque dix ans après le repeint de Cadouin, pour pouvoir freiner les initiatives du clergé et des communes et faire passer les édifices sous la tutelle du ministère des Cultes, puis, après la Séparation des Églises et de l'État de 1905, sous celle du service des Monuments historiques. Peu à peu s'éteignit la tendance à la reconstruction intégrale qu'avait prônée Viollet-le-Duc (Léon, 1951).

Conclusions

Au terme de cette petite enquête, et sans revenir sur le délicat problème des dégradations modernes, il est licite de proposer trois conclusions :

1 - La peinture primitive de la voûte de l'abside de Cadouin datait probablement de la fin du XV^e siècle, comme la restauration du cloître. C'est ce que prouve l'analyse de sa composition, de l'équipement des soldats et des fleurs de lis ;

2 - Dans son repeint de 1878, on peut éliminer une intervention du peintre Jacques-Émile Lafon ; de même pour la mise en peinture du chœur ;

3 - L'auteur de cette nouvelle peinture fut très certainement Eugène Dellavalle, travaillant seul ou avec l'aide d'un ou plusieurs praticiens de son atelier de travaux d'église, dont peut-être le peintre Albert Bertolletti.

42. Lettre à Ludovic Vitet, 13 août 1846.

Jacques-Émile Lafon ne peut pas être considéré comme le restaurateur de la peinture. Sexagénaire et très affaibli, sur le déclin et retraité, il n'était plus en état de prendre en charge un tel chantier. Bien plus, il était partisan de conserver ce précieux témoignage pictural.

La peinture originale du XV^e siècle fut, sans doute trop hardiment, détruite et remplacée en 1878 par une œuvre d'Eugène Dellavalle, patron et, depuis peu, associé de son cousin, le jeune peintre Albert Bertoletti, aujourd'hui moins oublié que lui. Ce dernier a peut-être joué un rôle essentiel dans l'exécution de cette néo-peinture : il est le seul, de cette entreprise de travaux d'église, à avoir laissé un œuvre peint connu.

Le repeint total de la peinture de Cadouin ne serait certainement plus possible aujourd'hui. L'action des architectes des Monuments historiques, régie – en principe du moins – par la Charte internationale sur la conservation et la restauration des monuments et des sites (charte de Venise, 1964), s'oppose normalement à ce genre de travaux abusifs⁴³. Mais la deuxième partie du XIX^e siècle a été le temps de très fréquentes et brutales réfections architecturales, malgré l'avis des archéologues. Heureusement, elles ont, en dehors de cette œuvre et des travaux assez réussis du cloître, épargné notre abbaye de Cadouin.

B. et G. D.⁴⁴

43. Notamment deux de ses articles : « La restauration est une opération qui doit garder un caractère exceptionnel. Elle a pour but de conserver et de révéler les valeurs esthétiques et historiques du monument et se fonde sur le respect de la substance ancienne et de documents authentiques. Elle s'arrête là où commence l'hypothèse, sur le plan des reconstitutions conjecturales, tout travail de complément reconnu indispensable pour raisons esthétiques ou techniques relève de la composition architecturale et portera la marque de notre temps. La restauration sera toujours précédée et accompagnée d'une étude archéologique et historique du monument (article 9). Les éléments destinés à remplacer les parties manquantes doivent s'intégrer harmonieusement à l'ensemble, tout en se distinguant des parties originales, afin que la restauration ne falsifie pas le document d'art et d'histoire (article 12). »

44. Site : <http://monsite.wanadoo.fr/delluc.prehistoire> et courriel : dellucbg@wanadoo.fr. U.S.M. 103 du M.N.H.N. - F.R.E. 2676 du C.N.R.S. Nos remerciements vont à Mme Françoise Perret pour ses précieuses informations sur A. Bertoletti. C'est à elle que nous devons la photocopie de la publicité de l'entreprise de E. Dellavalle et A. Bertoletti.

Bibliographie et sources ⁴⁵

- ANDRÉ (N.), « Cathédrale Saint-Front. L'homme qui venait d'Italie », *Courrier français de Dordogne*, 2 août 2002, page A.
- ANDRÉ (N.) et PERRET (F.), *Exposition Jacques-Émile Lafon (1817-1886), les mystères d'un peintre*, panneau sur Albert Bertoletti (1853-1935), Périgueux, Musée du Périgord, et abbaye de Cadouin, 2002 et 2003.
- ANDRÉ (N.) et PERRET (F.), *Du noir à l'or. Conserver, restaurer, valoriser, Le Chemin de Croix de Jacques-Émile Lafon (1817 - 1886)*, Périgueux, La Lauze, 2005.
- BEAUREGARD (M.-A.), *Le guide du pèlerin au Saint Suaire de Cadouin*, Périgueux, Cassard frères, 1878a.
- BEAUREGARD (M.-A.), in *Semaine religieuse*, 1878b, p. 773.
- BÉNÉZIT (E.), *Dictionnaire critique et documentaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs de tous les temps et de tous les pays, par un groupe d'écrivains spécialistes français et étrangers*, 14 volumes, Paris, Gründ, 1999 (nouvelle édition revue sous la dir. de J. Busse).
- BOURGEIX (P.), *Le pèlerinage du Saint-Suaire de Cadouin (1866-1934)*, mémoire de maîtrise d'histoire contemporaine, Bordeaux III, www.au-fil-du-temps.com.
- BRANT (S.), *La Nef des fous, Das Narrenschiff*, adaptation française de Madeleine Horst, Strasbourg, La Nuée bleue, 1977 (nouvelle édition).
- BRUGIÈRE (H.), *Notice sur Cadouin*, manuscrit, avant 1878 (collection de la Société historique et archéologique du Périgord).
- CARLES (A.), *Histoire du Saint Suaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ...*, Paris, Poussièlgue frères, 1875 (reprint Le Roc de Bourzac, Bayac).
- CASTELLANE (H. de), « Les zouaves pontificaux périgordins. Pour Dieu et pour la France », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 2002, t. CXXIX, p. 229-245.
- CHASTEL (A.), *L'Art français. Temps modernes, 1430-1620*, Paris, Flammarion, 1994.
- DELLAVALLE (E.) et BERTOLETTI (A.), *Lettre publicitaire de la maison Eugène Dellavalle et A. Bertoletti*, vers 1880 (collection de Mme Françoise Perret).
- DELLUC (G.) et SECRET (J.), *Cadouin, une aventure cistercienne en Périgord*, Périgueux, Imprimerie Fanlac, 1965 (plan de G. Ponceau, photographies de J. Lagrange).
- DELLUC (B. et G.), *Léo Drouyn en Dordogne 1846-1851*, Périgueux, Société historique et archéologique du Périgord, 2001.

45. N'ont été conservées, dans cette liste, que les références effectivement appelées dans le texte.

- DELLUC (B. et G.), « L'abbaye de Cadouin, vue par Léo Drouyn en 1845-1847 », dans *Autour de Cadouin, fille de Pontigny, actes du 8^e colloque de Cadouin*, 2001, p. 42-48.
- JEAN (abbé) (pseudonyme de J. Sagette), 1972.
- LAFON (J.-É.), Lettre au docteur J.-B.-É. Galy, *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 1879, t. VI, p. 104-105.
- LAMOTHE (L. de), *Voyages agricoles en Périgord et dans les pays voisins*, 2^e partie, 2^e section, 1886, p. 1491.
- LÉON (P.), *La vie des monuments français. Destruction. Restauration*, Paris, A. et J. Picard, 1951.
- MEDIUM ART S.A., *Chronologie de l'évolution de l'armure et du casque entre le Ve et le XVI^e siècle*, www.medievart.com/medievart/Evolution4.htm, 2005.
- MUSÉE DU PÉRIGORD, « Jacques-Émile Lafon », dans *Centenaire de la Société des Beaux-Arts de la Dordogne, 1884-1885*, exposition du 1^{er} juillet au 15 novembre 1985, 1985, p. 28 (notice probablement rédigée par M. Soubeyran).
- OLIVA (J. H.), *Correspondance avec B. et G. Delluc* au sujet du peintre argentin Angel Della Valle, (detalles2000@yahoo.com.ar), 2003.
- MUSÉE DU PÉRIGORD, « À propos de l'exposition "Jacques-Émile Lafon (1817-1886), les mystères d'un peintre", du 21 septembre au 28 octobre 2002 », *Bulletin de liaison du musée*, 2002, n° 27.
- PENAUD (G.), *Le grand livre de Périgueux*, Périgueux, La Lauze, 2003.
- PERRET (F.), *Information orale sur Alberto Bertolotti et sur Eugène Dellavalle*, 2004. Voir aussi ANDRÉ (N.) et PERRET (F.).
- RÉAU (L.), FLEURY (M.) et LEPROUX (G.-M.), *Histoire du vandalisme. Les monuments détruits de l'art français*, Paris, Robert Laffont, 1994.
- ROBERT-DELAGRANGE (alias Védrenne), *Histoire d'une relique et d'un monastère*, Bergerac, 1912.
- SAGETTE (J.), « Pèlerinage à Cadouin », *Le Chroniqueur du Périgord et du Limousin*, 1855, t. 3, p. 5-17 (cette longue description des peintures disparues est signée par l'abbé Jean).
- SOUBEYRAN (M.), « Le peintre Jacques-Émile Lafon (1817-1886) », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 1972, t. XCIX, p. 245-272 (avec un inventaire des tableaux).
- SOUBEYRAN (M.), « Jacques-Émile Lafon », dans *Cents portraits périgourdins*, Périgueux, Société historique et archéologique du Périgord, 1980, p. 158-159.
- SOUBEYRAN (M.), « Sur une visite du pape Pie IX à Jacques-Émile Lafon », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 1981, t. CVIII, p. 168-172.
- VÉDRENNE : a publié sous le pseudonyme de Robert-Delagrange.

- VIOLLET-LE-DUC (E.), *Dictionnaire raisonné de l'architecture du XI^e au XVI^e siècle*, 1854-1868, reprint Inter-Livres.
- X., « Le peintre Émile Lafon », *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, 1886, t. XIII, p. 154-156 (notice nécrologique).
- XX, *Semaine religieuse* du 7 septembre 1878.
- XXX (un lecteur de Cadouin), *Semaine religieuse* du 8 février 1879 (l'auteur pourrait être M. Campan, lazariste, ou Gaston Delluc, président du conseil de fabrique).

Notre sortie d'été en Sarladais samedi 2 juillet 2005

par Anne-Marie CESTAC

Cent vingt personnes se pressaient sur le parking de Vesunna, pour la sortie de notre compagnie.

Première étape : l'église de Tayac, sur la route de Saint-Jacques-de-Compostelle.

Grâce aux commentaires du Dr Blondin, et aux plans de l'architecte Rapine (1897-1908) distribués à chacun et chacune, nous avons découvert un édifice à la fois « église et fort » qui avait pour mission la défense du prieuré de Tayac, connu en référence au monastère de Paunat, et qui souffrira, entre autres outrages du temps, de la guerre de Cent Ans, des guerres de Religion, de la Fronde... avant de disparaître. L'église, elle, sortira quasi indemne de tant de conflits.

Cette église-fort porte bien son nom. Ses épaisses murailles, ses rares percements et son orientation nord-est, en fonction d'impératifs stratégiques, le prouvent nettement. Bâtie au XII^e siècle, son mur de défense du chevet, haut de 25 mètres, supporte une terrasse. Le clocher-porche comporte au-dessus de la chambre des cloches, un réduit défensif permettant de garder

l'entrée du portail. Portail taluté de façon à ce que les projectiles dérivent, et seul élément ornementé, dans cet ensemble imposant, simple et austère. Son ouverture polylobée se ressent de l'influence mozarabe. Les cinq voussures sur chapiteaux de marbre blanc, eux-mêmes soutenus par des colonnes de marbre vert, disent assez les éléments de réemploi ainsi qu'une pierre ornée d'entrelacs, visible au chevet de l'édifice.

A l'intérieur, la hauteur des trois nefs et des cinq travées sur arcs cylindriques, aux piles curieusement placées en face des baies, surprend. Le même dépouillement qu'à l'extérieur attend le visiteur. Seules les statues de la Vierge et de saint Jean, sorties des fonderies de Bourceval et cadeau des Festugières, amènent une note de couleur et de vie. Notre guide s'excuse de prendre la parole, tel un prêtre face à un auditoire attentif et qui l'applaudit : à quoi le chanoine Pommarède rétorque : « On applaudissait bien Lacordaire à Notre-Dame de Paris, pourquoi pas notre guide à Tayac ! », puis il fait remarquer les fonts baptismaux en fonte, également donnés par Festugières, ancien maître de forges de la région. Leur couvercle s'orne d'un saint Jean-Baptiste à l'index pointé indiquant les « voies du Seigneur ». Nous est rapportée ensuite, l'histoire, dans les années 1950, de ce pittoresque curé, l'abbé Estay, qui, pas très orthodoxe sur la liturgie, c'est le moins qu'on puisse dire, conduisait son chien à la messe tous les matins... pour ne pas être seul. Le père Pommarède, venu en visite avec des scouts, avait pu voir de ses propres yeux, le tableau du chien, baissant la tête au moment de l'Élévation et dignement assis pendant la lecture de l'Évangile.



L'église de Tayac (photo A.-M. Cestac).

2^e étape : changement d'époque, ce n'est plus dans l'Histoire que nous plongeons, mais dans la Préhistoire...

Comment venir à Tayac sans visiter le musée national des Eyzies, vaste et superbe édifice où se rencontrent touristes et connaisseurs du monde entier ?

Quelques 18 000 objets forment le fonds de l'industrie lithique et osseuse de l'auditorium et des salles d'exposition, explique notre guide, compétente et passionnée. Nous suivons les pas symboliques d'un australopithèque adulte et d'un adolescent qui ont laissé leurs empreintes, il y a 3 millions d'années. Puis, nous découvrons les emplacements reproduits des grands gisements de la France, dont ceux de la vallée de la Vézère qui restent des références : Le Moustier, La Micoque... Un cerf Mégacéros, de 2,20 m au garrot, disparu à la fin du paléolithique, impressionne par l'envergure de ses bois. Plus loin, la première sépulture néanderthaliennne, trouvée à « La Ferrassie », permet de représenter ces hommes que l'on dit, à tort, lourds et peu évolués et qui pourtant ont révélé, par leurs outils, leurs rites funéraires, un stade déjà avancé d'évolution. Ils se sont éteints aux alentours de 35 000 ans, le climat, la culture biologique et sans doute l'absence d'interfécondité avec Homo Sapiens les ayant condamnés.

Les techniques de fabrication des bifaces et autres outils fabriqués à divers usages, permettent de comprendre les différents systèmes de débitage des pierres taillées. Quant à l'industrie osseuse du paléolithique supérieur et aux fines feuilles de laurier et pointes de sagaies des silex du Solutréen, elles émerveillent par leur précision et leur délicatesse.

Une sépulture d'enfant, de la période du Magdalénien, présente une parure funéraire étonnante, et plus loin encore, un brûloir, sorte de lampe à graisse, a conservé quelques traces de genévrier (tel qu'on a pu en découvrir à Lascaux). Il permettait de peindre au plus profond des abris... Bref aperçu de ce que proposent ce musée et toute la vallée de la Vézère.

Notre guide évoque, amusée, à propos de ces richesses, l'interview de Camille Jullian, venu visiter la région. À la question : « Combien y a-t-il de sites préhistoriques sur la Vézère ? » – « J'en vois deux », aurait-il répondu au journaliste stupéfait, et d'ajouter « la rive droite et la rive gauche ». Tout est dit !

Il est maintenant 13 heures. Nous prenons la route direction Campagne, pour nous rendre à l'auberge.

Troisième étape : visite de l'hôtel particulier d'Aymard de Baumont à Saint-Cyprien.

Laissons parler M. Alain Ribadeau Dumas qui a bien du mérite à nous présenter la porte principale de la façade du logis, la route bruyante de Périgueux à Sarlat passant juste à ses pieds.

Si cette façade côté rue, paraît un peu répétitive par la succession de fenêtres identiques qui la rythment, la porte centrale et ses colonnes ioniques aux dimensions répertoriées et arrêtées selon le canon depuis Vitruve, séduisent par l'harmonie et la perfection qu'elles dégagent. La corniche et ses modillons, enfin le fronton triangulaire qui domine l'ensemble, ajoutent à l'élégance et la simplicité.

Le marquis de Beaumont nous ouvre sa « maison » du XVIII^e siècle. La famille Lavergne, dont l'un des membres fut médecin, y séjourna. Dans la lignée, avant de parvenir, par alliances successives, aux de Beaumont, on trouve Jean Rey, inventeur du thermomètre, le Lavoisier du Périgord. Les Lavergne deviendront de Marqueyssac, puis Lavergne de Cerval donnant plusieurs avocats parisiens qui feront de plus ou moins bonnes affaires. La famille est apparentée aux de Maleville, célèbres juristes périgordins. Les de Beaumont, par le mariage de l'un d'entre eux avec Marie-Gabrielle de Gorce, du château des Milandes, vont entrer dans la famille.



L'hôtel de la famille de Beaumont à Saint-Cyprien (photo S. Pommier).

C'est donc au cours du XVIII^e siècle que cette « maison », ni château, ni hôtel, ni palais, se bâtit et ne vivra pas trop d'heures tragiques pendant la Révolution, les travaux reprenant en 1806. Après cette présentation d'Aymard de Beaumont, Mme de Beaumont prend la parole pour commenter le beau et

grand tableau de l'archevêque Christophe de Beaumont, dont le portrait orne une partie du salon. Il a fait parler de lui sous Louis XV et Louis XVI. Né au château de La Roque à Meyrals, cet homme d'Église très rigoriste quant au dogme et à la morale, ennemi acharné des Jansénistes, fut aussi un homme charitable et pieux (ce qui paraît, somme toute, très logique pour un chrétien), très aimé du peuple, témoins tous les pauvres de Paris qui suivirent ses obsèques. Selon l'usage souvent observé, son corps est à Notre-Dame de Paris tandis que son cœur se trouve dans l'église de Saint-Cyprien. En conflit avec les philosophes des Lumières, il écrivit une longue lettre à Rousseau qui lui répondit au titre de « Citoyen Rousseau de Genève, à l'Archevêque de Paris », ce qui fut jugé très impertinent par Voltaire : « Tant qu'il y était, il n'avait qu'à dire : de Jean-Jacques à Christophe ! ». Notre président s'étant enquis auprès de M^{me} la marquise : « Pourquoi l'évêque du portrait est-il vêtu de bleu pervenche et non du célèbre rose évêque, conforme à son état ? ». « Je l'ignore, monsieur le chanoine... mais vous allez nous le dire. » Ce qui fut fait. « Avant d'opter pour le rose, les évêques portaient des soutanes bleu mauve et M^{gr} de Beaumont y a ajouté le rabat, signe de gallicanisme auquel il tenait beaucoup et qui fut supprimé, pour le clergé français, après la guerre de 1914. »

Sortons maintenant dans le parc. La maison, « côté jardin », s'ouvre sur deux terrasses ; la première, aménagée alors en jardin à la Française (projet qui devrait être repris aujourd'hui) ; la deuxième, ouverte sur un jardin paysager aux allées courbes, proposant un grand espace de verdure aux arbres bicentenaires. Au fond, la pièce d'eau, ornement incontournable de ces parcs, et à droite, « une chambre de verdure » permettant le repos et la fraîcheur par les chaudes journées d'été... ce qui est d'ailleurs le cas aujourd'hui. Du parc, on peut admirer la fort belle façade aux pierres de taille en très bon état, couverte d'un toit de petites tuiles, à pente moyenne. Quatre pilastres doriques en comptant celles des angles, animent cette partie de la maison ainsi qu'une même corniche et un même fronton que côté rue.

La visite terminée, nous sommes maintenant invités à un royal goûter, à l'intérieur, il fait si chaud ! Là, rafraîchissements, vins, café glacé et délicieux chocolats, servis en abondance, réjouissent chacun...

Il ne nous reste plus qu'à remercier nos hôtes.

Ultime étape : le château du Roch. Ce château appartient à la famille de Saint-Exupéry. Notre président et M. Alain Ribadeau Dumas commentent la somptueuse façade aux pilastres en pierre de taille de très bel appareil, au corps central flanqué de deux pavillons qui avancent nettement, le tout, coiffé d'un toit à la Mansard. Deux entrées distribuées, l'une à gauche et l'autre à droite, confèrent à la construction, une symétrie parfaite. « Il existe une grotte du Roch » explique M^{me} la marquise, « les spécialistes Brigitte et Gilles

Delluc y ont découvert une gravure mi-bison mi-cheval, dont le moulage est posé sur la table devant nous, à l'extérieur de la demeure. Cette grotte ne se visite pas, par crainte de dégradations. »



Le château du Roch (photo S. Pommier).

« Le château, entouré de douves au départ, fut construit par un arrière-arrière grand-père, poursuit notre hôtesse, il voulait épouser une Mancini. Ce qui ne s'est pas fait. Les Latour du Roch donneront des maîtres de forges jusqu'en 1800. » Enfin, nous sommes invités à découvrir, à l'intérieur du château, un escalier à la rampe de bois, imitant parfaitement le métal, puis nous descendons, par un escalier taillé à même le roc, dans une cave naturelle, sorte d'abri qui donne tout à fait à l'extrémité sur une très grande ouverture en berceau, ornement original de la façade nord-est.

Nous restons quelques instants sur la pelouse, à admirer la noblesse du cadre. Nous rentrons, après un rapide verre levé en signe d'amitié, sur la terrasse du château, servis par Joëlle et Michel Bernard, fidèle trésorier de la SHAP.

Que de bons moments à retrouver ! Et que de beaux récits à raconter !

Merci, monsieur le Président, à vous, et toutes celles et ceux qui ont permis cet enchantement : nos hôtes, nos collègues, Alain et Sabine Ribadeau Dumas, Jeannine Rousset et le Dr Alain Blondin, le colonel Michel Bernard et Joëlle Bernard.

La sortie d'automne nous fera découvrir le pays ribéracois.

A.-M. C.

VIENT DE PARAÎTRE

Thierry Boisvert, *Photographes en Dordogne (1^{re} partie : 1850-1930)*, Périgueux, La Thèze, 2005, ill., 486 p., 43 €.

La tâche est rude pour vous présenter cet ouvrage, tant le travail de recherche accompli pour le réaliser est incommensurable. Néanmoins, nous nous y livrons avec détermination.

Une vingtaine d'années pour collationner iconographie, et bibliographie.

c'est dire que cette publication n'est pas le fruit d'une toquade d'auteur de fortune.

La photographie, invention majeure du XIX^e siècle, donne à relire la temporalité avec tout ce qu'elle porte en elle d'intentions, d'illusions et d'esthétisme. Il y a bien là le signe d'une ethnographie qui fait apparaître avec des nuances multiples un département, une culture...

Au regard de l'histoire, ces images anciennes ont un pouvoir d'évocation extraordinaire. Nous en apprécions toute la teneur et leur fragilité n'en est que plus ressentie.

Ainsi nous apprécions au fil des pages les portraits, les groupes, les photos après décès, la mise en scène du quotidien ou encore les villes et les villages. Inventorier cette masse documentaire est une pratique complexe parfois hasardeuse. Nous en saisissons le labeur et il faut compter sur l'exigence de Thierry Boisvert pour nous en restituer une lecture aisée. Nous sentons bien également l'hommage reconnaissant, magnifiquement rendu, aux photographes qui étaient pour certains de grands noms de la photographie.



Ces bribes d'un temps perdu font partie intégrante de l'inventaire de notre mémoire. D'ores et déjà nous ne regarderons plus la photographie de la même manière.

Pas de grandiloquence dans l'à-propos, mais un style mesuré et des références historiques spécifiques donnant tout crédit à l'écrit.

Au-delà de l'aspect artistique, la richesse documentaire de l'ouvrage représente un réel gisement d'images. À cela s'ajoute un index des noms de lieu, un répertoire des photographes et des éditeurs de cartes postales, des séries de cartes postales éditées en Dordogne et une bibliographie sérieuse.

Thierry Boisvert est un véritable « metteur en valeur » du patrimoine photographique de Dordogne. L'auteur peut être assuré que nous découvrirons avec attention son prochain ouvrage annoncé : *Histoire de la publicité en Dordogne*.

Marie-Pierre Mazeau-Janot

Guy Penaud et José Correa, *La cuisine rustique au temps de Jacquou le Croquant*, Périgueux, éditions de La Lauze, 2005, ill., 175 p., 34 €.

Voilà un bel ouvrage, une riche collaboration, comme une sonate, entre le texte et l'image. Guy Penaud et José Correa nous invitent à une promenade gourmande à travers l'œuvre d'Eugène Le Roy. Nouvelle lecture de ces romans qu'on a rangés trop facilement dans un provincialisme sensé être dépassé selon l'opinion de la culture dominante de cette fin du XIX^e siècle, celle de Paris.

Cette promenade à travers l'œuvre d'Eugène Le Roy nous permet de parcourir une grande partie des romans publiés par le fils du « valet de chambre » du baron de Damas, châtelain d'Hautefort. Il y a nombre de manières d'entrer dans cette œuvre, celle-ci est très originale et nous rappelle que les écrits d'Eugène Le Roy peuvent constituer une sorte de document historique, tant elle est inspirée d'une connaissance, de l'intérieur, en quelque sorte, de la vie de tous les jours en Périgord. Par son origine, comme par son métier, Eugène Le Roy a pu voir comment vivaient les gens de son temps, à la ville comme à la campagne.



Et c'est un premier mérite de cet ouvrage, que de retracer, même brièvement, une carrière qui le mena de Tocane-Saint-Apre à Hautefort, en passant par Jumilhac, où il convola en justes noces, par Montignac et Bordeaux.

Durant toute son activité de percepteur, il a fréquenté pauvres et riches, et souvent les auberges des environs, pendant ses tournées à cheval ; et c'est sans doute là qu'il a fait connaissance avec ce dont se nourrissaient ses contemporains.

Le second mérite de ce livre est de nous inviter à relire les romans de notre auteur. Plus de la moitié en est citée : *Le Moulin du Frau*, *Jacquou le Croquant*, *Les gens d'Auberoque*, *Nicette et Milou*, *Dom Gérémus*, *La gent Agrafeil*, *Roquejoffre*, *L'ennemi de la mort*, *L'année rustique en Périgord*, *Carnet de notes*.

Par la grâce des textes présentés, nous allons de dîners en soupers, avec une grande variété des mets cités. Repas de fêtes, de moissonneurs, à la campagne. Nous sommes même invités à la table des nobles. Du fait des lieux où s'est exercée l'activité professionnelle d'Eugène Le Roy, les belles illustrations de José Correa nous donne à regarder plus vers le centre et le sud de la Dordogne.

Un très grand intérêt aussi de l'entreprise de Guy Penaud est de nous permettre de trouver chez Eugène Le Roy, au-delà de ce que nombre de commentateurs y ont trouvé, le « témoignage » du vécu, des renseignements sur le quotidien que seule la célèbre enquête de Cyprien Brard, en 1835, pouvait faire entrevoir : de quoi était fait le quotidien des gens simples ou non, mais qui ne paraissaient pas dans les vastes fresques historiques. Un éclairage sur cette histoire si difficile à écrire : celle de la vie quotidienne.

Et troisième mérite, c'est la recherche et la présentation des recettes de ces plats, gourmets ou simples, qui ont fait le bonheur de nos anciens, et feront, n'en doutons pas, le nôtre. À la lecture, ces recettes semblent réalisables. Il faudrait les citer toutes, depuis celle du pain, jusqu'à celle de la dinde rôtie. Même si cet ouvrage ne se veut pas un énième livre de cuisine, il contient bien des plats que l'on aimerait cuisiner. Une remarque s'impose, c'est que pour ce qui est des viandes, celles des bovins n'apparaît pas, preuve que à cette époque elle n'entrait pas dans la composition habituelle des repas, ce que confirment bien des archives des temps passés.

En somme, *La cuisine rustique au temps de Jacquou le Croquant* de Guy Penaud et José Correa est une bonne contribution aux délices de nos papilles, mais aussi à l'histoire des gens des temps passés.

Pierre Ortega

Élection du conseil d'administration

Appel à candidatures

Les élections, pour le renouvellement du conseil d'administration de notre compagnie, auront lieu à l'occasion de la prochaine assemblée générale le mercredi 4 janvier 2006 (1^{er} février 2006 dans le cas où le quorum n'aurait pas été atteint).

Les membres de la Société, désireux de faire acte de candidature à l'un des dix-huit sièges d'administrateurs à pourvoir, sont invités à le faire savoir par lettre adressée, avant le 15 novembre 2005, à :

M. le Président
SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD
18, rue du Plantier
24000 Périgueux

NOTES DE LECTURE

Marie-Thérèse et Jacques Escarment, *Mussidan au fil des rues...*
Le temps retrouvé, éditions de l'Anguis, 2005, 152 p., ill., 28 €.

Vous pensez et sûrement à raison... Encore un ouvrage de cartes postales ! Mais là, le livre de belle facture offre un choix de cartes postales soigné et didactique allant de 1900 à 1930. En collectionneurs avertis et en Mussidanais dans l'âme, les auteurs ont agrémenté les illustrations de commentaires sommaires et de leur date d'envoi. Ainsi, la balade débute par des vues générales de Mussidan, puis de l'eau au rail nous découvrons l'Isle et la gare, pour nous diriger vers le cœur de la ville en rattrapant les nouveaux quartiers puis les faubourgs. L'industrie mussidanaise, et enfin les félibrées de 1905 et 1929 terminent l'ouvrage.

Pas vraiment de nostalgie, juste un regard indispensable sur un temps bien lointain pour savoir et parfois mieux comprendre...

Collectif, *Brantôme et ses contemporains face aux bouleversements des arts de la guerre, Rencontres de Brantôme en Périgord (octobre 2003)*, Presses Universitaires de Bordeaux/Centre Montaigne de Bordeaux 3, coll. Cahiers Brantôme, vol. 2, 2005, 186 p., 20 €.

Le XVI^e siècle est marqué par les guerres d'Italie, puis par les guerres de Religion et on commence à deviner à la fin du siècle les changements qui se produiront dans les arts de la guerre au XVII^e siècle, avec notamment le développement de l'artillerie et des armes à feu.

Comment Brantôme et ses contemporains ont-ils vécu ces périodes troublées et quels témoignages nous en ont-ils laissé ? C'est la question à laquelle répondent les actes de ce colloque, dirigés par F. Argod-Dutard et par notre collègue A.-M. Cocula.

Concernant directement notre département, signalons un article de synthèse de É. Tournier intitulé « Les lieux de combats en Périgord durant les guerres de Religion (1561-1594) ».

Guillemette de La Borie, *Les Dames de Tarnhac*, Paris, Presses de la Cité, collection Terres de France, 2005, 353 p., 18,90 €.

Guillemette de La Borie transforme, au fil des pages de son ouvrage, la vie de Mondane et des « dames » qui tenaient le château de Tarnhac en sarladais, en roman. Ainsi, à partir de nombreux témoignages oraux, de lectures et de recherches, l'auteur nous invite à découvrir la vie d'un domaine au début du XX^e siècle dont la principale culture deviendra celle du tabac. La sagacité avec laquelle est décrite le monde des hobereaux, des domestiques et des métayers est surprenante par sa justesse. Aussi, « la bonne société » n'est pas épargnée avec son évocation toujours lucide et pleine de finesse. Et puis, les portraits de femmes, subtils et délicats, lèvent un voile sur leur vie quotidienne.

Ainsi, c'est tout un pan de l'histoire du Périgord que nous vivons au cœur de ce récit romanesque d'un ressenti et d'une sensibilité rare qui touche à la mémoire. De plus, la belle qualité littéraire du texte est un ravissement.

Jean-Luc Ménager, *Découvrir le Périgord, 30 balades*, Périgueux, éditions Fanlac, 2005, 141 p., ill. couleurs, cartes, 13,50 €.

Invitation à découvrir autrement le Périgord, de manière plus poétique qu'à l'accoutumée, tout simplement au cours de balades pédestres.

Dans chacune des régions du département plusieurs parcours sont proposés avec la description de la promenade et des cartes très précises.

Alors laissez-vous surprendre en Périgord Vert par « la balade des lavoirs » en Ribéracois, ou encore en Périgord Blanc par « la ronde des pigeonniers » aux alentours de Coulaures, mais aussi en Périgord Pourpre par « de la terre à la rivière » près Le Fleix et en Périgord Noir par « le sentier des châtaigniers » non loin de Villefranche-du-Périgord.

Les chemins retenus par Jean-Luc Ménager mettent très largement en lumière le patrimoine paysager et bâti hors sentiers battus.

L'envie de lacer ses chaussures et de saisir son bâton de « pèlerin » prend dès la découverte de ce guide... Bonne route !

La rédaction

LES PETITES NOUVELLES

par Brigitte DELLUC

VIE DE LA SOCIÉTÉ

- Nos prochaines soirées bimestrielles auront lieu à notre siège, 18, rue du Plantier à Périgueux, à 18 h 30 : le 9 novembre 2005 et le 11 janvier 2006. Les programmes seront annoncés au cours des réunions mensuelles et par voie de presse.

COURRIER DES LECTEURS

- Le Dr Gilles Delluc (place de l'Église, le Bourg, 24380 Saint-Michel-de-Villadeix) a recherché le souvenir de Bugeaud lors de deux missions en Algérie. « Célébré en Dordogne, le maréchal Bugeaud n'a pas laissé un bon souvenir dans l'Algérie actuelle. Les historiens modernes insistent sur son hostilité initiale à cette « possession onéreuse dont la nation serait bien aise d'être débarrassée si on avait assez de franchise et de fermeté », sur les concessions chimériques de son traité de la Tafna et surtout sur le caractère brutal de sa conquête de ce pays, « fondée sur la razzia et la dévastation systématique des régions insoumises » (Ageron (C.-R.), *Histoire de l'Algérie contemporaine*, Paris, PUF, 1999). La station climatique de Bugeaud, au-dessus d'Annaba (Bône), se nomme aujourd'hui Saraïdi. À Alger, la statue en bronze de Thomas Robert Bugeaud par Auguste Dumont (1851), érigée place Bugeaud (rue d'Isly), avait été inaugurée le 14 août

1852. Cette statue en pied du « soldat-laboureur » a été transférée à Excideuil et remplacée par une statue équestre d'Abd el-Kader. La place se nomme désormais place Emir Abd el-Kader (rue Larbi ben M'hidi). Mais le visiteur peut toujours voir, au musée des Beaux-Arts d'Alger, devant un tableau figurant la place Bugeaud avec l'ancienne statue ou encore sous les dragonniers (*Dracæna draco*), plantés à l'initiative de Bugeaud pour ombrager l'allée d'entrée du célèbre Jardin d'essai du Hamma (fig. 1, photos Delluc). Un tirage en fonte de la statue, effectué par la fonderie Eck et Durand, grâce aux souscriptions venues de France et d'Algérie, a été inauguré le 5 septembre 1853 à Périgueux : ce matériau commun l'a fait échapper à la réquisition de 1942 par les autorités de Vichy ».



fig 1.

- M. Bernard Lachaise (blachaise@free.fr), après lecture des Petites Nouvelles concernant Paul Loubradou (*BSHAP*, 2005, t. CXXXII, p. 296-298), indique qu'il n'a pas de réponse aux questions posées.

- M. Claude-Henri Piraud (claud-henri.piraud@credit-agricole-sa.fr) apporte une précision concernant le château du comte Jean-Marie-Paul de Pange à Mareuil (*BSHAP*, 2005, t. CXXXII, p. 299) : « Le marquis de Pange avait acheté au début des années 1970 le château de Beauregard, à Saint-Pardoux de Mareuil. Il le restaura avec grand soin et beaucoup de talent et d'énergie, mais le revendit au début des années 1980 parce que son fils voulait relever le château familial de Pange près de Metz ». La photographie du château (fig. 2) est extraite de l'ouvrage de H. Lapouge (*Anciennes demeures du Périgord, arrondissement de Nontron*, Bayac, Graphie-Services, 1989).

- Le père Pierre Pommarède signale une brochure d'Albert Dujarrie-Descombes : *Le dernier mot sur l'origine parisienne de Cyrano, avec explication de son surnom de Bergerac* (imprimé à compte d'auteur chez Camille Condon à Ribérac, 1889, in-8°, 24 p., 1 carte). Comme dans ses



fig 2.

articles écrits avant et après celui-ci (entre 1874 et 1898), A. Dujarric-Descombes situe bien le fief de Bergerac en vallée de Chevreuse. Mais il ne se pose pas la question de savoir pourquoi il existait un lieu-dit Bergerac dans l'ouest parisien. Sur ce dernier point, voir : Delluc (B. et G.), « Cyrano Parisien ? Oui, mais... », *BSHAP*, 2003, t. CXXX, p. 603-622. Soyons justes : notre compatriote n'avait fait que reprendre et diffuser les révélations faites par les érudits parisiens Auguste Moutié et Augustin Jal. Un détail intéressant : l'auteur note qu'après ses premières publications, la rue Cyrano de Périgueux est devenue en 1874 la rue des Mobiles-de-Coulmiers.

Malgré cela, le Cyrano d'Edmond Rostand reste de loin le plus cher au cœur des Bergeracois et la municipalité de Bergerac vient d'inaugurer, le 2 juillet, une deuxième statue de ce Cyrano, en métal peint, avec yeux bleus et nez caricatural, par Mauro Corda (fig. 3, photo Delluc), au



fig 3.

chevet de l'église Saint-Jacques, place Pélissière, à quelques dizaines de mètres du Cyrano en pierre de la place de la Myrpe.

À Sannois (Val d'Oise), où mourut et où est enterré le modèle d'Edmond Rostand, le vrai Savinien de Cyrano, aura lieu un colloque « Cyrano de Bergerac » les samedis 3 et 17 décembre. *La Mort d'Agrippine*, tragédie en alexandrins de Cyrano sur la Fronde, sera donnée les 16, 17 et 18 décembre. Renseignements sur le très documenté site de Hervé Bargy : www.levraicyrano.com.

- Brigitte et Gilles Delluc ont trouvé une photographie de la grotte de la Maladrerie à Campniac, dans son état ancien (fig. 4). « À quelques dizaines de mètres de la maison dite de la Maladrerie (ou hôpital de Charroux) (Coulounieix-Chamiers) s'ouvre, en rive gauche de l'Isle, au sud de la petite route, un large porche de grotte. À la voûte, on voit aujourd'hui des marches d'escalier taillées dans le roc et l'exploration a montré que les galeries ne continuaient pas loin. Ce document est un tirage amateur sépia sur carte postale (Société Lumière, Lyon). Il montre la grotte dans son état ancien : le sol n'a pas encore été abaissé ; les escaliers sont accessibles de plain pied. L'auteur est un photographe amateur de Montauban surnommé « Bobo ». Selon le scripteur du message manuscrit daté du 28 avril 1906 et signé Tournié, « Bobo » a rapporté de son séjour en Dordogne « quelques fort jolis clichés. La vue de l'intérieur de ces grottes préhistoriques [*sic*] vous prouvera que Bobo a été moins maladroit à Périgueux qu'à Montauban ».



fig 4.

- À l'occasion du 250^e anniversaire de sa mort, le Dr Gilles Delluc évoque le souvenir de M^{gr} Henri François Xavier de Belsunce (ou Belzunce) de Castelmoron, archevêque, né à La Force (1671-1755). « Il se dévoua dans la cité de Marseille de façon admirable lors de la peste de 1720. Ses détracteurs prétendirent qu'il ne sortit qu'une fois le fléau apaisé. Pourtant Marseille donnera son nom à une de ses principales artères et lui dédiera un monument. Les hauts faits du prélat ont été rapportés notamment dans le *BSHAP* de 1878, 1880 et 1895 et par Marc Chassaing dans l'album *Cents portraits* édité par notre compagnie. Des gravures et deux tableaux peu connus décrivent la scène de rue où il assiste les mourants (fig. 5). L'un (1,30 x 1,60 m), peint par Nicolas André (1754-1837) est conservé au Louvre. Le second est une grande vue de la cité durant l'épidémie, œuvre de Michel Serre vers 1723, montrant le prélat (Bertrand (R.), *Images de la Provence : les représentations iconographiques de la fin du Moyen Age au milieu du XX^e siècle*, Centre méridional d'histoire, Université de Provence, 1992). Belsunce n'a pas fait l'objet d'études récentes publiées, à notre connaissance.



fig 5.

Mais la science moderne a permis de pister la peste au fil des siècles. Il y a eu trois pandémies. La première ou peste justinienne a sévi à partir du VI^e siècle sous le règne de l'empereur Justinien. La deuxième, ou peste noire, a atteint l'Europe en 1347 et a tué environ un tiers de la population. L'épidémie de 1720 en fut une résurgence. La troisième pandémie a débuté à la fin du XIX^e siècle en Asie et frappe encore Asie, Afrique et Amérique, par petites épidémies propagées par les parasites des rongeurs et sans doute des hommes. L'étude récente des fragments d'ADN spécifiques à la bactérie, retrouvés dans la pulpe dentaire du squelette des victimes, a prouvé que le même bacille de Yersin, dans sa souche *Orientalis*, était responsable des trois

pandémies. Contrairement à une idée reçue, les autres variants, *Yersinia pestis Antiqua* et *Medievalis*, tout aussi pathogènes, ne sont responsables que d'épidémies régionales (Drancourt (M.) *et al.*, « Orientalis-like *Yersinia pestis* found by spacer genotyping during historical plague pandemics », *Emerging Infectious Diseases*, septembre 2004). »

- Brigitte et Gilles Delluc adressent deux superbes illustrations relatives aux exploits guerriers de Brantôme au Maroc (fig. 6). « L'actualité a, récemment, rapporté la crise provoquée par un débarquement espagnol venant déloger une poignée de gendarmes marocains en poste sur le minuscule îlot du Persil, situé à l'ouest de l'enclave espagnole de Ceuta (*Le Monde*, 19 juillet et 26 septembre 2002). Ce débarquement survient plus de cinq cents ans après un autre débarquement auquel participa un Périgordin célèbre : Pierre de Bourdeille, abbé commendataire de Brantôme, venu là, « pour mon plaisir, voir le pays et la guerre ». Ce fut l'affaire du Peñón de Vélez de la Gomera le 6 septembre 1564. Elle consista en l'assaut de ce très modeste rocher (250 mètres sur 100, moins de deux hectares, mais 90 mètres de haut). Son fort était tenu par une soixantaine de « Barbaresques ». Il fut investi par une vingtaine de milliers de soldats espagnols, mais aussi allemands et italiens (dont des soldats du pape), débarqués d'une escadre de cent cinquante bateaux (dont une centaine de galères), aux ordres de Don García de Toledo y Osorio, marquis de Villafranca del Bierzo et vice-roi de Catalogne. Brantôme proclama bien haut cette (très facile) conquête du « Pignon de Bellys » et « ce succès fit le tour de l'Europe » (Cocula-Vallières, *Brantôme : amour et gloire au temps des Valois*, Paris, Albin-Michel, 1986) : Philippe II avait vaincu Soliman le Magnifique... C'était une revanche. Cette position appartenait à l'Espagne depuis 1508, mais les Turcs l'avaient conquise en 1554. Ce minuscule îlot est situé à 120 km au sud-est de l'enclave de Ceuta, à 35 km à l'ouest de la station balnéaire marocaine très fréquentée de Al Hoceima, à moins d'une demi-encablure seulement de la côte. Depuis Brantôme et le débarquement des soldats de Philippe II – et malgré la décolonisation –, cet îlot est demeuré espagnol, gardé par quelques *regulares*. Il est relié à la côte par une petite langue de sable depuis le séisme de 1934 : c'est une des plus courtes frontières du monde (85 mètres). Une carte de G. Mercator et J. Hondius (vers 1630) montre une belle vue du Peñón et de son fort (Hebrew University of Jerusalem & Jewish National et University Library) : l'îlot, trop grand, est situé trop à l'est et au large. Surtout une intéressante gravure (vers 1570), publiée dans *Civitates Orbis Terrarum*, de G. Braun et F. Hogenberg (Cologne, 1575), montre le bombardement, prélude au débarquement, à partir de la flotte et d'une tête de pont sur la côte. Le siège du Peñón a donné lieu en 2003 à un ouvrage de L. Vélez de Guevara : *El Cerco del Peñón de Vélez* (autres références sur demande) ».



fig 6.

- Suite à sa demande et à notre réponse (*BSHAP*, 2005, t. CXXXII, p. 303), M^{me} Annie Jarry (La Font de l'Auche, 24350 Mensignac) a reçu une nouvelle information concernant la signification du mot *joelle*. Un de ses voisins, sur la commune de Léguaillac-de-l'Auche, pratique encore ce type de culture sur une parcelle proche de celle identifiée *joelle* en 1805. Il lui a indiqué que cela se nommait en patois, phonétiquement, une *zoulade*.

- M^{me} Andrée Darves-Bornoz (Le Select, 32, bd de Vaugirard, 75015 Paris) apporte des compléments d'information concernant les objets du Muséum national d'Histoire naturelle mis en sécurité à Périgueux pendant la guerre (demande parue dans *BSHAP*, 2005, t. CXXXII, p. 177) : « En 1945, passant quelques jours à Périgueux à la maison de famille, dite des quais, en réalité 25, bd Georges-Saumande, j'ai eu une discussion avec ma tante Alice Bourdelle (sœur de mon grand-père Edouard Bourdelle, professeur au Muséum). Elle me révéla que mon grand-père avait caché des objets venant du Muséum dans la maison. Cela était facile, car c'était un ancien établissement de bains, qui avait conservé plusieurs pièces de bains. L'une était toujours ouverte et, enfants, cela nous amusait d'aller voir l'immense baignoire en fer avec un magnifique robinet en cuivre, en forme de col de cygne. Les autres pièces étaient fermées. Je sais cela parce que, durant l'année 1939-1940, avec ma mère, mon frère et ma sœur, nous avons résidé dans la maison et avons fréquenté lycée et écoles de Périgueux. Dans les pièces fermées, nous n'avions pas le droit d'aller. Je pense que cela aurait été facile de mettre un nombre important d'objets, effectivement. La tante Alice était formelle et étonnée que je n'ai pas été au courant par la suite. La cousine Desrozières [secrétaire du marquis de Fayolle] habitait également la maison. »

- Brigitte et Gilles Delluc envoient des photographies de la peinture murale de la chapelle haute de Cadouin (fig. 7). Cette Crucifixion avait été découverte à Noël 1981 à l'initiative de Gilles Delluc, au terme d'une longue recherche qu'il avait commencée en 1964. Seul un relevé en avait été publié (Delluc (G.), Lagrange (J.) et Secret (J.), *Cadouin, une aventure cistercienne en Périgord*, Le Bugue, PLB, 1990). Cachée par un énorme meuble de rangement, elle a été à nouveau dévoilée pour la journée du 20 août, à l'occasion du colloque de Cadouin, comme annoncé dans notre dernière livraison. Le Christ est encadré par saint Jean et par la Vierge (en partie mutilée par un raccord de mortier). L'angle supérieur et droit du panneau est oblitéré par un arc formeret du milieu du XIII^e siècle. La peinture est donc un peu plus ancienne et fait partie, comme le proposait la regrettée Michèle Gaborit, des rares œuvres murales du début du XIII^e siècle dans le sud-ouest de la France. Une publication est en préparation.

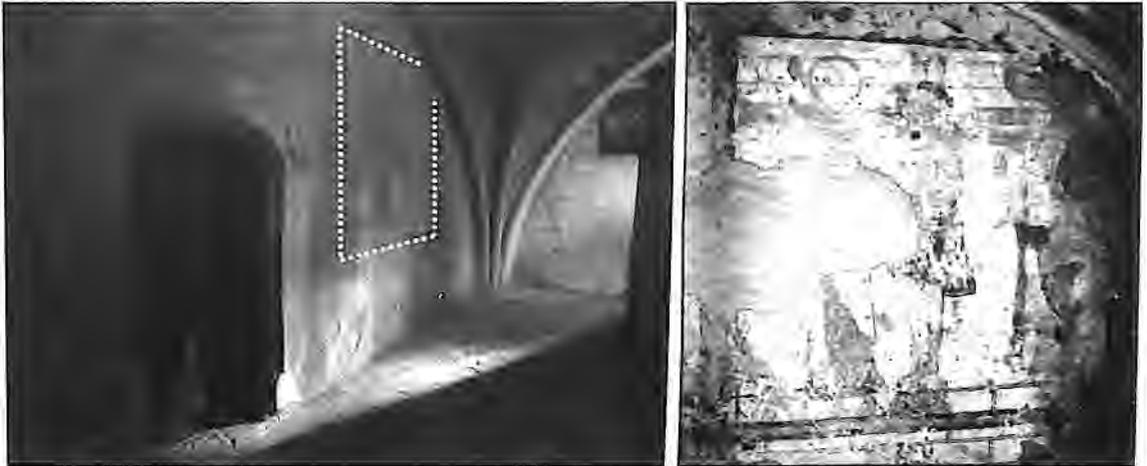


fig 7.

- M. J. Sarazac (36, rue Diderot, 33130 Bègles) nous confirme que le nom patronymique de son père Maurice Sarazac s'écrit bien avec un seul r (*BSHAP*, 2005, t. CXXXII, p. 300). « La plaque apposée sur la maison de Liorac est donc correcte. Ce qui induit en erreur c'est que la mauvaise orthographe est gravée dans le marbre du musée des Compagnons de la Libération aux Invalides, ainsi que sur leur site Internet ».

- Le Dr Jacques Gay (2, rue Saint-Germain, 24160 Excideuil), à la suite de son article sur « Essendiéras en Saint-Germain-d'Excideuil du temps des Pouquet » (*BSHAP*, 2003, t. CXXX, p. 117-138), a poursuivi ses recherches sur l'architecte du nouveau château. M. Michel Pouquet d'Avranches, descendant de la branche Pouquet, de Liaurou près d'Excideuil, s'appuyant sur ses archives familiales, lui a fourni les précisions suivantes :

1. L'architecte du nouveau château est Jean Pouquet de Liaurou.
2. Celui qui avait commandé de construire le dit château, est Eugène Pouquet, propriétaire de l'ancien château.
3. L'architecte avait proposé un plan, qui ne fut pas adopté par Eugène Pouquet. Ce dernier imposa le plan actuel que son architecte « trouvait trop important, avec des mélanges de styles inutiles ». Le plan fut cependant « réalisé ainsi ».

DEMANDES DES MEMBRES

- M. Jean-Marie Védrenne (25, route d'Argentouveau, 24200 Sarlat : tél. 05 53 59 45 73) s'intéresse aux pierres de remplis dans les murs de nos vieilles églises romanes (pierres avec des trous de gonds, des moulures, des

encadrements de portes ou de baies, des traces de feu) et à l'utilisation de déchets de tuiles pour le calage des maçonneries. « Pour réaliser une maçonnerie de remploi, qui était le plus souvent liée à l'argile, les artisans avaient l'habitude de caler cette maçonnerie avec de petits morceaux de pierres, de tuiles ou de pavements en terre cuite. Ces tuiles ou pavements étaient sans doute récupérés sur place, à partir de la démolition de bâtiments qui se trouvaient à l'emplacement de la nouvelle construction. J'ai observé qu'ils étaient employés principalement lorsque la présence d'un habitat romain était signalée. Un jour, dans un mur de l'église de Caban (près du Buisson), j'ai découvert un morceau de *tegula* romaine, bien identifiable à son large rebord. De la façon dont ces tuiles sont enchâssées dans la maçonnerie, on est sûr qu'elles ont été mises au moment de la construction. Ce phénomène est très courant en Bergeracois (Saint-Nexans, Cladech, en grand nombre) et en Sarladais (Fleurac) (fig. 8). D'autres calages de maçonnerie faits avec des remplois de tuiles et pavements ont-ils été observés dans d'autres édifices ? Est-il possible de faire un rapprochement avec un édifice romain qui se serait trouvé en ces lieux ? »



fig 8.

- Françoise et Patrick Walch (147, bd Raspail, 75006 Paris ; walch.patrick@wanadoo.fr) cherchent où se trouvait, à Périgueux, la boutique du tailleur à l'enseigne « J. Dalbavie », où travaillait Pierre Gaillard, le grand-père de Françoise Walch (fig. 9).



fig 9.

- Le Dr Gilles Delluc recherche des précisions concernant un avion photographié par un Bergeracois (fig. 10) : « Ces clichés du photographe E. Aubut, 3, rue du Marché à Bergerac (tampon au dos des clichés), montrent un avion, peut-être sur le terrain de Bergerac. La date est postérieure à 1918. Ce biplan rappelle un peu le fameux *Bréguet XIV*, mais en diffère par plusieurs points de détail. Le pilote porte, comme à l'accoutumée, le casque et la veste de cuir, les culottes de cheval et les bottes. Les soldats qui aident à la manœuvre font partie des troupes coloniales (tirailleurs africains ou malgaches). Peut-on apporter d'autres précisions ? »

AUTRES DEMANDES

- M. Alain Pouillart (13, rue de Challerange, 51500 Taissy ; 03 26 82 21 14 ; apouillart@wanadoo.fr) recherche : 1. « Quels furent les liens entre Pierre Magne (Périgueux 1806-1879), ministre de Napoléon III, et Antoine de Tounens, roi d'Araucanie et de Patagonie ? » ; 2. « Quelles furent les circonstances de la rencontre entre Alfred Magne (Périgueux 1834-1878) et Angélique Werlé (1840-1914), fille d'Édouard Werlé, maire de Reims et successeur de la Veuve Clicquot (champagnes) ? ». Il a noté que le mariage



fig 10.

d'Angélique et d'Alfred eut lieu à Reims ; ils eurent un enfant, Napoléon Magne (1865-1933), né à Reims.

- M. Alain Pouillart, sur la piste des liens entre la Champagne et le Périgord, s'intéresse à Émile Goudeau, né à Périgueux en 1849, co-fondateur du cabaret « Le Chat Noir » à Paris, à Achille Laviarde, Achille I^{er} de Reims, à Jean-Louis Forain, caricaturiste et peintre, né à Reims, qui fréquentèrent « Le Chat Noir », et à Antoine Cros, frère de Charles et futur roi de Patagonie, et demande si ces personnages ne se sont pas rencontrés dans le salon de la rue Birague à Paris.

- Catherine et François Schunck (Le Clos de l'Alouette, 24000 Périgueux ; 05 53 09 50 32 ; cf.schunck@wanadoo.fr), en vue de la préparation d'un livre, recherchent des témoignages sur l'évacuation des Alsaciens en Périgord en septembre 1939 : documents, photos de l'époque. Site Internet : <http://perso.wanadoo.fr/f.s.weiters/>

- M. Philippe Jost (46, route de Croissy, 78110 Le Vésinet), qui s'intéresse à la famille Dubet, recherche tout renseignement (état civil, activités privées ou professionnelles) sur « G. Dubet », auteur d'une collection de cartes postales (édit. Gauthier Périgueux), cité en référence de la figure 426 de l'ouvrage de Pierre Pommarède *Périgueux oublié* (Périgueux, éd. Pierre Fanlac, Périgueux, 1980).

Dans son ouvrage *Photographes en Dordogne (1^e partie : 1850-1930)* (Périgueux, La Thèque, 2005), Thierry Boisvert mentionne André Gauthier parmi les éditeurs de cartes postales qu'il a rencontrés. G. Dubet ne figure pas sur sa liste des photographes du début du XX^e siècle.

PROPOSITION DE SOUSCRIPTION

- Les Drs Imbert (château de Saint-Maurice, 24510 Saint-Laurent-des-Bâtons) nous offrent la possibilité d'acquérir une copie de la monographie qui vient d'être écrite par Chantal Dauchez sur le « Château de Saint-Maurice en Périgord » (récemment offerte à notre bibliothèque). Cette opération ne sera possible qu'à la condition de réunir au moins 50 souscripteurs de principe. Dans ce cas, chaque exemplaire reviendrait à 38 euros. Les personnes intéressées sont priées de le signaler au secrétariat de notre compagnie par téléphone, courrier postal ou courriel. Nous ferons le bilan de cet appel à la fin de l'année.

INFORMATIONS

- Le site Internet <http://perso.wanadoo.fr/vent.ouest/text/index.html> propose des vues aériennes remarquables du sud du Périgord : Bergeracois, vallée de la Dordogne et aussi Sarladais. Contacter : philippe.dufour4@wanadoo.fr

- M. Claude-Henri Piraud nous communique de précieuses informations sur : « un site Internet ¹ qui se met en place depuis quelques mois et qui pourrait se révéler très utile pour les chercheurs périgordins : <http://www.guyenne.fr/ArchivesPerigord/Accueil.htm>

Il donne actuellement en ligne, entre autres :

- Concordance entre la collection Périgord des Archives départementales des Pyrénées-Atlantiques et le fonds des microfilms des Archives départementales de la Dordogne ;

- Inventaires des Archives départementales des Pyrénées-Atlantiques : notamment B.1763 à B.1925 et E.600 à E.881 ;

- Concordance entre la collection Périgord de la B.N.F. et le fonds des microfilms des Archives départementales de la Dordogne ;

- Article de Ph. de Bosredon sur les « Manuscrits de la Bibliothèque nationale concernant le Périgord » (*BSHAP*, 1881, t. VIII, p. 410 et 478) ;

- Du même, l'« Inventaire sommaire de la Collection Périgord à la Bibliothèque nationale » ;

- Analyse sommaire des bulletins du XIX^e siècle des *Archives historiques de la Gironde*.

Ce site donne aussi des informations et des signets précieux sur les Archives départementales de Dordogne, Haute-Vienne, Gironde et Haute-Garonne, et sur les Archives nationales, la bibliothèque de Saint-Petersbourg, le *Public Record Office* (Archives nationales du Royaume-Uni).

A ce propos, je pense utile de signaler la mise au point du *Public Record Office* sur les archives relatives aux possessions françaises des rois d'Angleterre jusqu'à la chute de Calais au XVI^e siècle. La page « French Lands of the English Kings » de son site renvoie aux principales sources londoniennes (pas seulement les Rôles gascons), avec de précieuses orientations de recherche sur les fonds de la Tour de Londres. »

CORRESPONDANCE POUR LES « PETITES NOUVELLES »

Pour insérer une demande de recherche ou pour communiquer une information par l'intermédiaire des « Petites Nouvelles », on peut écrire directement à Mme Brigitte Delluc, secrétaire générale, S.H.A.P., 16-18, rue du Plantier, 24000 Périgueux ou utiliser son courriel : dellucbg@wanadoo.fr. Les illustrations photographiques et autres documents figurés peuvent être communiquées sous forme d'un tirage papier ou sous forme numérisée en format JPG. Compter deux mois minimum de délai pour la publication dans cette rubrique.

1. Conçu par notre collègue Claude Ribeyrol (ndlr).

CATALOGUE DES PUBLICATIONS

Ouvrages

ESPÉRANDIEU (E.)

Inscriptions antiques du musée de Périgueux.

Paris-Périgueux, 1893, 123 p., 11 pl., 28 €.

ROUX (J.)

Inventaire du trésor de la Maison du Consulat de Périgueux.

Périgueux, 1934, 189 p., 23 €.

FAYOLLE (A. de)

Topographie agricole du département de la Dordogne.

Périgueux, 1939, 139 p., 23 €.

MAUBOURGUET (J.) et ROUX (J.)

Le livre vert de Périgueux.

Périgueux, 1942, 2 vol., 619 p., 45 €.

MAUBOURGUET (J.)

Sarlat et le Périgord méridional. t.3, (1453-1547)

Périgueux, 1955, 158 p., 23 €.

GOUHIER (H.)

Lettres de Maine de Biran au baron Maurice, préfet de la Dordogne.

Périgueux, 1963, 44 p., 11 €.

SECRET (J.)

Les "Souvenirs" du préfet Albert de Calvimont (1804-1858).

Périgueux, 1972, 160 p., 16 €.

Hommage au Président Jean Secret.

Périgueux, 1982, 71 p., 8 €.

FAILLE (R.), SECRET (J.), SOUBEYRAN (M.)

Iconographie de François de Salignac de la Mothe-Fénelon.

Périgueux, 1991, 109 p. ill., 15,50 €.

DELLUC (Brigitte et Gilles)

Léo Drouyn en Dordogne 1845-1851

Périgueux, 2001, 328 p., 500 dessins, gravures et plans, 53,35 €.

BOST (Jean-Pierre) et FABRE (Georges)

Inscriptions latines d'Aquitaine (I.L.A.)

Ausonius. Maison de l'Archéologie, Bordeaux III. Ouvrage publié avec le concours de la S.H.A.P. 2002, 304 p., 53 €.

Recueils d'articles

1899. *Les Noces d'Argent (1874-1899)*, Périgueux, 19 p., 12,50 €.

1913. *Actes du 5^e congrès d'histoire, d'archéologie et de géographie de l'Union des sociétés savantes du Sud-Ouest* (Périgueux 1913), Périgueux, 190 p., ill., 25 €.

1960. *Mélanges Géraud Lavergne*, Périgueux, 164 p., ill., 18 €.

1964. *Centenaire de la préhistoire en Périgord*, Périgueux, 187 p. ill., 19 €.

1981. *Périgueux, le Périgord, les anciennes industries de l'Aquitaine*, actes du congrès de la FHSO (Périgueux, 1978), Périgueux, 366 p., ill., 25 €.

1988. *Mélanges Alberte Sadouillet-Perrin et Marcel Secondat*, Périgueux, 283 p., ill., 23 €.

1991. *Haut Périgord et pays de Dronne*, actes du 6^e colloque de Brantôme (1990), Périgueux, 75 p., ill., 11 €.

1992. *Bergerac et le Bergeracois*, actes du congrès de la FHSO (Bergerac, 1990), 602 p., 79 ill., 23 €.

2002. *Du bien manger et du bien vivre*, actes du LIV^e Congrès d'Etudes Régionales de la Fédération historique du Sud-Ouest, 505 p., 30 €.

Bulletins (6 livraisons par an de 1874 à 1943 4 livraisons par an depuis 1944)

- de 1874 à 1899 : 20 € l'un
- de 1900 à 1979 : 16 € l'un
- de 1980 à 2003 : 13,50 € l'un

*(10 % de réduction pour les livraisons d'une même année
+ table analytique)*

La directrice de la publication : Marie-Pierre Mazeau-Janot
SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU PÉRIGORD

16-18, rue du Plantier – 24000 Périgueux
tél. / fax : 05.53.06.95.88
courriel : shap24@yahoo.fr

Commission paritaire n° 63667

IMPRIMERIE LA NEF-CHASTRUSSE
N° 09-9870

TARIFS 2005

Cotisation (sans envoi du Bulletin)	20 €
Cotisations pour un couple (sans envoi du Bulletin)	40 €
Cotisation et abonnement au Bulletin	50 €
Cotisations et abonnement au Bulletin pour un couple	60 €
Abonnement au Bulletin pour les collectivités et les associations	50 €
Droit de diplôme (uniquement pour les nouveaux adhérents)	8 €

Il est possible de régler sa cotisation par virement postal au compte de la S.H.A.P. Limoges 281-70 W ou par chèque bancaire à l'ordre de la SHAP et adressé au siège de la compagnie (18, rue du Plantier, 24000 Périgueux).

Les étudiants, âgés de moins de 30 ans, désireux de recevoir le Bulletin sont invités à le demander à la S.H.A.P. Ce service est assuré gratuitement sur présentation d'une carte d'étudiant (réservé à un abonnement par foyer).

Le secrétariat est ouvert du lundi au vendredi de 9 heures à 12 heures et de 14 heures à 17 heures **sur rendez-vous**.

Pour tous renseignements :

Tél./fax : 05 53 06 95 88

Courriel : shap24@yahoo.fr

Site internet : www.shap.asso.fr

Notre bibliothèque est à la disposition des membres chaque samedi de 14 heures à 18 heures.

SOMMAIRE DE LA 3^{ème} LIVRAISON 2005

- Compte rendu de la séance
 - du 4 mai 2005 307
 - du 1^{er} juin 2005 312
 - du 6 juillet 2005 316
- Editorial : Merci aux « Périgourdins de Paris » 323
- Deux blocs à décors d'architecture de la cité antique de Vésone (John Lascaud) 325
- Les Pontbriant en Périgord 1507-1639 (Francis Bernier) 333
- Découverte et authentification du seul vestige connu du cloître des bénédictines de Périgueux, dit « Petit Ligueux » (Alain Vaugrenard) 345
- L'ascendance périgordine de M^{me} Jules Verne (Pierre Pommarède) 349
- Joseph Massé et le jardin de botanique de l'école centrale de Périgueux (1795-1826) (Sophie Miquel) 363
- Le commerce à Nontron au temps du Front populaire (Hervé Lapouge) . 373
- Victimes du tortionnaire et assassin Filliol en Limousin (mai-juin 1944) (Marc Parrotin, avec la collaboration de Brigitte et Gilles Delluc) 381
- Dans notre iconothèque et les archives : la peinture de l'abside de Cadouin (Brigitte et Gilles Delluc) 387
- Notre sortie d'été en Sarladais samedi 2 juillet 2005 (Anne-Marie Cestac) 413
- Vient de paraître : Photographes en Dordogne (1^e partie : 1850-1930), de Th. Boisvert (Marie-Pierre Mazeau-Janot) ; La cuisine rustique au temps de Jacquou le Croquant, de G. Penaud et J. Correa (P. Ortega) . 419
- Election du conseil d'administration. Appel à candidatures..... 422
- Notes de lecture : Mussidan au fil des rues... Le temps retrouvé (M.-T. et J. Escarment) ; Brantôme et ses contemporains face aux bouleversements des arts de la guerre, Rencontres de Brantôme en Périgord (octobre 2003) ; Les Dames de Tarnhac (G. de La Borie) ; Découvrir le Périgord, 30 balades (J.-L. Ménager) 423
- Les petites nouvelles (Brigitte Delluc) 425

Le présent bulletin a été tiré à 1 450 exemplaires.

Photo de couverture : Honorine de Viane, d'origine périgordine, épouse de Jules Verne (avec l'autorisation de la Bibliothèque municipale de Nantes).

Prix public : 13,50 €